

Journal  
belge  
mondial!

# Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE ● POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE

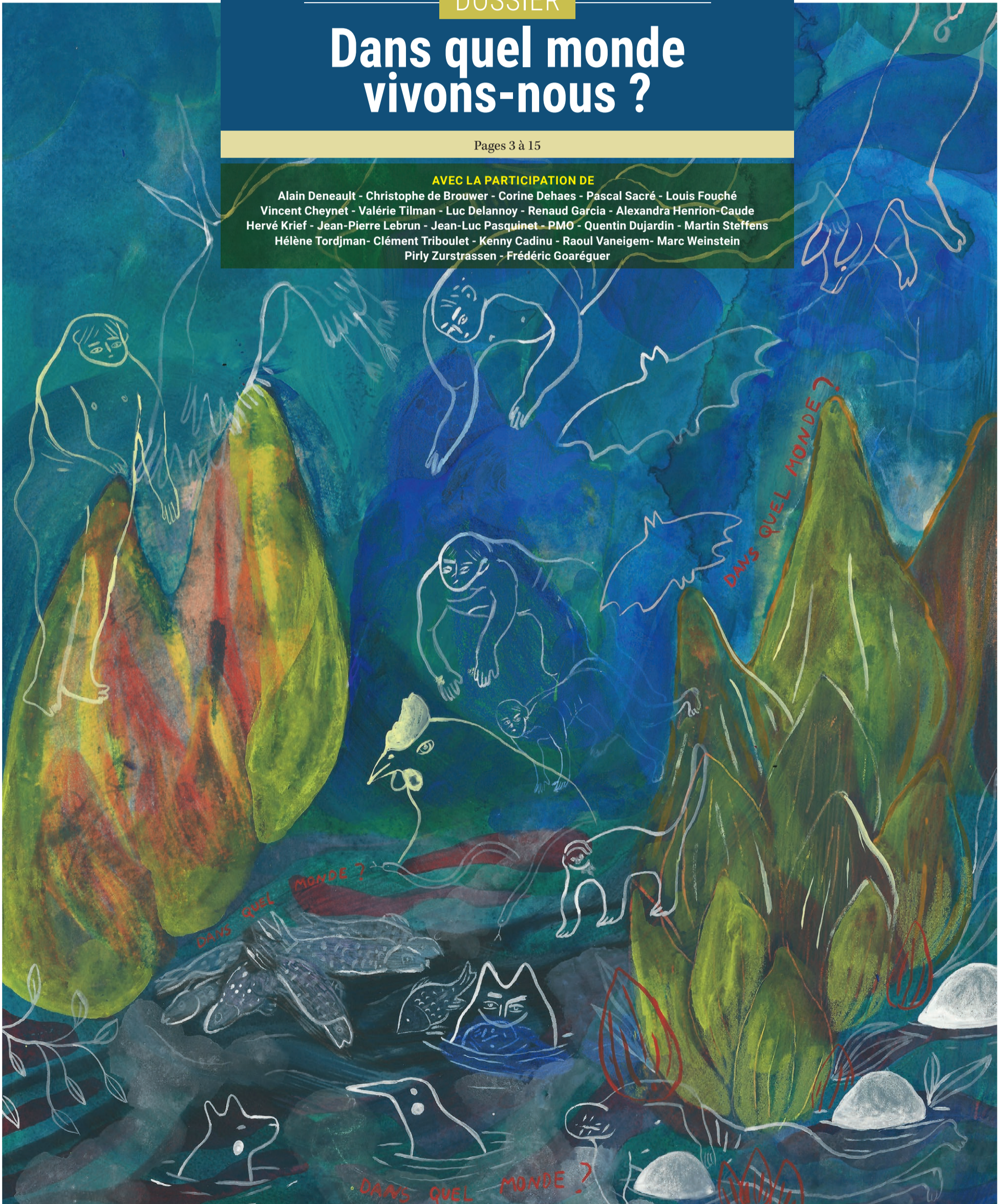
DOSSIER

## Dans quel monde vivons-nous ?

Pages 3 à 15

AVEC LA PARTICIPATION DE

Alain Deneault - Christophe de Brouwer - Corine Dehaes - Pascal Sacré - Louis Fouché  
Vincent Cheynet - Valérie Tilman - Luc Delannoy - Renaud Garcia - Alexandra Henrion-Caude  
Hervé Krief - Jean-Pierre Lebrun - Jean-Luc Pasquinet - PMO - Quentin Dujardin - Martin Steffens  
Hélène Tordjman - Clément Triboulet - Kenny Cadinu - Raoul Vaneigem - Marc Weinstein  
Pirly Zurstrassen - Frédéric Goaréguer



Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue Théophile Vander Elst, 89, 1170 Watermael-Boitsfort, Bruxelles



# SOMMAIRE

## Nous sauverons-nous de nous ?

Alexandre Penasse / Page 2

## DOSSIER

### Dans quel monde vivons-nous ?

Dossier coordonné par Alexandre Penasse et Bernard Legros / Pages 3 à 15

Page 4

**Le monde que nous créons** — Dr. Louis Fouché

**Des têtes fortes dans des corps en bonne santé** — Dr. Pascal Sacré

Page 5

**Vraiment ?** — Christophe de Brouwer

**La planète morte** — Alain Deneault

Page 6

**Capitalisme et crise sanitaire** — Kenny Cadinu

**Hors-vivant** — Corine Dehaes

Page 7

**Quels mondes vivons-nous ?** — Luc Delannoy

**Vaccin : le futur a déjà commencé** — Renaud Garcia

Page 8

**Imaginer demain** — Alexandra Henrion-Caude

**Tout n'est pas encore perdu** — Valérie Tilman

Page 9

**La soumission et le néant ou le crépuscule de la vie** — Hervé Krief

**La voix au peuple** — Clément Triboulet

Page 10

**Le langage au secours d'un collectif malmené** — Jean-Pierre Lebrun

**La vie dans les restes** — Pièces et main d'œuvre

Page 11

**Faire le ménage et reconstruire** — Frédéric Goaréguer

**La question nouvelle de 2021** — Jean-Luc Pasquinet

Page 12

**Choisis ce que tu aimes** — Quentin Dujardin

**Dans cette question, aucun mot ne va de soi** — Martin Steffens

Page 13

**La folie technoscientifique** — Hélène Tordjman

**Improvisation, insécurité, incertitude et créativité** — Pirlly Zurstrassen

Page 14

**Englouti dans le Grand Tout** — Vincent Cheynet

Page 15

**État du monde et monde sans état** — Raoul Vaneigem

## Sur la novlangue de Macron

Marc Weinstein / Page 15

## Laïcité et décroissance

Serge Latouche / Pages 16-17

## Retourner dans l'humus... des racines à la cime des arbres

Sandrine Wilson / Pages 18-19

## Manipuler la planète !

## Quand les experts nous y préparent

Paul Lannoye / Page 20

## Comme vache qui pisse

Jean-Guy Divers / Page 21

## Courrier des lecteurs

Page 22

## Vu, lu, entendu

Pages 22-23

## Un tournant

Jean-Pierre L. Collignon / Page 24

# Nous sauverons-nous de nous ?

Plus de 15 mois qu'on n'entend que cela, qu'on ne lit que cela, qu'il y a toutes les probabilités que des inconnus que l'on croise en rue en parlent entre eux, que tout semble s'être arrêté pour « sauver » l'humanité. Nous tiendrons donc la gageure dans cet édit de ne pas le citer une seule fois : il nous sort par tous les pores, nous empêchant de penser, de nous toucher, nous rassembler. Il ne faudrait toutefois pas qu'il serve d'exutoire à une population à bout de nerfs, car ce pauvre virus n'y peut rien au fond, au contraire de ce que médias et politiques en ont fait<sup>1</sup>. Les hommes, ou l'histoire, les jugeront.

On nous demande de parler d'autres choses, mais le paradoxe est que la focalisation monomaniaque de la caste politico-médiatique nous en empêche. Nous aimerions évoquer la vie, le théâtre, la nature, l'amour, l'amitié, les lectures, la poésie, les voyages (pas les « vacances »), la beauté du monde, d'un tableau, d'une fleur... ils nous confinent dans la distanciation, l'essentiel unilatéralement et arbitrairement défini, la fuite existentielle, la peur de l'autre, la division, les écrans.

La gestion de ce virus défini pernicieusement comme « la pandémie du siècle », a mis formidablement en évidence la gabegie des États, leur mise au service des intérêts de quelques multinationales, secondées par Facebook et YouTube – censeurs zélés de la parole incorrecte –, leur fonctionnement totalitaire, leur mépris de la vie... mais elle aura aussi permis d'attirer l'attention de certains sur les crimes qu'ils commettaient ou laissaient faire avant. Car que sont devenus ceux qui acceptaient que le poison du Roundup puisse continuer à inonder nos champs ; que la nourriture industrielle rende obèses nos enfants, génère cancers, hypertension, diabète, ces « comorbidités » qui font la létalité du « grand mal » du XXI<sup>e</sup> siècle ; que la finance dirige le monde. Ceux qui laissaient crever en rue alors que la misère était endémique et les écarts de richesse de plus en plus grands ; qui toléraient que nous étouffions sous des tonnes de bouffe alors que, toutes les 5 secondes, un enfant mourait de faim ; que l'air devienne irrespirable ; que la biodiversité, ce qui fait le miracle et la beauté de ce monde, soit détruite à petit feu ? Ce sont les mêmes, ils sont toujours là. Le « mal » – le virus – planétaire générant « l'état de guerre » et permettant d'occulter tout le reste.

Pendant 15 mois, nous n'avons pas pu parler du « mal » autrement que de la façon dont les « experts » patentés le définissaient. À présent, il faut accepter son antidote : la « solution ». Leur solution. Comme si un vaccin allait éradiquer ce virus et nous promettre le nirvana du risque zéro, fantasme menant à l'ultime délire transhumaniste de la « mort de la mort ». Il nous permettrait aussi, un jour, de revenir au « monde d'avant », prétexte qui, après des mois de manipulation des masses, convaincra le quidam prêt même s'il le faut à prendre le risque de mourir pour pouvoir continuer à vivre.

Preuve à l'appui de cette formidable aliénation : les gens sont maintenant disposés, et parfois impatients, de se faire inoculer un produit développé dans une précipitation dont l'origine est plus à rechercher dans l'hubris actionnariale que dans la volonté de sauver des vies, tout cela pour pouvoir partir en vacances. Ou comment accepter de potentiellement mettre sa vie en danger pour continuer à la fuir. Les gouvernements, serveurs zélés des décideurs issus des multinationales, auront donc réussi une chose inédite et épouvantable : diviser le peuple en deux, mais aussi, faire que dans chacun de ces groupes, chacun se méfie de l'autre, et que le tout ne forme plus qu'un amas de monades dont l'Autre n'est plus qu'élément de décor.

Les mêmes sont toujours au pouvoir donc, ceux qui nous veulent du « bien », issus du Boston Consulting Group, de Friends of Europe, de Mc Kinsey ou encore du lobby pharmaceutique, ces grandes boîtes et autres Think Tanks de « décideurs », magnanimes dans la com', réalistes dans la pratique :

« Les remèdes qui guérissent immédiatement représenteraient un intérêt formidable pour les patients et la société, mais pourraient être un obstacle pour ceux qui cherchent un cash-flow financier durable »<sup>2</sup>.

Ces technocrates qui, quand l'appartement brûle, installent en toute précipitation la 5G, l'éclairage led sur les autoroutes, les parcs d'éoliennes... plutôt que d'appeler les pompiers, sauver ce qu'il reste, s'asseoir enfin et réfléchir au monde à reconstruire. Car c'est le moment, le *kairos*. Il n'y en aura plus d'autre.

Alexandre Penasse

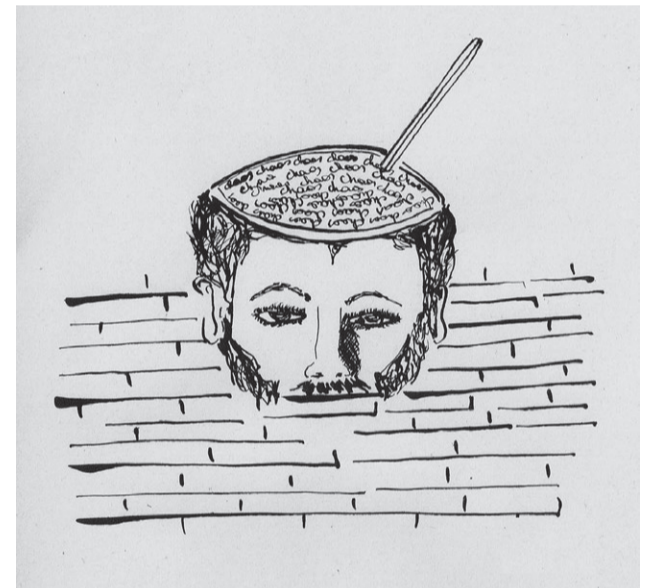


Illustration : Priscilla Beccari

- De là le fait que si les gens ne réalisent pas que la crise est politique et non sanitaire, l'exutoire risque fort bien d'être ceux qui le disent.
- Rapport de la banque Goldman Sachs « Guérir les patients est-il un business model soutenable ? », cité dans Big Pharma démasqué, Xavier Bazin, Guy Trédaniel éditeurs, 2021, p. 214.
- Alors qu'on ne sait pas comment démanteler et recycler les plus anciennes.

ABONNEZ-VOUS  
À KAIROS\*

\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24  
IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,  
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospresse.be/abonnement](http://www.kairospresse.be/abonnement)  
(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros,  
24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs  
de presse et libraires en Belgique

NE PAS JETER!  
PARTAGER!

Kairos – Journal antiproductiviste  
pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de  
changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril,  
juin, septembre, novembre + un n° spécial à  
parution aléatoire/ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique  
Imprimeries Havaux s.a.,  
Rue de l'Artisanat, 1  
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été  
tiré à 5.000 exemplaires

Routage : Cambier

Editeur responsable  
ASBL Kairos / Alexandre Penasse  
Rue Théophile Vander Elst, 89,  
1170 Watermael-Boitsfort,  
Bruxelles - Belgique  
info@kairospresse.be  
www.kairospresse.be  
T. (00 32) 2/880 21 17  
M. (00 32) 485/057 744

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse  
(ap@kairospresse.be)

Graphisme : Studio Noir & Clair

Gestion des abonnements : Sandy De Wilde

Rellecteurs  
Janine, Nadia, Alain, Patrick, Sarah

Pour commander des numéros :  
commande@kairospresse.be



Notre publication bénéficie de l'aide à la  
presse périodique de la Communauté  
Française Wallonie-Bruxelles

Chroniqueurs / Rédacteurs  
Alexandre Penasse (A. P.), Paul Lannoye,  
Bernard Legros (B. L.), Jean-Pierre Léon  
Collignon, David Tong (D. T.), Inès Trépart  
(I. T.), Michel Weber (M. W.).

Ont contribué à ce numéro  
Serge Latouche + voir les différents interve-  
nants sur la couverture du Kairos 50

Stagiaires : Alice Magos, Ekin Corapci

Les articles n'engagent que la responsabilité  
de leurs auteurs, mais on ne les laissera  
jamais tomber!

Illustrations

Marina Philippart, Priscilla Beccari, Philippe  
Debongnie, Louise Hendrickx, Gabrielle  
Lacombe, Alice Magos, Lara Pérez Dueñas,  
Pascale Vanhal, Arianna Simoncini, Barbara  
Previtali, Louis Trouveroy, Emilie Saitas, Antoine  
Demant, Roland De Wind.

# Dans quel monde vivons-nous ?

Le sol semble se dérober sous nos pieds, le monde s'écrouler, la chute programmée. Alors que l'ère pré-covid, il y a déjà 9 ans, nous avait poussés à fonder *Kairos*, la situation présente appelle un sursaut, rapide. Le covid créera-t-il le Moment, celui où nombreux découvrent que le roi est nu, que tout n'est que spectacle, et qu'il faut maintenant s'unir et le dire.

Pour ce numéro 50, nous avons fait intervenir un panel de penseurs et leur avons posé une question qui va de soi, sans être simple : « Dans quel monde vivons-nous ? ». Aucune directive de plus que celle d'exprimer leur être au monde. C'est que l'écrit permet de coucher une pensée que ni l'image ni l'oral ne permettent, laissant place à la profondeur de chacun, sans doute parce que les mots écrits ne résonnent pas directement comme des couperets qui viennent vous tuer symboliquement. Car l'ostracisme et la délation n'ont jamais été si forts, bénéficiant de toute la puissance des réseaux de la doxa médiatique.

Nous voulions marquer le coup d'une manière originale, sans nous appesantir sur l'événement covid, mais sans l'ignorer non plus, le Grand Bond en avant du capitalisme du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> faisant flèche de tout bois, et pas seulement d'un virus. Pour laisser place à un dossier volumineux, une partie de nos collaborateurs habituels (Inès, Michel, Alexandre, Bernard) se sont mis provisoirement en retrait. La majeure partie de ce numéro est donc l'œuvre de collaborateurs du journal ou du site, certains occasionnels, d'autres nouveaux, de Belgique, de France et du Québec, tous de qualité. Vous retrouverez la plume de Vincent Cheynet, Hervé Krief, Jean-Luc Pasquinet, Marc Weinstein, Pièces et main-d'œuvre et Alain Deneault. Nous accueillons aussi des auteurs venus des sciences humaines et de la philosophie — Raoul Vaneigem, Hélène Tordjman, Renaud Garcia, Valérie Tilman, Kenny Cadinu, Martin Steffens, Corine Dehaes et Luc Delannoy —, d'autres issus du monde de la santé et de la recherche — Alexandra Henrion-Caude, Pascal Sacré, Louis Fouché, Frédéric Goareguer, Christophe de Brouwer et Jean-Pierre Lebrun —, ainsi que des artistes — Piry Zurstrassen, Clément Triboulet et Quentin Dujardin.

L'ensemble forme un kaléidoscope propre à mettre en relief quelques traits saillants de notre situation. Pour ceux qui renâcleraient à l'injonction/permission touristique sous perfusion vaccinale — qu'ils soient nombreux ! —, nous espérons que ce numéro 50 agrémentera leur été, leur permettra de prendre de la hauteur (mais sans avion !) et de réfléchir à notre commune condition d'*homo sanitarius* malgré nous. 2021 est l'année de « l'Agenda »<sup>2</sup> et de tous les dangers. Elle pourrait être aussi celle du renouveau, si les peuples le décident. C'est là une aubaine de cette ère covid : créer les conditions d'une remise à plat. C'est l'instant T, le *kairos*, le moment où l'on s'arrête et réfléchit. Faut-il encore que nous décidions, en grand nombre, de redevenir autonomes, de refuser que nos choix soient dictés par des multinationales et par un État à leur service, et que nous réapprenions le sens de l'essentiel et l'importance de penser.

Dans un célèbre passage de ses *Écrits corsaires*, « L'article des lucioles » rédigé peu avant sa mort, en janvier 1975, Pier Paolo Pasolini signalait ceci : « J'ai donc vu avec "mes sens" le comportement imposé par le pouvoir de la consommation remodeler et déformer la conscience du peuple italien, jusqu'à une irréversible dégradation<sup>3</sup> ». Remplacez maintenant « de la consommation » par « sanitaire » et « du peuple italien » par « des peuples européens »... Là résidait la différence entre la dictature fasciste, où « le comportement était totalement dissocié de la conscience<sup>4</sup> » et le totalitarisme qui contrôle les conduites en colonisant l'intériorité. Le biopouvoir ressortit de celui-ci. Il a repris du poil de la bête comme jamais, en mutant en psychobiopouvoir à l'ère des médias de masse, d'Internet et de l'essor des neurosciences. C'est pour cette raison que les « experts » les mieux placés pour (nous faire) comprendre ce qui se passe se recrutent parmi les psy(-chiatres, -chologues, -chanalystes) et les philosophes. Ils sont très rarement invités sur les plateaux de télé. L'étoile des ingénieurs, des économistes et des statisticiens, bras armés de la décivilisation

industrielle et mercantile, a pâli, et tant mieux.

Comme le suggérait Francis Scott Fitzgerald, « on devrait pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir, et cependant être décidé à les changer ».

Dossier coordonné par Alexandre Penasse et Bernard Legros

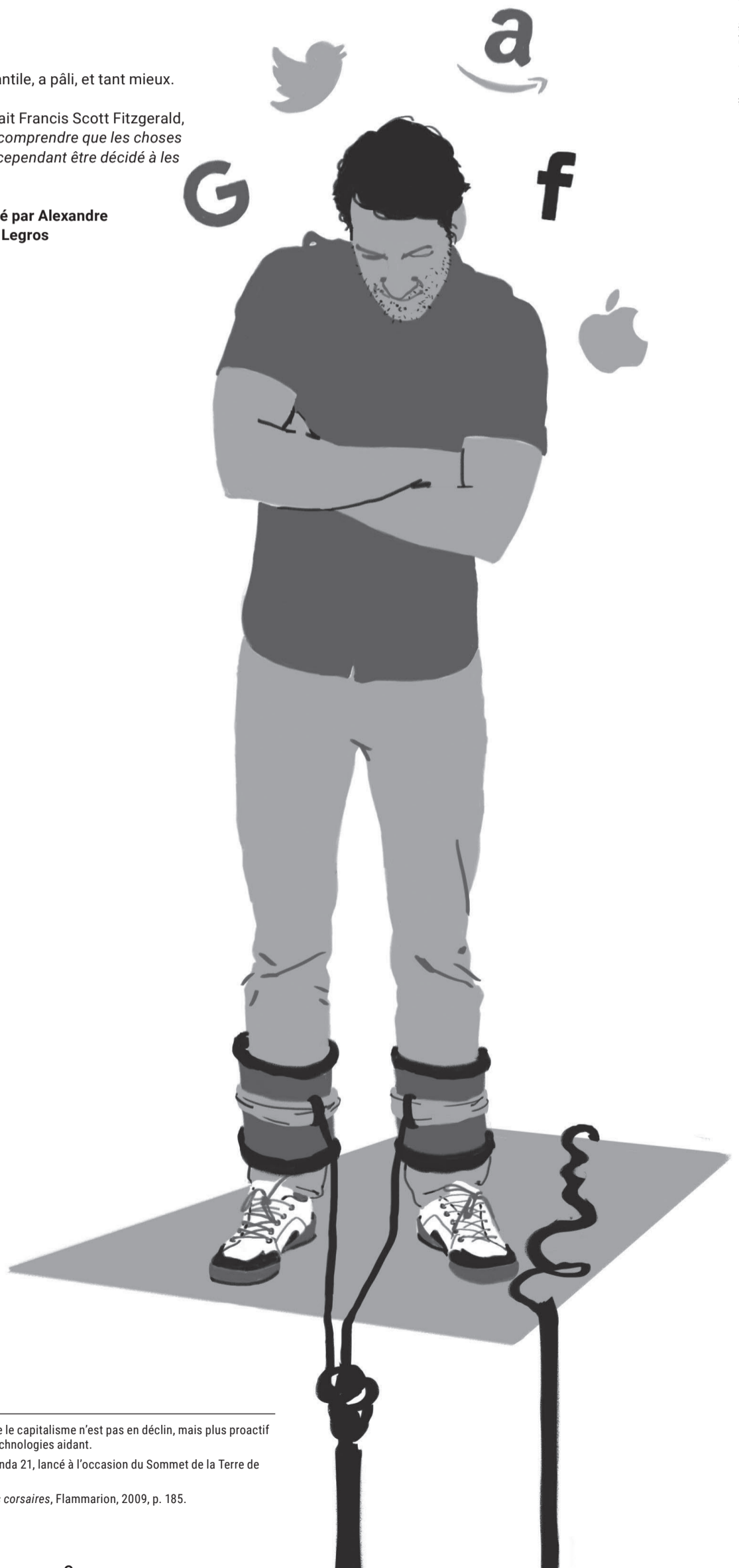


Illustration : Philippe Debongnie

1 Pour nous, il va de soi que le capitalisme n'est pas en déclin, mais plus proactif et agressif que jamais, technologies aidant.

2 Souvenons-nous de l'Agenda 21, lancé à l'occasion du Sommet de la Terre de Rio, en 1992.

3 Pier Paolo Pasolini, *Écrits corsaires*, Flammarion, 2009, p. 185.

4 *Idem*.

## Le monde que nous créons

Ce petit monde se nuance et change sans cesse, comme un kaléidoscope. Il est comme une musique qui caracole avec ses refrains et improvisations. Mais il y a un refrain qui depuis deux siècles revient sans cesse, lancinant : une partie d'entre nous a peur. Elle ne supporte pas l'imprévu qui ferait basculer le programme. Une partie d'entre nous a pris le pouvoir, par peur de souffrir. Parce qu'en faisant tout pour contrôler et prédire, on pourrait faire taire les alternatives, les asservir.

Tout dans le moindre détail est désormais le fruit d'un processus programmatique, d'une ingénierie automatique de gestion optimisée. Boucles de rétroaction, programmes d'action qualité, intelligence artificielle, *deep learning*, *data driven factory*, *data driven health*, trading à la nanoseconde, agendas partagés... La démesure du contrôle. La folie prométhéenne jusqu'au grotesque.

Toute action sur la matière est désormais médiée par un système technique, pour lequel vous n'êtes qu'une variable, et le monde qu'une réserve de ressources à piller. Baisser son store, trouver un restaurant, décider son itinéraire, appréhender la météo, optimiser son temps de transit, payer à la caisse, compter la monnaie rendue... jusqu'à rencontrer l'autre. Gouvernabilité numérique algorithmique. Intelligence artificielle. Transhumanisme délirant.

Le monde que nous avons laissé advenir est une grimace, une caricature enlaidie de la création. Un monde automatique sans chatoiement, sans bifurcation, sans possibles et sans rêves, administré par quelques pervers narcissiques. Nous sommes rentrés dans l'ère du totalitarisme artefactuel numérique, où l'humain est obsolète. Devenu incapable de survivre, à peine encore vivant, il n'interagit plus sans sa béquille techno-industrielle et sans des maîtres pervers. Gunther Anders, Jacques Ellul, Ivan Illich, Eric Sadin l'ont magistralement détaillé.

L'*hubris* a conduit à laisser se créer une duplication numérique du monde. Nos maîtres sont les chiffres, les nombres, les datas et leurs possesseurs. Tout est variable à optimiser. L'humain reste seul zombie au milieu des décombres, derrière son écran numérique de fumée. Plus rien de vivant, plus de

beauté. Un monde artefact, tout de plastique, de clinquants et de béton, un monde digital en toc où tout est faux. Comme dans le Truman Show. Une illusion. Pour quel leurre avons-nous laissé faire ? Le lieu est devenu invivable. Nous avons tout cassé. Le pacte avec le diable a été passé. « Tu ne souffriras pas ! Si tu te prosternes devant moi. » Mais nous souffrons plus que jamais !

Alors voilà le moment opportun. *Kairos*. Celui que nous vivons en est un pour de bon. Avec toute la souffrance du Vivant qui nous revient par ricochet. Voilà le coup de fouet qu'il nous fallait pour nous réveiller. Il est grand temps de chasser les peureux, de sortir les sophistes. Ouste les médias corrompus et inquisiteurs. Ouste Big Pharma qui joue avec nos vies. Ouste Big data qui mange nos données. Ouste Big tech qui veut faire de nous des infirmes de la réalité. Ouste les politiciens vermoulu. Ouste les idéologues transhumanistes poussiéreux de plateaux télé. Ouste la Silicon Valley.

Il faut laisser s'effondrer ce système laid et mourant. Il est temps de le désinvestir de notre énergie. Il ne tient encore que parce que nous lui donnons notre sang. Le système technique est devenu le principe même de l'asservissement de masse. Quittez le système technique. Retrouvez, recréez une technique conviviale qui permette de mieux vivre ensemble. Renouez avec le réel derrière le décor. Il est temps de choisir l'essentiel.

Ne cherchez pas à convaincre ceux qui croient encore à ce monde qui est en train de tomber. Ils se raidiront d'autant plus sur leur totalitarisme brutal et criminel. Juste accueillez-les quant à leur tour ils auront compris dans quel mal ils vivaient.

La souffrance que nous vivons est une initiation. Elle est une chance. Enfin, nous pouvons éviter le pire. Sortons de cette poubelle de pétrole, de plastique et de béton. Nous sommes dans un moment historique. Ne vous y trompez pas. Et les moments historiques sont là pour foutre en l'air le train-train quotidien. Nous sommes dans un moment d'agonie du Monde que nous avons connu. L'appel est lancé. Parce qu'il est toujours lancé. Portez la vie par delà la souffrance et par delà les peurs. Buycott, boycott, bankrun. Quittez les villes. Éteignez la télévision. Éteignez vos téléphones. Quittez vos boulots à la con. Retrouvez ceux que vous aimez. Retrouvez la joie. Plantez des arbres. Faites pousser vos légumes. Créez votre monnaie. Adonnez-vous à la joie de créer, de contempler. Réappropriiez-vous votre santé. Low tech, slow life. Retrouvez l'aventure et l'insouciance. Prenez soin des plus faibles. Ils vous le rendront au centuple. Remettez-vous en lien. Soyons des gardiens du Vivant.

Dans quel Monde vivons-nous ? Celui que nous créons !

**Dr. Louis Fouché, spécialisé en Anesthésie-Réanimation**



Illustration : Louise Hendrickx

## Des têtes fortes dans des corps en bonne santé

Il y a seulement deux ans, qui aurait pu croire que pour une simple perte de l'odorat, vous devriez rester une à deux semaines chez vous ? Que des millions de gens de par le monde seraient forcés au télétravail ?

Aujourd'hui, ils nous parlent de pass sanitaire, quelque chose sans lequel il sera impossible de voyager librement. Libertés d'expression, d'opinion, de pensée critique supprimées, assimilées à du complotisme. Liberté de se rassembler et de manifester criminalisée. Liberté de prescrire empêchée, pour tous ces médecins honnêtes qui eux croient dans la prévention des infections virales au moyen de méthodes naturelles et efficaces telles que l'activité physique régulière, la gestion du stress par des techniques ayant fait leurs preuves (méditation, yoga, sophrologie, autohypnose, cohérence cardiaque), une alimentation saine et équilibrée, la prise de compléments alimentaires vitaux tels que la vitamine D, la vitamine C, les oméga-3, le zinc, le magnésium, le sélénium...

Toutes ces libertés sacrifiées au nom d'un mot d'ordre unique : la vaccination mondiale. Les gens qui se soumettent à cette vaccination qui est en réalité une manipulation génétique expérimentale savent-ils qu'il n'y aura pas de retour en arrière possible ? Que leur décision est irrémédiable ? Car une fois dans leurs cellules, les conséquences génétiques de ces « vaccins » sont imprévisibles.

Le nombre d'effets secondaires graves, voire de décès liés à ces vaccinations ne cesse de croître. Maladies auto-immunes, chroniques et neuro-dégénératives seront le lourd prix à payer de cette folie. Tous ces médecins dans le monde, dont nom-

breux chevronnés, réputés, professeurs pour certains, ayant publié de nombreux articles dans des revues spécialisées, ont tiré la sonnette d'alarme. Des réanimateurs américains, des médecins de terrain ont établi des traitements contre le SARS-CoV-2 qui montrent un décalage énorme avec les recommandations officielles qui elles se résument à attendre que cela passe, avec du paracétamol et de l'oxygène.

Ivermectine, hydroxychloroquine, azithromycine, vitamine D3, vitamine C, fluvoxamine, mélatonine, zinc, quercétine, inhalation d'huiles essentielles, aspirine. Des traitements peu coûteux, peu dangereux. Pourquoi toutes les réanimations, tous les hôpitaux du monde ne les mettent-ils pas en application ? Rien que doser le taux sanguin de vitamine D, un test facile et bon marché, pourrait sauver un grand nombre de vie, surtout chez les personnes âgées. Aujourd'hui, par comparaison aux pays prétendument sous-développés qui ont utilisé avec succès l'ivermectine, l'Artemisia annua, le zinc, la vitamine D pour aider leurs populations, la médecine occidentale, si arrogante, si prétentieuse, ne jure plus que par les études randomisées double aveugle avec revue par des pairs dont d'autres études très sérieuses ont pourtant révélé les faiblesses. La médecine occidentale soigne les études, pas les gens. Sans compter avec la corruption endémique des grandes revues médicales occidentales, *The Lancet*, *le New England Journal of Medicine*, le JAMA (Journal of American Medical Association), le BMJ (British Medical Journal), favorables aux grands laboratoires pharmaceutiques qui ont infiltré tous les comités de lecture, selon les propres aveux d'anciens rédacteurs en chef de ces revues.

L'être humain n'est plus au centre des préoccupations de la médecine occidentale. C'est l'argent, le pouvoir, le contrôle des peuples. Ce sont les budgets, les primes, les subsides. Avoir des cases Excell remplies, des bilans financiers en équilibre. Voilà tout ce qui compte aujourd'hui, pour la plupart des hôpitaux. Cette vaccination mondiale, outre les dégâts de santé qu'elle va occasionner à court, moyen et long terme, est le prétexte à une vaste opération de contrôle, de limitation, et bientôt de disparition de toutes nos libertés déjà fort entamées avec le terrorisme et le réchauffement climatique.

Que nous attend-il ? Une nouvelle discrimination, comme à d'autres moments sombres de l'histoire de l'humanité. Il y aura ceux qui obéissent, se soumettent à tout pour ce pass, un peu plus d'illusions, d'accès au soleil et aux buffets à volonté des restaurants quatre étoiles et pour cela, ceux-là sont prêts à endommager leur corps et leur esprit. Prêts à les perdre d'un coup ou à petits feux. Prêts à livrer leurs enfants à ces pratiques mortelles, masques, distances sociales, vaccins... Il y aura ceux qui résistent, qui n'ont pas voulu ça. Ceux qui ont compris les véritables objectifs derrière les promesses et les mensonges.

Le combat commence et se termine dans la tête. Le bon fonctionnement du corps est la condition *sine qua non* pour tenir dans sa tête. Le monde va avoir besoin de têtes fortes dans des corps en bonne santé.

**Dr. Pascal Sacré, Anesthésiste, intensiviste**

## Vraiment ?

Voilà plus d'une année que la crise socio-politique covid-19 nous est tombée dessus. Je n'utilise pas le terme de crise sanitaire car son ampleur ne justifie pas ce terme. Bien que surpris au départ, jamais les hôpitaux ne furent débordés, alors que, travaillant à flux tendu, une pichenette aurait suffi à les faire basculer dans le chaos. Bien sûr, avec un temps de retard, on a vidé les hôpitaux pour faire de la place. Mais les hôpitaux sont restés vides, laissant sur le carreau tous ceux qui souffraient d'autre chose, car oui, on a re-découvert ensuite que les besoins de santé sont autrement plus vastes que le covid. Apparemment certains n'ont pas encore compris. Par contre la peur fut au rendez-vous, une peur irraisonnée, suscitée, amplifiée, entretenue par une entente politico-scientifico-médiatique (PSM) à caractère totalitaire, dans le sens qu'elle s'introduit, sous une forme insistante et infantilissante, dans tous les aspects de notre vie quotidienne, intime, privée, sociale, économique. N'a-t-on pas vu de curieux « experts » nous expliquer comment utiliser nos chiottes, faire l'amour, se méfier de nos dangereux enfants, ... Gare à celui qui ne suit pas la progression pesante et passive du troupeau, il est censuré, parfois même violenté, condamné, emprisonné. C'est en cela que le terme « totalitaire » se comprend, il s'impose dans tous nos comportements et nos espaces de vie. L'absurde n'est jamais très loin. Au contraire, il est devenu un compagnon fidèle sur lequel nous appuyons notre tête craintive, parfois, souvent, avec empressement. L'absurdité absurde.

### Vraiment ?

La situation actuelle n'est pas si inédite dans l'histoire. Cette fois, elle utilise sur une grande échelle, à des fins mercantiles, aujourd'hui la marchandisation de la santé, les nouveaux moyens d'information, les médias sociaux, d'autant plus puissants, qu'ils sont entrés, avec notre consentement, dans nos maisons.

Pour réussir cela, il fallait construire des trusts et des ententes. Là se situe l'enjeu. Les gafam sont les trusts de notre époque, véritables intermédiaires obligés et arbitres entre l'industrie, en l'occurrence ici principalement les bigpharma, et les ententes PSM.

Arbitre de la censure, arbitre du bien et du mal, arbitre du bien-penser et de la science, arbitre de l'entre-soi.

*L'absurde n'est jamais très loin. Au contraire, il est devenu un compagnon fidèle sur lequel nous appuyons notre tête craintive, parfois, souvent, avec empressement. L'absurdité absurde.*

Tellement arbitre que les pays qui en ont les moyens, de façon très volontariste et avec succès, il y va de leur indépendance, s'échappent progressivement de leurs tentacules, e.a. la Chine et la Russie. Ces pays nous proposent d'ailleurs leurs propres tentacules, cela va de pair avec les parts de marché qu'ils se taillent chez nous. La route de la soie est également un totalitarisme et dans les années à venir leurs tentacules médiatiques seront aussi les 'bienvenues', je n'ai aucun doute. Cela signifie simplement que nous sommes devenus incapables de maîtriser notre futur, de créer notre propre espace de vie.

### Vraiment ?

Sur le plan sanitaire, comment mieux résumer l'incroyable mystification à laquelle nous sommes confrontés par cet exemple récent : une des études les plus souvent citées pour justifier aujourd'hui le « tout vaccin » de l'entente PSM dans nos pays, est une étude parue dans ce célèbre journal médical, le Lancet, début mai de cette année, (oui, oui, celui du « Lancet-gate »). Cette étude publiée concerne les bienfaits de la vaccination en Israël qui, selon les auteurs, est efficace à 95,3 %, mieux que les essais cliniques des firmes elles-mêmes ?! Lorsqu'on lit la rubrique concernant les liens d'intérêt, environ la moitié des auteurs déclarent sans gêne, je cite : « hold stock and stock options in Pfizer ». (« détiennent des actions stock- et des stock-options chez Pfizer »). Non ce n'est pas un rêve, la marchandisation de la santé à tous les niveaux est ouvertement en marche. On est dans le réel.

### Vraiment ?

#### Quel est ce réel ?

Celui des trusts possédant nos médias sociaux, des bigpharmas qui vendent notre santé, ainsi que de l'entente PSM de la peur. Ou celui que nous vivons jour après jour. Où se trouve la raison : chez les moralistes qui, par peur de mourir, veulent nous enfermer à coup de muselière, de bulles, de pass-sanitaires et autres trouvailles du contrôle social, ou ceux qui pour vivre ouvrent sans hésitation porte et fenêtre pour regarder le monde et participer à la vie. Et forcément ils s'échappent alors des tentacules de l'entente PSM, des trusts et de la marchandisation de la santé, fissurent les murs de notre prison maçonnée par la peur qui est d'autant plus efficace qu'elle ne repose sur rien. Moi, je fais confiance à ceux-là.

### Vraiment ? Oui, vraiment.

**Christophe de Brouwer, professeur honoraire à l'École de Santé Publique**



Illustration : Gabrielle Lacombe

## La planète morte

J'écris à mes contemporains quant à un monde qui ne nous est pas encore contemporain. J'agis dans mon quotidien quant à un monde qui ne nous est pas encore quotidien. C'est dans ce tiraillement que je lis encore les journaux, comme on prend les nouvelles d'une étoile morte. Une planète morte. Aucun des paramètres par lesquels on s'entête encore à traiter de l'« actualité » ne tiendra bien longtemps. Le marché, la croissance, les politiques publiques... L'enfermement de sa société dans le vieux paradigme confine à une étonnante indifférence à son égard. En politique, les uns s'accrochent à cette étoile pour en sauver les dernières illusions, une poussière de lumière. Les plus tristes déplacent et condensent leurs angoisses sur des objets de haine factices, soit des gens qu'on cherchera à présenter selon des différences absolutisées, et à qui on attribue follement tous les maux... Les autres se rabattent sur ce qu'ils croient encore contrôler, leur orientation sexuelle, leurs affinités électives, leur consommation, des croisades moralistes contre le voisin ou tel collègue...

Des décennies de politiques d'extrême centre n'ont pas polarisé la gauche et la droite, mais les ont confinées à des chimères. La planète morte n'offre de prises à rien de tangible si tôt qu'on la reconnaît privée de ce qui était tangible en elle. Un million d'espèces menacées de disparition, un climat qui surchauffe, des glaciers qui fondent, des forêts qui brûlent, des eaux qui engloutissent des villes, un désert qui avance au rythme de réfugiés climatiques refoulés par hordes... Les raz-de-marée, les ouragans, les famines, les guerres civiles, le fascisme de vociférateurs éperdus, les communautés de

fortune qui se réinventeront pour sauver le peu qui restera... À quoi peut-on encore sérieusement s'accrocher ?

Nous ne sommes plus des citoyens, mais des Cassandres. Aptés à sentir ce qui vient, nous nous montrons incapables d'en parler. Nous avons, pour s'y essayer, des syntagmes technicistes plein la tête. C'est en termes de dioxydes en « parties par millions », de température mondiale moyenne comparée à l'ère précédant les machines à charbon, de Terriens responsables de l'histoire universelle, de modèles comptant les années par paquets de millions... que nous partons en quête d'une spiritualité perdue.

Des idéologues offrent une formidable adversité pour que nous en restions là. Tous les vocables donnés en partage, à coups de notions subventionnées à l'université, de contraintes lexicales pour le financement d'organisations « non » gouvernementales, de formules idéologiques promues à l'unisson par des instituts privés et ministères publics, visent à faire de l'adhésion au capital un horizon indépassable. Doit demeurer impensée l'idée même d'un modèle autre se substituant à l'ordre marchand voulu mondialement par des entités hégémoniques. La gouvernance radie le terme devenu ancien de politique, et place les règles de l'entreprise privée au centre de tout modèle d'organisation de la vie sociale. L'expression développement durable gomme celle de société durable du Club de Rome, et place les entreprises non plus en position d'objets d'études, mais de sujets, non plus en position de problèmes, mais de solutions. L'acceptabilité sociale biffe ses ancêtres,

et ne devient plus que réactive à ce qui s'offre à elle. Les ressources humaines ratent tout ce qu'il pouvait y avoir de personnel à la lutte des classes, lesquelles sont entre-temps devenues des parties prenantes. C'est en décelant dans des points de croissance la confiance du peuple que nous cherchons à réenchanter le monde. Des barbarismes nous occupent les mâchoires comme des cailloux : clientèles, valeur ajoutée, compétitivité, processus, croissance... À l'aune de ces variables, désespérons-nous de nous donner une psychologie : l'optimisme, la relance, l'indice de bonheur...

Et cela dure, gouste à gouste, comme un supplice. Des discours clivés, décalés, déliés, schizoïdes résonnent en alternance avec ces chansons sottement mielleuses qui accompagnent notre consommation obligée.

Alors nous cherchons. Continuons de chercher. Nous cherchons à nous donner des savoirs récemment liquidés, parce que jugés passésistes. Nous cherchons à nous donner une spiritualité qui ne soit pas d'emprunt. Nous cherchons à refaire communauté avec des voisins qui regardent la télé ou traversent dans leur miroir informatique. Nous entreprenons de trouver chez nous un centre dont aucun réseau de transport ne nous écarte. Nous apprenons le jardinage, la permaculture, l'artisanat, la démocratie régionale... Notre monde est déjà l'aurore de lendemains opaques.

**Alain Deneault, Philosophe**

# Capitalisme et crise sanitaire

Le psychanalyste et philosophe Cornélius Castoriadis distinguait de son vivant deux projets ancestraux en jeu dans l'humanité : le procès d'autonomie et celui de la maîtrise rationnelle. Le capitalisme a depuis longtemps travesti le premier en faisant de la jouissance de la marchandise une démonstration de la liberté du sujet. Le deuxième s'apparente à la mise en acte d'un fantasme de maîtrise globale de la nature et de l'homme par l'homme. Tout indique que la gestion de la pandémie renforce les « processus psychiques » du capitalisme. Petit tour d'horizon.

La modernité épuise les grands idéaux<sup>1</sup> ; désinvestissement de l'aspect transcendant de l'existence et désenchantement du monde enflent tant et plus depuis le début de la crise sanitaire. Alors que la raison instrumentale s'imposait déjà à nos consciences, elle prend aujourd'hui encore davantage d'étendue. C'est dans un souci de performance économique qu'elle fut employée afin de réaliser d'importantes coupes budgétaires dans un secteur — celui du soin — jugé trop onéreux pour la santé du système. Cette forme de raison, aujourd'hui mise en relief par l'intermédiaire des mesures sanitaires, méprise toute pensée critique quant à ce qu'elle déploie. Le fonctionnement opératoire, qui consiste à adopter scrupuleusement un ensemble d'actions dans le but d'atteindre un résultat souhaité, se durcit pour le bien-être de tous.

Le capitalisme a l'habitude de recourir à la mécanisation et à l'automatisation des travailleurs. Ce système d'expansion illimitée par la maîtrise (pseudo) rationnelle invite dorénavant le sujet à robotiser son existence jusque dans les sphères les plus privées du quotidien. L'individu auto-entrepreneur de son capital humain n'a pas disparu, malgré les apparences. Il doit au contraire s'activer davantage à embrasser d'une manière (pseudo) autonome les normes édictées. Avec le vaccin et les gestes barrières, chacun est sommé de se comporter comme un architecte responsable de la lutte contre l'agent invisible.

La postmodernité<sup>2</sup> se caractérise par un double mouvement : la chute des métarécits susceptibles de conférer un sens commun à l'existence des hommes et l'ascension d'un

savoir scientifique exploité à des fins d'efficacité et de contrôle. Comment ne pas percevoir, ici aussi, que le processus s'est redoutablement amplifié ? La science (nous devrions dire une certaine conception de la science) constitue l'unique voix officielle à la crise et ne peut être remise en question. Elle est, de plus, instrumentalisée afin de dompter le virus (et parallèlement la population). La réification de l'individu, déjà bien entamée par la logique capitaliste, s'accroît par l'intermédiaire des bilans chiffrés et autres clivages (cas positif/cas négatif). L'économie psychique perverse<sup>3</sup> et narcissique<sup>4</sup> œuvrant dans le « monde d'avant » semble prendre une nouvelle dimension : la toute-puissance présumée de l'être atteint un stade extrême où tous les sujets sont perçus comme des agents potentiellement responsables de la mort d'autrui par le simple fait de respirer ou de serrer un proche dans les bras. Le déni de l'altérité n'est pas en reste et s'exprime aujourd'hui derrière les masques d'un nouvel humanisme. La mort, et en corollaire la finitude de l'être, est déniée à un point tel que la collectivité aspire, par l'intermédiaire de mesures hautement liberticides, à l'éradication d'un virus dont le taux de létalité est situé aux alentours de 0,5%, et qui emporte avec lui des individus dont l'âge moyen correspond à l'espérance de vie d'un occidental (82 ans).

Le capitalisme ne s'est pas éteint. Les processus internes à la machine s'agitent encore plus intensément depuis le début de la crise, de la même manière qu'une bête à l'agonie remue sa musculature par quelques soubresauts afin de s'accrocher à l'existence. Narcissiquement blessé par un signifiant — virus — qui le rappelle à sa condition d'être mortel et donc à sa non toute-puissance, le sujet contemporain refuse d'abdiquer. La folle inclination à maîtriser d'une manière absolue l'environnement qui l'entoure est trop forte. Presque tous, dorénavant, avancent à distance respectable, rictus masqués, à la

gloire d'un monde aux parfums asphyxiants.

**Kenny Cadinu, psychologue, rédacteur en chef de *L'Escargot déchaîné***

1 Voir Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*, Le Cerf, 2002.

2 Voir Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Les éditions de Minuit, 1979.

3 Voir Jean Pierre Lebrun, *La perversion ordinaire*, Denoël, 2007 et *Un monde sans limite*, Erès, 2011 ; Dany-Robert Dufour, *La cité perverse*, Denoël, 2009.

4 Voir Anselm Jappe, *La société autophage*, La Découverte, 2017 ; Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, Climats, 2000.

## Hors-vivant

Au fait, ce monde, sommes-nous encore vraiment *dedans* ? Nos gouvernants ne nous ont-ils pas contraints, sans fin, depuis le printemps 2020, à nous en extraire, à nous mettre à distance, à nous aliéner, à faire comme si nous pouvions faire reculer le vivant tout entier, nous en préserver ? Nos pathétiques « gestes-barrières » ne sont-ils pas comme une façon de dire que nous sommes plus forts que le monde, que nous pouvons vivre loin de lui ? Et en prétendant que grâce au vaccin, nous allons « vaincre le virus », nos gouvernants ne nous entraînent-ils pas dans une posture de toute-puissance aussi dangereuse que vaine et illusoire ?

Cette posture, qui nous conduit à nous penser en dominants, à l'extérieur du vivant, le regardant de haut, sûrs de pouvoir le maîtriser comme s'il était notre jouet et que nous pouvions le faire tourner à notre guise autour de notre petit doigt, cette posture, loin de travailler à notre santé, travaillera à notre perte.

Alors, dans quel monde voulons-nous vivre ? Tant que nous avons encore un peu de marge de manœuvre, un peu de liberté d'expression, un peu de choix, dans les pauvres vestiges de démocratie qui nous restent, que choisissons-nous ? Où est l'essentiel à nos yeux ? Où est notre priorité ?

Pour moi, il est bien clair que je ne veux, à aucun prix, vivre dans un monde où les journalistes de télévision présentent « l'information » le visage masqué, où la connaissance scientifique est érigée en dogme infailible, où la culture est déconsidérée, au point d'être abolie. Je ne veux, à aucun prix, vivre dans un monde où l'on peut être inquiet pour un délit d'opinion, où une poignée de main est un geste honni, une infraction passible d'amende, où les visages sont voilés dans l'espace public et où l'absurde côtoie

le non-sens. Je refuse catégoriquement de vivre dans un monde où l'information s'est métamorphosée en propagande, où la censure devient une pratique banale, cautionnée par l'État, lui-même aux ordres des géants du Net, un monde où règnent obscurantisme, répression et abus d'autorité, un monde où mes données de santé sont connues, fichées, contrôlées et tracées.

Je ne veux pas d'un monde où la sécurité sanitaire est reine, où, à la moindre alerte virale, tout le monde doit rester enfermé chez soi et ne peut aller faire ses courses qu'en se dissimulant compulsivement sous un masque qui ne sert à rien. Je ne veux pas d'un monde sous surveillance, je ne veux pas d'un monde sans contacts. Je ne veux pas d'un monde en état perpétuel de mort cérébrale, respirant à peine, angoissé, souffrant, véritable attentat à la vie, antithèse même du vivant.

Je veux un monde de joie, un monde nourri, vivant, heureux, créatif, fécond. Je veux un monde qui bouge, qui s'étire, qui s'enlace et s'entrelace, qui s'élanche, qui avance, qui se régénère, qui n'en finit pas de se transformer et de se renouveler. Je veux un monde de construction, d'alliance, de solidarité, de citoyenneté, de vraie liberté, où les problèmes qui se présentent sont abordés dans l'ouverture et l'irrigation, à la lumière de toutes les ressources disponibles, à la recherche d'authentiques solutions. Je veux un monde qui respire, qui sourit, qui fait confiance. Un monde qui chante et qui danse, un monde d'énergie, de vigueur, de force. Un monde de parfums, d'intuitions qui s'expriment, de portes qui s'ouvrent, de bras qui s'ouvrent, de rideaux qui s'ouvrent, de rires qui fusent.

Personne n'a le droit de nous soustraire à ce monde-là. Personne n'a le droit de nous entraver, au point d'éteindre ce monde-là. C'est le nôtre, il n'a rien de parfait, il est même plein de défauts, mais il nous est vital. Si nous le laissons s'éteindre, nous nous condamnons nous-mêmes à nous éteindre.

Nos gouvernants nous infligent depuis 15 mois une politique sanitaire dont il est de plus en plus patent qu'elle est un échec. Une politique qui fait semblant de s'occuper de notre santé, alors qu'elle ne cesse de lui nuire. Loin de s'interroger sur sa validité, ils s'obstinent. Loin d'élargir leur champ de vision, ils préfèrent garder leurs œillères. Et les effets délétères pour la population continuent à s'additionner. Notre monde devenu prison ressemble à une mare stagnante où l'eau ne se renouvelle plus, ne circule plus, sent mauvais ; un monde triste, désespérant même, stérile, ennuyeux à périr. Ce n'est pas ce que nous voulons ? Changeons de gouvernants.

**Corine Dehaes, philologue, enseignante**



Illustration : Alice Magos

## Quels mondes vivons-nous ?

« *Il faut d'abord se décider en faveur de son propre esprit et de son propre goût. Il faut ensuite prendre le temps, et le courage, d'exprimer toute sa pensée à propos du sujet choisi. Il faut enfin tout dire simplement, en se fixant pour but non les charmes, mais la conviction.* »

Francis Ponge, *Mémoire. Le parti pris de choses*, Gallimard, 1935.

Dois-je vraiment me poser cette question : dans quel monde vivons-nous? Vivons-nous « dans » un monde pré-existant déterminé par des lois mathématiques inamovibles dans lequel nous nous insérons, c'est-à-dire le monde comme contenant? Nous connaissons les leçons de Galileo, Bacon, Descartes, Newton, Einstein. Si le monde est pré-existant, il est facile de considérer qu'il est à notre disposition et que nous sommes en droit de l'exploiter pour toujours *mieux* vivre. Tout se réduit à une vision mécanique du monde et de la vie. Nous sommes alors tous les pièces d'une machine — et même de petites machines il faut bien l'avouer — qui se doit de fonctionner dans les meilleures conditions. En tant que machines individuelles, pour *mieux* vivre, nous devons nous préoccuper d'être efficaces et productifs dans les meilleures conditions possibles. Comment mesurer cette efficacité autrement que par le plaisir que nous pouvons prendre à vivre comme des machines? Mais si un matin la pièce est jugée défectueuse, il faut la réparer ou la remplacer. Et si vraiment la machine est sur le point de cesser de fonctionner, un groupe d'individus éclairés donnera l'ordre d'en construire une autre : on réagence les pièces, on en élimine certaines, on en modifie d'autres et on en fabrique de nouvelles.

Le « nous » implique une communauté et aussi le projet de plusieurs communautés vivant ensemble. Si l'on se reporte à la question du « dans », la communauté est une machine et les individus qui la composent, ses pièces. Toujours dans cette logique du « dans », « vivre » se réduit à une fonction à laquelle

nous devons nous conformer au risque d'être éliminés, et nous nous conformerons si nous nous soumettons à une nouvelle perception du bonheur.

« Dans quel monde vivons-nous? » est une question indigne. Elle nous oblige à porter le fardeau de la peur, de l'angoisse, à être attentifs à tous les périls, elle immobilise nos rêves, elle nous encourage à vivre dans des cageots et nous fait savoir que, en fin de compte, nous serons toujours en retard sur la vie. Elle force sur nous le vers de Baudelaire *Je suis la plaie et le couteau*. Elle suppose une lente désintégration des corps qui peu à peu deviendront obsolètes; c'est l'annonce insidieuse d'un monde sans hommes. Elle cultive l'ignorance de l'ignorance.

Je me passerais donc volontiers de ce « dans » pour repenser ce « nous » car vivre n'est pas se conformer à une séquence de processus mécaniques, et encore moins à une panoplie d'algorithmes. Pour paraphraser le poète René Char, la vie ne se laisse pas saisir.

Voilà plutôt ma question : « quels mondes vivons-nous? ». J'y vois là l'espoir de plusieurs mondes possibles, complémentaires et non antagonistes. Nous créons les mondes que nous vivons en refusant d'être des mains-d'œuvre errantes. Vivre, c'est créer le monde, créer, c'est vivre le monde. Nous nous écoutons et nous nous pensons, nous sommes conscients

que l'autre aussi se pense et s'écoute et qu'il est possible de s'écouter ensemble. Un ensemble harmonieux favorise l'éclosion simultanée d'individualités équilibrées. L'un est la cause de l'autre et l'autre est la cause de l'un. C'est le principe de co-causalité, de co-émergence. Co-émergence intérieur-extérieur, du dedans et du dehors.

Vivre, c'est s'écouter, se penser, être conscient, hésiter, trébucher, trembler, attiser nos passions, encourager nos compétences différentes, pleurer seul, rire ensemble, se souvenir, ouvrir son corps, parler aux arbres, écouter les insectes, se respecter pour respecter l'autre. Bref, être en mouvement, agir, improviser, maintenant, toujours. C'est aussi vaincre la peur de la liberté d'être, de créer et donc accepter la responsabilité de la construction de notre liberté.

Vivons le monde et rejetons la question « dans quel monde vivons-nous? », elle promeut une perception construite par des spécialistes de la technologie qui nous fait perdre le contact avec nos expériences et nous enferme *dans* des abstractions. Refusons de nous éloigner de l'expérience spontanée de la vie, échappons-nous de cette hallucination collective qui fait de nous des machines. Vivons le monde que nous créons et créons le monde que nous vivons.

Luc Delannoy, *Philosophe, écrivain*

## Vaccin : le futur a déjà commencé

La loi sur le « pass sanitaire covid », votée à l'Assemblée, passe devant le Sénat français. Souplesse garantie : formats papier acceptés, présentation d'un simple test — au lieu d'un vaccin — tolérée. On établit des « jauges » à hauteur de mille personnes, assurant ainsi la fréquentation de nombreux bars, restaurants et cinémas. Pas de quoi s'inquiéter. On n'en est pas à ces extrémités, remâchées par quelques furieux : contrôle biopolitique, totalitarisme techno-sanitaire, tri des populations.

Par souci de préserver la vie avant tout (sans préciser le contenu attribué à cette « vie »), alignés en cohortes mobilisées dans la guerre au virus, nous avons accepté le masque comme un accessoire bienveillant : sinon pour vous, faites-le pour les autres. Que les individus sensibles qui partagent l'espace public s'apparaissent mutuellement par l'expressivité de leur visage, voilà une réalité trop prosaïque pour contrebalancer la peur.

Alors un vaccin, pensez donc. Il ne ferait que compléter tous les autres sur notre carnet de vaccination. Enfin, on vivra rassuré. Masqué, sait-on jamais, mais rasséréiné, revenu à la vie d'avant. Non seulement on n'en est pas là, mais on n'en arrivera jamais là.

Se sentir accablé par l'appel à la délivrance pharmacologique? Attitude « inappropriée ». Avant longtemps, un décoder ou *conspiracy watcher* dénoncera votre irrationalisme, la foi accordée au premier boniment venu. Nul besoin, pourtant, de fantasmer l'introduction dans les vaccins de nanoparticules aux mains des Gafam, ni même d'enquêter sur l'ARN messenger présent dans les derniers vaccins, pour affirmer qu'avec la vaccination de masse, *on n'en est déjà plus là*.

En accueillant à bras ouverts la vaccination, les auto-tests et autres protocoles sanitaires, les citoyens responsables épousent un emballage du capitalisme technologique unique dans son histoire de dévastation. Depuis 2020, le rapport entre le temps mis à trouver un vaccin et les financements déployés est devenu inversement proportionnel. Comme l'a montré Pièces et main-d'œuvre (« Mutation : ce que signifie accélérer », 22 février 2021), on a déversé en un an la somme cumulée d'habitude sur dix ans. L'Union européenne a dépensé 2 milliards en pré-commandes, avant que le Parlement déclare déroger à certaines règles sur les essais cliniques, en couvrant la diffusion des vaccins par la réglementation européenne sur les OGM (c'est le cas des vaccins à ARN messenger). Il fallait sauver des vies. Rideau. Constater que toutes ces instances ont intérêt à faire ce qu'elles font et brassent un tel argent, c'est désormais verser dans le conspirationnisme.

Il suffit pourtant de se mettre dans les pas de quelques-uns de nos maîtres pour l'affirmer : il est typique de la société industrielle de toujours considérer « *ce qui sera produit demain comme quelque chose de déjà potentiellement dépassé* » (Günther Anders, *Les morts*, 1964) ; comme il est inhérent à l'entreprise médicale qui se retourne contre la santé de réduire les « *personnes nées pour la souffrance et le plaisir à des boucles d'informations provisoires et autonomes* » (Ivan Illich, « Soins médicaux pour systèmes immunitaires ? », 1994). Ceux-là avaient compris que la logique du capitalisme technologique, c'est de ne jamais en rester là. Et sûrement pas de faire halte pour considérer la chair, la vie affectée, la façon dont on se sent soi-même.

L'opération de vaccination de masse la plus rapide de l'histoire permet tout. Du projet à peine voilé du gouvernement français de réserver la fréquentation de certains lieux à des systèmes immunitaires « validés » contrôlés par smartphones, jusqu'à l'oubli de l'art de souffrir et mourir, étouffé sous les protocoles et les chiffres de la médecine fondée sur les preuves (*evidence-based medicine*). Obsolescence de la société, de l'homme et de la santé.

Qui serait obscurantiste au point de mettre en danger ses semblables par un honneur mal placé, quand tout est sûr, quand on prétend même avoir sacrifié, en 2020, l'économie à la vie ? Mais l'obscurantiste, c'est surtout celui qui empêche les sans-pouvoir de saisir leur propre aveuglement, en leur faisant croire qu'ils sont éclairés. Dans les interstices, c'est peut-être une contre-société, éparse, qui est appelée à naître. Constituée par tous ceux qui, ne disposant d'aucune estampille contestataire, le deviendront de fait. Car ils ne renonceront pas à poser ces questions philosophiques primordiales, et désormais inacceptables : comment se porter responsable d'un prochain sans visage ? Et, pour finir, qu'est-ce que vivre et mourir en mortel ?

Renaud Garcia, *professeur de philosophie en lycée, essayiste et membre d'Écran total*

## Imaginer demain

« Le monde est fou, le monde est beau ! » reprenait en boucle le chanteur populaire Julio Iglesias, il y a quarante ans. Tandis que presque invariablement, parvenus à l'aube de leurs vies, il semble que les hommes partageraient plutôt l'impression selon laquelle « le monde a bien changé... ». Alors, dans quel monde vivons-nous ? Un monde immuable ou en pleine mutation ? En explosion démographique ou en régression écologique ? Rythmé par nos âges autant que par les époques, le monde ne se caractériserait-il pas plutôt, au gré des saisons, comme le miroir de nos humeurs et de nos projections ?

Mais attention, car il serait faux de croire que nous vivons tous dans le même monde. Certains vivent encore dans une société enracinée où le temps semble encore suspendu. Le rapport à l'humanité n'a pas changé. Les circuits sont courts, des poules évoluent dans les cours, les confitures sont faites maison, les céréales sont pilées. Les hommes sont largement reliés à une transcendance qu'ils consultent. D'autres vivent dans une société déracinée, où la technologie a remplacé le temps. Les systèmes sont de plus en plus complexes, ne résolvant pas les relations humaines mais plutôt les supprimant. Et les hommes récupèrent, en guise de transcendance, l'assurance de ne manquer de rien, en marche vers un revenu universel. Les politiques semblent d'ailleurs emballés par ce système. Et les gouvernements posent des actes, par étape, qui n'ont d'autres aboutissements que de nous faire accepter la dégradation :

- de notre espèce et de beaucoup d'autres espèces, par des chimères homme-animal et diverses modifications génétiques, ainsi que par l'externalisation de notre reproduction ;
- de notre liberté individuelle et souveraine, avec la mise en place de QR code pour aller et venir, de drones de surveillance et de reconnaissance faciale ;
- de toutes nos relations, par le traçage de celles-ci (actuellement sous l'excuse de cas contact), puis le remplacement en cours de la monnaie par des concepts de plus en plus virtuels.

Enfin, qui peut dire à quoi demain ressemblera ? Ne serait-ce pas, là, le changement le plus patent de notre époque par rapport aux autres ? Cette incapacité à imaginer « demain », avec toute la gravité de ce que cela signifie pour une jeunesse. Car effectivement, en marge de ces réalités qui coexistent, un monde de substitution, de réalités interchangeable se met bel et bien en place. Un changement de priorités qui nous plonge individuellement et collectivement dans une grande incertitude. Notre monde en a mal. Il a perdu nombre de ses repères, et notamment les standards de référence que peuvent être le Beau, le Vrai, le Cœur. Solitude, désœuvrement, oisiveté, trafics en tous genres, et addictions nous cernent, tandis que les maux psychiatriques s'accumulent : angoisse de mort collective, régression, abaissement du niveau mental, clivage du moi, dissociation, défenses paranoïaques... La Nature semble aussi en souffrir si l'on en croit la disparition d'un tiers des oiseaux en France, en 15 ans !

À propos de disparition et de reconnexion au réel, qu'est-il donc advenu à ce malheureux médecin chinois qui, croyant faire avancer la science, fut le premier à alerter sur l'origine virale de ce qui est devenu pandémie ? N'est-il pas bon, parfois, de rappeler les évidences les plus triviales ? Tellement triviales, qu'un instant de folie – pris dans un tsunami mental d'une crise qui n'a que trop duré – on pourrait les avoir totalement oubliées ! Ainsi, cette évidence basique selon laquelle ni toi – qui crois être devenu mon ennemi –, ni moi – qui crois ne plus pouvoir te comprendre – n'avons choisi d'être là ! Ni toi, ni moi n'avons choisi de naître ! Pourtant nous y voilà, toi et moi, ennemis ou indifférents, agacés ou émerveillés, nous voilà embarqués dans cette même aventure que ni toi, ni moi n'avons choisie... Certains l'appellent la galère, d'autres la conçoivent plus volontiers comme une course après la montre ! Sauf que ces derniers temps, toi et moi, avons observé qu'elle avait revêtu la triste allure d'une « mascarade », avec des masques (oui, oui !) en contrat à durée indéterminée, et selon des modalités qui nous étaient totalement inconnues il n'y a même pas un an ! Nous avons alors lutté de toutes nos forces pour ne pas nous laisser submerger ! Tu as lutté pour la vie par une

grande observance de toutes ces nouvelles règles. J'ai lutté pour la vie par des alertes dénonçant cette même observance qui m'apparaissait à contre-courant de ce qu'il fallait faire. Pourtant, tous deux, pris au piège de cette mise sur pause de nos vies, de ses drames, de ses joies, des peines, des doutes et des certitudes, sur fonds commun d'incompréhension géante, nous avons lutté. Et comme nous ne nous sommes pas laissés engloutir, ce qui nous affaiblit nous rend fort !

Plus forts à condition que nous réalisions – à temps – que nous sommes ensemble emportés par le flot de la modernité, dont Bernanos disait qu'elle était « une conspiration contre l'intériorité ». Contre cette conspiration, si nous la décidons, une alliance d'amour peut nous relier les uns aux autres, ne serait-ce que fondée sur cette égalité de n'avoir pas choisi d'être là ! Ainsi si en 1939-45, il est imaginable que si nous avions tous cousu des étoiles jaunes à nos vestes, le cours de l'Histoire s'en serait trouvé bouleversé, de même, aujourd'hui, il reste imaginable qu'un refus collectif et massif de jouir du moindre avantage conféré par un Pass sanitaire modifie le cours de l'Histoire... A contrario, si nous restons nez baissés, regards plongés dans ces écrans qui partout nous divisent, l'espoir s'amointrit. Il est temps de relever fièrement la tête sur le monde qui nous entoure, d'apposer nos propres limites et de nous créer notre espace de vie.

Amis, pourquoi ne pas tenter de faire ce chemin ensemble, émerveillés par le ciel bleu... même au-delà des nuages, car nous pouvons relever le défi d'imaginer... demain !

**Dr. Alexandra Henrion-Caude,**  
généticienne, directrice de  
recherche

## Tout n'est pas encore perdu

Dans quel monde vivons-nous ? Dans un monde en crise, assurément. Sixième extinction, changements climatiques, changement d'affectation des sols sans précédent, perturbation des cycles du phosphore et de l'azote, acidification des océans : 4 limites planétaires sur 10 dépassées, presque 5. Dépasser ces limites qui régulent la stabilité de la biosphère nous fait entrer dans un état inconnu du système-Terre dont on peut craindre qu'il ne soit pas propice à l'agriculture, à l'humanité, voire même à la vie. Mais le terme de « crise » est anxiogène : on lui préfère celui de « transition » qui procure une illusion de planification et de gestion. La transition évoque un changement sans violence ni révolution. C'est un mythe, évidemment. Mais « positif ». Vivons-nous dans un monde en transition ? Cela dépend. En transition énergétique ou agricole : à l'échelle globale, pas vraiment, même si des initiatives existent. En transition numérique : oui, et par conséquent bien loin des objectifs de décroissance énergétique et de gestion écologique des ressources non renouvelables. Le mouvement de la transition fait aussi la part belle à la « transition intérieure », celle qui prône la gouvernance partagée, la « reliance » au vivant, la déconstruction de nos modèles culturels d'oppression, de destruction, de domination sur la nature, sur l'animal et sur une partie de l'humanité. Cette transition culturelle est-elle à l'oeuvre ? Malgré des réflexions et des initiatives dans ce sens, ce serait faux de l'affirmer.

Et tandis que des solutions destructrices prétendent résoudre le problème du pic pétrolier (charbon et gaz liquéfiés, sables et schistes bitumineux, agrocarburants...), des solutions tout aussi destructrices prétendent atténuer la menace climatique (bourses de carbone, énergie nucléaire au potentiel d'anéantissement inégalé, compensation environnementale sur des terres accaparées au détriment de populations locales, géo-ingénierie...).

La vraie question est pourtant la suivante : une réduction de la consommation énergétique est inévitable ; une réduction de la croissance l'est donc aussi, car les deux sont liées. Comment dès lors anticiper la décroissance sans accroissement des inégalités et sans conflits majeurs ? La question est insoluble dans une économie concurrentielle basée sur la croissance où chaque acteur tentera d'accaparer le plus de ressources afin de rester dans la course.

Et la transition politique ? Là, nous y sommes, assurément ! Et pour ceux qui se seraient crus en démocratie, la déconvenue est cruelle. La domination politique d'un réseau d'acteurs économiques ne relève plus d'un fantasme conspirationniste. Rockefeller avait déclaré : « *Quelque chose doit remplacer les gouvernements, et les entreprises me semblent l'entité adéquate pour le faire* ». C'est chose faite. L'Union européenne est à la solde des lobbies. Les scientifiques, en quête de financements, se taisent. Les médias servent l'État ou des groupes d'intérêt. Les lanceurs d'alerte sont menacés de prison à vie. Les contestataires sont vus comme des extrémistes. Des déshérités rejoignent des réseaux mafieux pour survivre. Des privilégiés préfèrent continuer à s'engraisser et avalent la propagande officielle : le *greenwashing* des innovations « vertes », la « charité » intéressée à la COVAX, la morale « solidaire » à la chinoise prête à faire table rase des droits fondamentaux et de la démocratie. Pire : une majorité de la population adulte occidentale exige de ses enfants le sacrifice de leur jeunesse, de leur vie sociale, de leur santé mentale, de leur éducation, de leurs idéaux, de leur élan vital, et même de leur intégrité physique : de la chair à canon ! Voilà le monde dans lequel on vit. Un monde où les inégalités s'accroissent, où la sous-alimentation et le stress hydrique re-progressent. Tandis que certains rêvent de conquête spatiale, de surveillance totale, de vie éternelle, mi-ciborgs, mi-« OGM », s'accaparent les terres, l'eau, les semences,

concentrent la richesse, les armes, les technologies, la nourriture pour instaurer des régimes autoritaires.

Un monde où, toutefois, tout n'est pas encore perdu si l'imagination politique est mise au service d'un idéal plus humain : éducation, re-invention de l'autonomie, relocalisation, permaculture, luttes sociales, démocratie renforcée, droit, re-création de biens communs, inclusion, solidarité, droits fondamentaux, vision écologique peuvent être les armes de ceux prêts à reconstruire un avenir à la jeunesse.

**Valérie Tilman, philosophe**



# La soumission et le néant ou le crépuscule de la vie

Le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes<sup>1</sup> semble pouvoir se caractériser par la standardisation. Selon le dictionnaire, il s'agit « d'organiser la production industrielle en remplaçant la multitude des modèles existants par un certain nombre de modèles aux spécifications précises et uniformes ».<sup>2</sup> L'uniformité du modèle humain que nous rencontrons de nos jours pourrait se définir par une perte irrémédiable du discernement, de la sensibilité, de l'expérience et de la mémoire.

La société marchande industrielle qui promettait le meilleur a fini par produire le pire. Les nuisances innombrables qui ont accompagné sa propagation ont rongé, peu à peu, à la fois les éléments naturels, les êtres vivants et la condition humaine, la robustesse de nos corps et de nos âmes. À l'heure de notre pauvre temps numérique, elle achève de façonner une sorte d'humain diminué, privé de ses sens, de son esprit et au corps atrophié et empoisonné. L'avènement de la cybernétique<sup>3</sup>, peu après la Seconde Guerre mondiale, est à l'origine de cette mutation dont l'apogée a débuté au printemps dernier avec l'an 01 du confinement. Le basculement dans la tyrannie sanitaire et numérique de mars 2020 marque le sacre du règne des machines. Ou plus précisément la disparition de la pensée humaine au profit de statistiques et de données fournies par des machines. Voici un merveilleux exemple de ce transfert dans les mots d'un « épidémiologiste français de renom », selon les termes des journalistes, au sujet de capteurs de CO<sub>2</sub> (qu'il réclame à cor et à cri dans les écoles) : « Ces outils ne renseignent pas sur la présence de covid dans la pièce et ils ne filtrent pas l'air mais ils permettent de savoir quand il faut ouvrir les fenêtres ».<sup>4</sup>

Bien sûr, le processus fut très long. Il commença au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'imposition du salariat et des

machines aux tisserands anglais afin de les soumettre à la société marchande naissante. Il se poursuivit avec l'arrivée des usines, puis de l'organisation scientifique du travail (travail à la chaîne) qui atomisa l'artisanat et le goût des belles choses. Après 1945, le confort moderne électrique, et tous les poisons qui lui sont nécessaires (plastique, pesticides, perturbateurs endocriniens, ondes électromagnétiques...), a fini de vider les humains d'eux-mêmes, de leurs savoir-faire, de leur sociabilité et de leur lien avec la terre. La dépendance de tous, de plus en plus prégnante, à la machinerie industrielle a participé grandement, au fur et à mesure que celle-ci devenait gigantesque, à nous isoler et à détruire l'appréhension que nous avons du monde dans lequel nous vivons, tout en réduisant nos capacités d'autonomie. Même s'il nous reste, parfois, quelques bribes de lucidité sur cette dépossession, et les destructions qui l'accompagnent, nous fermons les yeux car nous sommes terriblement seuls, rivés à nos écrans. Le sentiment d'impuissance est alors à la hauteur du vide qui nous habite.

Le capitalisme industriel, que rien n'arrête depuis la chute du mur de Berlin en 1989, a su remarquablement récupérer et intégrer tous les mouvements contraires qu'il a subis. Qu'elles soient d'ordre économique (1929, 2008), social (1936, 1968), global (1918, 1945) ou viral (2020), toutes ces crises ont servi de tremplin et d'accélérateur à la transformation des populations en gentils consommateurs écervelés et soumis. Aujourd'hui, nous sommes les témoins de cette extraordinaire faculté d'un système ultra-technicisé à rebondir face à l'imprévu. Après avoir clamé pendant près d'un siècle que la science — qui a pris la place de la religion dans l'inconscient collectif — avait vaincu les maladies, la souffrance et la mort, nous nous retrouvons complètement démunis face à l'orchestration spectaculaire d'une épidémie. La perte de notre entendement, de nos connaissances organiques, de notre relation aux autres, nous laisse dépourvus et terrorisés par la résurgence soudaine de

notre condition de mortel. Alors la grande majorité d'entre nous a fini de se glisser dans le monde du néant et accepte cette nouvelle normalité d'humains diminués. Elle obéit docilement à toutes les injonctions d'États devenus tyranniques. Pire, elle les réclame...

Il est temps de lancer un appel à tous ceux qui refusent cette condition d'humains diminués. Avançons dignement vers une nouvelle organisation sociale à taille humaine en constituant partout où nous le pouvons des communes libres et sociales, libérées des machines aliénantes et de la tutelle de l'État<sup>5</sup>.

**Hervé Krief, troubadour démasqué.**  
Basville, jour 58 de l'an 02 de disgrâce (13 mai 2021)

<sup>1</sup> Sous-titre du magnifique livre de Baudouin de Bodinat, *La Vie sur Terre*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 1999 & 2008.

<sup>2</sup> Bordas, 1997.

<sup>3</sup> Cf. Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique*, Seuil, 2004.

<sup>4</sup> *Le Canard enchaîné*, 21 avril 2021. La phrase suivante de cet expert est, elle aussi, délectable : « C'est primordial car, si vous baignez pendant des heures dans une pièce mal ventilée, le risque d'être contaminé est important, même avec des masques. » À quoi servent donc les masques alors ?!

<sup>5</sup> Je développe cette proposition dans un livre à paraître en juin 2021, *Ombres et Lumières, La faible lueur d'une bougie est préférable aux ténèbres de la modernité connectée*, aux éditions Quartz.

## La voix au peuple

« Questionner les décisions gouvernementales, avoir des débats publics et tenir les décideurs imputables » sont les piliers de la démocratie. Décider à la place du peuple de ce qu'il doit faire et penser est une insulte et un mensonge à la démocratie. Le peuple est constitué d'individus libres et souverains possédant chacun un cerveau et un cœur et la faculté de les connecter grâce à ce qu'on appelle « le bon sens ». L'infantilisation mentale et la contrainte comportementale sont le contraire de la démocratie. Cette dérive autoritaire du pouvoir exécutif m'inquiète beaucoup plus pour l'avenir de notre pays qu'un virus qui à ce jour a épargné 99,81% d'entre nous.

Dans l'histoire, ce sont les dictateurs qui ont toujours parlé « au nom du peuple ». En démocratie, ne devrait-on pas donner la parole au peuple plutôt que de parler en son nom ? Quand va-t-on donner voix aux centaines de scientifiques, médecins, philosophes, artistes, humains souverains qui ne pensent pas comme ceux qui s'arrogent le droit de penser à notre place ? De quel droit 12 personnes décident-elles du sort de 12 millions d'autres — oui bon 11.657.774, mais vu le nombre d'heures passées en confinement je gage que nous serons vite 12 millions ! De quel droit peuvent-elles décider de qui aura le ventre plein et qui aura le ventre vide ? De qui pourra vivre et de qui devra mourir ? De quel droit ces nouveaux visages peuvent-ils décider de qui est essentiel ou non essentiel, bel euphémisme pour dire inutile. Qu'est-ce qui est essentiel ?

Les supermarchés sont ouverts et les théâtres fermés. On peut s'entasser dans des bus, trains, métros, grandes surfaces, mais pas dans un cinéma. Les acteurs de la culture sont mis à l'écart de la société. N'est-il pas paradoxal que les théâtres et les cinémas qui drainent moins de monde que les grandes surfaces soient fermés ? Qu'est-ce qu'on peut considérer comme essentiel ? Je connais une femme qui un jour a touché le fond

et a pensé au suicide, et bien ce n'est pas le paquet de pâtes acheté au supermarché le matin même qui l'a sauvée, c'est une chanson : « le premier jour du reste de ta vie » d'Étienne Daho. Dans essentiel il y a sens, l'essentiel n'est-il pas de donner du sens à sa vie ?

Nos dirigeants pensent à eux, prennent des décisions qui les concernent eux, ils font en sorte qu'on ne puisse pas leur reprocher de n'avoir rien fait. Ils répètent « j'ai tout fait pour vous, j'ai tout fait pour vous » et depuis un an, c'est nous qui étouffons. Eux partent toujours du point de vue du pire alors que nous les acteurs de la culture avons toujours cru au meilleur, ce qui permet, même quand il nous arrive le pire, d'en tirer le meilleur.

La culture est l'âme même de la démocratie, elle relie les savoirs et les féconde, c'est le seul moyen d'échapper à la stupidité. Une culture, c'est le mode de vie d'une société, ce qui fait l'humain et qui nourrit l'âme, un truc magique qui rassemble les gens, abat les différences. C'est comme le bonheur, ça se partage. La culture, c'est ce qui a fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'univers. Nous sommes des animaux sociaux. Nous éprouvons un besoin désespéré d'être avec les autres. C'est une exigence constante aussi vitale que la respiration.

Et puisque ces nouveaux visages du populisme imposent leurs décisions liberticides au nom de notre « santé », je conclurai par un rappel sémantique : nous sommes des êtres souverains. Notre corps nous appartient. La santé n'appartient pas à la médecine. La santé est un état de bien-être physique, mental et social, et pas seulement l'absence de maladie ou de symptômes. Et c'est notre bien le plus précieux sans lequel tout s'écroule. Alors prenez soin de votre santé, de vous, de nous et souvenez-vous qu'on ne récolte que ce qu'on s'aime.

**Clément Triboulet, comédien et clown**

Le mot « populisme » est un mot-valise qui de tout temps a englobé tous nos mécontentements. Le Petit Robert nous dit que le populisme est « un discours politique s'adressant aux classes populaires ». Et donc ce populisme, dans ce monde nouveau — qui est en fait l'ancien, mais qui ne le sait pas encore — a-t-il un nouveau visage ? Ma réponse est clairement « non ». Le populisme aujourd'hui, en Belgique n'a pas 1 nouveau visage, il en a 12, ceux qui composent le codeco ! Nous avons donc là 12 visages qui depuis un an nient la notion même de souveraineté populaire pour la remplacer par un élitisme qui décide au nom du peuple de ce qui est bon pour lui. Soyons de bon compte, ils ne parlent pas au nom du peuple, mais au nom de l'idée qu'ils s'en font. C'est très différent !

## Le langage au secours d'un collectif malmené

Ce qu'a autorisé le développement de la science et surtout les multiples applications techniques qu'elle a rendues possibles, c'est l'espoir que nous puissions larguer les amarres de notre condition d'humains. Nous sommes des êtres parlants et, quoi qu'en disent les antispécistes, parler est le trait spécifique à l'espèce humaine. Et ceci est loin d'être sans conséquences : parler fait que nous n'avons plus de rapport immédiat au réel, nous n'atteignons plus ce dernier qu'au travers des mots. Parler nous permet de rendre présent ce qui ne l'est pas ; mais parler nous contraint à reconnaître en nous une absence, une négativité. C'est sur cet impossible à éviter de nous-mêmes — cette limite — que nous fondons nos possibles. Mais aujourd'hui nous en sommes tellement à partager la satisfaction de nous être débarrassés de tout ce qui fait limite ou contrainte. Au nom de notre individualité enfin reconnue, nous voulons nous affranchir de tout ce qui viendrait nous limiter au nom du collectif. Mais ce faisant, c'est le collectif, le commun, que l'on a fait passer à la trappe.

À y regarder de plus près, tout cela est activement à l'œuvre depuis presque un demi-siècle et nous en sommes aujourd'hui — à moins de le dénier — à devoir en constater les effets et conséquences en particulier sur l'éducation. Rappelons que, dans le monde d'hier, un enfant n'avait quasiment nul voix au chapitre. Il devait attendre de grandir, ce qui impliquait une période d'attente et une promesse lointaine. En attendant la réalisation de celle-ci, il fallait faire accepter à l'enfant les règles de bon comportement, au motif qu'il ne serait en mesure de ne prendre la parole qu'une fois ce travail accompli par la famille, d'abord, et par l'école, ensuite. Autrement dit, il fallait le préparer à la vie sociale future et aux institutions qui l'organisaient. Tout allait donc de pair avec une indispensable « mise au pas » qui impliquait ce que l'on pourrait appeler trois grandes lois non écrites : l'autorité, l'altérité, l'antériorité. L'autorité, car celle-ci était d'emblée considérée comme chose légitime : c'est en s'appuyant sur elle qu'on pouvait faire accepter à l'enfant qu'il se soumette à ce que nécessite la fatalité de grandir. L'altérité, car il allait de soi que les autres étaient en position de fondement et que s'ensuivait une dette de chacun à l'égard de la société comme à ceux de la génération d'avant. L'anté-

riorité, car personne n'imaginait ne pas avoir à se soucier de la tradition, soit de tout ce qui était là avant la venue du nouvel arrivant, et qu'il s'agissait de lui transmettre.

Il nous faudra bien accepter que l'entrée dans notre « nouveau monde » a profondément affaibli ces trois grandes lois, parfois au point de les estomper, voire même de les éteindre. Dans une mesure grandissante, l'autorité a été remise en question, et du coup, dévalorisée, allant même jusqu'à perdre progressivement sa légitimité ; elle est donc devenue de moins en moins opérante et, peu à peu, l'enfant a pu ainsi échapper à ce qu'exige le fait de grandir. Quant à l'altérité, elle s'est anémiée au profit de la « mêmété », de la rencontre avec seulement un semblable ; cessant d'être reconnue comme ce qui précède obligatoirement la construction de chacun, elle s'est vue progressivement réduite à une rencontre alors traumatique, à laquelle l'individu, malencontreusement, risque toujours d'avoir à se confronter. L'antériorité, enfin — aussi bien celle de la tradition —, s'est vue de plus en plus désaffectée ; c'est dès lors toute la dimension de l'historicité qui a cédé au profit de la prévalence du seul présent — ce qu'on a appelé le « présentisme » de notre époque.

Ces changements profonds ont eu pour effet que les adultes disposent de moins en moins de balises et d'amarres pour objecter à cette conviction typiquement contemporaine : que l'individualité de l'enfant — mais aussi de chacun — doit trouver son épanouissement sans entrave, que sa sensibilité propre est d'emblée à soutenir, voire qu'il puisse et même doive s'autodéterminer et que, pour ce faire, il s'agit seulement de l'entourer d'amour. On se comporte à son égard comme s'il pouvait trouver spontanément son plein et heureux développement, sans avoir à se référer à ce qui le précède, et sans aucunement devoir se soumettre à des conditions pour continuer d'obtenir cet amour. Or, les trois lois précitées sont étroitement liées à la dissymétrie qui caractérise la première relation de l'enfant à chacun de ses parents, cette inégalité de rôles et surtout de « places » que beaucoup aujourd'hui aimeraient voir disparaître. Seulement voilà, quoi qu'il se passe, dans la condition des êtres de langage, la dissymétrie et la disparité

des « places » — celles du locuteur et de l'auditeur pour commencer — ne sauraient disparaître : elles sont spécifiques de l'humain — elles en sont même, comme nous venons de l'évoquer, le trait constitutif.

Dans quel monde vivons-nous ? La réponse est simple : nous vivons dans un monde qui ne nous fait plus entendre ce à quoi notre condition d'être parlant nous oblige. Il n'y aura dès lors pas à nous étonner que ceci ne pourra que favoriser l'émergence de plus en plus importante de sous-équipés à la condition langagière et de moins en moins aptes à trouver leur chemin dans l'existence.

Jean-Pierre Lebrun,  
psychanalyste



## La vie dans les restes

Un ami nous écrit : « Face aux désastres en cours, vous évoquez à la fin de votre Manifeste des chimpanzés du futur<sup>1</sup>, l'audience accrue des mouvements écologistes qui "n'est pas forcément bon signe. Il n'y a pas de fumée sans feu". Celle-ci, "toujours plus épaisse depuis 1972, émane de la terre brûlée par les industriels, elle signale l'incendie mais en aucun cas ne l'éteint. Elle n'est pas le déluge salvateur". Quel serait, selon vous, ce déluge qui sauve ? Comment mieux enquêter, révéler les objectifs, dénoncer les collusions ? Comment encourager l'esprit et les perspectives critiques ? Quelles actions mener ? ».

Tout d'abord, que reste-t-il à sauver ? L'empire de la destruction n'a cessé de s'étendre depuis le néolithique, fortifiant sans cesse les bases scientifiques et matérielles (industrielles), de sa puissance pour se lancer à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle dans une offensive générale (finale ?), contre le vivant. Ce que depuis Jean Chaptal, le chimiste et entrepreneur, ministre de Napoléon I<sup>er</sup>, on a nommé par analogie « la révolution industrielle », alors qu'il s'agissait d'une accélération verticale, ininterrompue et peut-être exponentielle, débutée au Moyen Âge, et même avant. Depuis ce moment, tous les indicateurs statistiques (économiques, démographiques, croissance, production, consommation, circulation, communications, pollutions, destructions...) ont le graphisme d'un tir de missile filant toujours plus vite au zénith. Beaucoup s'en réjouissent et nomment cela le progrès.

Une bonne part de l'activité scientifique consiste désormais à établir l'inventaire de ces destructions et de leurs autopsies, et à tenir le registre de celles en cours. Nous aurons ainsi la satisfaction de savoir que notre propre disparition relève en grande partie du suicide ; et ce suicide de l'instinct de mort, théorisé par Freud. C'est-à-dire d'une volonté puérile de

toute-puissance qui finit par se tourner contre elle-même, tant la puissance croissante des moyens acquis excède la sagesse de leurs détenteurs.

(...)

Une dernière fois, nous vous retournons la question : que reste-t-il à sauver ?

La nature ? Mais le journal de référence de la technocratie vous répond dans son édition du 25 avril 2018 : « L'homme, tueur en série des grands mammifères. L'étude des registres contenant des milliers de fossiles est sans appel : à chaque arrivée de "Sapiens" sur un continent, la taille moyenne des animaux s'effondre. Une équipe américaine a analysé ces extinctions qui durent depuis plus de 125 000 ans<sup>2</sup> ». Finalement les chasseurs-cueilleurs n'étaient pas de si bons sauvages, comme phantasmés par Rousseau et les anarcho-primitivistes. S'ils ont vécu à l'Âge d'abondance<sup>3</sup>, c'est en consommant voraces, finalement réduits à l'agriculture. L'incendie s'allume avec « l'invention du feu », et la politique de la terre brûlée.

La culture ? Mais les conquérants ont brûlé toutes les bibliothèques de l'Antiquité. Non seulement celle d'Alexandrie, incendiée une première fois par Jules César, en 48 avant J.-C., une deuxième fois par l'empereur Théodose (391) et le patriarche Théophile, une troisième par le calife Omar (642), mais aussi les dizaines de bibliothèques de Rome et du bassin méditerranéen épurées et détruites par les chrétiens, sous l'impulsion des pères de la sinistre secte. La plupart des livres, rouleaux, papyrus, parchemins, brûlés, séquestrés, grattés et barbouillés d'encre théologique, avec une haine particulière pour ceux

d'Épique et de ses disciples ; au point qu'il fallut plus de mille ans pour qu'en 1417, l'humaniste Le Pogge, retrouve et publie l'unique exemplaire restant du *De Rerum Natura* de Lucrèce<sup>4</sup>.

Survivant dans les restes, sans doute devons-nous sauver les restes. Et puis les restologues et la restologie, tels ces chercheurs qui exhument la mémoire des mammouths et de leur massacre dans la revue *Science* (20 avril 2018). Ou cet autre qui exhume Le Pogge, qui exhume Lucrèce, qui exhume la mémoire d'Épique, du fonds moisi d'un monastère allemand. Et de cette exhumation jaillit une bonne part de la Renaissance. « Le Printemps » et « La Vénus » de Botticelli, le rire, la révolte et l'héroïsme de Giordano Bruno, le scepticisme de Montaigne qui cite Lucrèce plus de cent fois, et couvre d'annotations son exemplaire de *De la Nature*. La sauvegarde des restes comme pratique d'un deuil irrémédiable, leur mémoire comme cicatrice irréductible, la veille des morts, voilà ce qui pourrait et devrait être sauvé ; et de ces restes peut-être, de ces deuil, veille, mémoire, cicatrice, exhumation perpétuelle, quelque chose pourrait renaître qui mériterait le nom de vie. Une autre vie, *La vita nuova*<sup>4</sup>.

Pièces et main d'œuvre

1 Cf. *Le Monde*, 25 avril 2018 et l'article original de *Science*, en ligne sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

2 Cf. Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives* (Gallimard, 1976).

3 Cf. Stephen Greenblatt, *Quattrocento*, Flammarion, 2013.

4 Dante, *La vita nuova*.

## Faire le ménage et reconstruire

Minuscule poussière dans l'univers, cette planète abrite des millions d'espèces dont certaines nous sont encore inconnues. Parmi elles, nous, les humains, avons hérité d'une grande capacité d'utiliser les ressources de l'environnement, de les transformer. Mais nous sommes insatiables, mus par une soif de conquêtes et de pouvoir toujours plus grande. La sagesse, l'amour et l'empathie, censés faire contrepoids, n'ont pas empêché la surexploitation tant humaine qu'environnementale par un nombre restreint de privilégiés. Drogés par le pouvoir, ils ont perdu leur humanité. Leur rapport à l'autre est devenu pervers. L'argent seul dicte les règles. Et ils savourent leur suprématie en infligeant la soumission.

Pour asseoir cette supériorité, il faut que le peuple l'accepte. Les stratégies sont bien connues : divertir, corrompre, culpabiliser, terroriser, diviser, tromper, semer la confusion ... en restant dans l'ombre autant que possible. Le capitalisme est un outil idéologique puissant pour faire croire à chacun qu'il a sa place et sa chance dans ce système d'exploitation. Mais il se base sur le principe d'une croissance infinie.

Nous sommes en train d'assister aux limites de ce modèle. Et les puissants, pour conserver leurs avantages, devront sortir au grand jour, et imposer ouvertement leurs règles liberticides, et peut-être réduire la masse de leurs contemporains moins favorisés. Ces motifs, parfois avoués<sup>1</sup>, restent souvent cachés derrière de pieux prétextes.

Après le terrorisme et les armes de destruction massive introuvables<sup>2</sup>, pourquoi pas un dangereux virus. Et même s'il ne tue pas tant, on arrivera bien à faire croire, par le biais des médias achetés<sup>3</sup>, qu'il menace de surcharger les capacités de soin, réduites au préalable, et que l'on se gardera bien d'augmenter. Ainsi donc, on pourra produire un vaccin

« sauveur », conformément à la pensée collective, pour faire encore de l'argent, tout en restreignant les libertés et pourquoi pas la survie, sans qu'on ne se doute de rien.

La santé, ce bien si précieux au-dessus de tout autre, serait donc menacée ?

Voilà de quoi mater cette populace qui s'amassait déjà dans les rues pour protester. Confinés, les gilets jaunes et les défenseurs du climat !

Et la crise, déjà bien amorcée, aura pour cause cet ennemi commun, invisible, et non la gouvernance.

Le pouvoir acquis par +Big Pharma est devenu colossal. Les milliardaires et les banques y ont leurs actions, partout dans le monde. Ces bienfaiteurs de l'humanité cachent des intérêts financiers gigantesques. Et les scandales<sup>4</sup>, qui ne manquent pas, ne semblent pas les freiner. Le peuple est amnésique, ou apathique.

Pour endormir, rien de tel que de pervertir les mots. Ainsi on appelle démocratie ce qui n'est qu'une oligarchie ploutocratique. Alexis de Toqueville le disait déjà au 19<sup>ème</sup> siècle : « *Je ne crains pas le suffrage universel, les gens voteront comme on leur dira.* » Nous avons tous contribué, par confort et conformisme, à maintenir et alimenter ce système qui, à présent, crée notre perte.

Dans une vraie démocratie, le peuple devrait pouvoir voter et abroger ses lois et, au besoin, démettre de ses fonctions un responsable corrompu. Les fonctions politiques devraient être attribuées par tirage au sort. Pour cela, l'école formerait à la compréhension des systèmes politiques, sociaux, économiques et écologiques. Des médias indépendants poursuivraient cette formation. L'indépendance serait aussi assurée au niveau politique.

C'est donc de la jeunesse que l'on doit partir. Or, qu'en est-il actuellement ? On prétend former les jeunes ? On ne fait que les formater. On étouffe leur créativité. On met en place un programme scolaire qui consiste à les rendre productifs et obéissants. Il ne s'agit pas de comprendre le système politique, encore moins de le critiquer. Au lieu de compter les uns sur les

autres, ils se battent entre eux pour des points attribués par les maîtres qu'ils doivent servir, comme ils devront servir la société. Ils se définiront par leur profession. Où est la liberté ?

Comme dans l'Égypte ancienne, nous continuons à construire des pyramides avec l'espoir de gravir le sommet. Mais cela implique d'écraser ceux qui sont en dessous. Amour, partage... Quelle est leur place dans cette logique ? Production, consommation, profit, s'enchaînent dans une spirale ascendante, un cercle vicieux sans fin au mépris des limites de la planète, des écosystèmes et de l'humain lui-même. Nous touchons le plafond mais la pression ne s'arrête pas. Il devra y avoir un terme à cette folie. Il approche. Mais comment ? Transition amortie ou chaos ? L'avenir des jeunes, auparavant clair, s'obscurcit de plus en plus et se couvre d'un épais brouillard d'incertitudes. Mais la jeunesse est une force, comme la nature, comme le brin d'herbe qui pousse entre les pavés. Je veux croire qu'elle reprendra ses droits, qu'elle trouvera sa voie vers la lumière qui la nourrit.

Pour que ce changement se fasse, il faudra éveiller. Ne négligeons pas la propension à l'obéissance (Milgram)<sup>5</sup>. Il est si douloureux d'oser regarder la vérité en face, de sortir de l'illusion confortable que nos dirigeants sont de bons parents, bienveillants. Cela revient à devoir rassembler nos forces et se mettre à élaguer, faire le ménage et reconstruire. Mais comment faire ? Par où commencer ? Que mettre à la place ? C'est là une formidable aventure humaine qui nous attend.

Frédéric Goaréguer, pédopsychiatre

1 <https://lecourrierdesstrategies.fr/2021/05/22/great-reset-pourquoi-lunion-europeenne-est-elle-si-davos-compatible/> ; <https://www.nouvelobs.com/coronavirus-de-wuhan/20200315.OBS26080/bill-gates-et-la-cia-avaient-prevu-la-pandemie-et-nous-ne-sommes-pas-prets.html>

2 <https://www.france24.com/fr/20150320-rapport-guerre-irak-menace-nucleaire-cia-bush-exageration-2002-nucleaire-al-qaeda>

3 <https://www.sciencespo.fr/liepp/fr/content/qui-possede-les-medias-capital-gouvernance-et-independance.html> ;

4 [https://www.lemonde.fr/economie/article/2009/09/02/une-amende-de-2-3-milliards-de-dollars-pour-pfizer\\_1235011\\_3234.html](https://www.lemonde.fr/economie/article/2009/09/02/une-amende-de-2-3-milliards-de-dollars-pour-pfizer_1235011_3234.html)

5 <https://psychologie-sociale.com/index.php/fr/experiences/influence-engagement-et-dissonance/204-la-soumission-a-l-autorite>

## La question nouvelle de 2021

Quoi de neuf en 2021 ? Bien sûr, nous savons que c'est le nouveau qui fait vendre dans notre société, et donc le déterminer, c'est déjà gagner la guerre. Günther Anders<sup>1</sup>, de son côté, nous explique que l'homme se sent de plus en plus obsolète justement parce qu'il ne peut pas suivre le rythme des nouveautés imposées par la Mégamachine... Mais la question ne concerne que les décroissants. Nous avons d'abord pensé à la numérisation du monde qui s'est considérablement accélérée à la faveur de la pandémie, mais c'était en 2020, puis le « racisme systémique », mais même si la chose s'impose, ça ne date pas de 2021. Finalement, nous avons retenu les tentatives de faire du nucléaire un investissement écologique au niveau de la Commission européenne en 2021, et en lien avec cela nous avons remarqué un livre de Thierry Ribault<sup>2</sup> remettant en cause la résilience, qui a toujours été considérée comme un événement positif et bon pour les victimes.

En juin 2019, un groupe d'experts sur la finance durable de l'UE concluait que l'énergie nucléaire, qui « *német pratiquement pas de CO<sub>2</sub>* », pouvait « *contribuer à atténuer le changement climatique* ». La Commission européenne a chargé son service scientifique (le Centre commun de recherche, CCR) de déterminer si l'atome pouvait intégrer sa liste des énergies considérées comme vertueuses à la fois pour le climat et l'environnement (« *taxonomie verte* »), susceptible d'en faciliter le financement.

Dans leur rapport rendu fin mars, ces experts estiment que le nucléaire est inoffensif, et tant pis si les zones rendues irréméd-

diatement inhabitables à cause des catastrophes nucléaires se multiplient sur la Terre ! Néanmoins, la Commission européenne a annoncé, le mercredi 21 avril 2021, le report de sa décision relative au gaz naturel et au nucléaire, après de vives controverses, par manque de temps devant l'urgence climatique et étant donné que « *ce premier "acte délégué"* (Ndlr : texte juridique contraignant émis par la Commission) *couvre 80% des émissions de gaz à effet de serre*<sup>3</sup> ».

Ces manœuvres s'ajoutent à l'intense propagande de Jean-Marc Jancovici pour promouvoir le nucléaire comme une solution pour sauver le climat. Or, les chiffres sur les émissions de CO<sub>2</sub> du nucléaire sont très controversés, et surtout on ne débat que de 25% du problème, c'est-à-dire uniquement de la production d'électricité ; il en reste l'essentiel : 75% de l'énergie. Enfin, si on remplaçait la production électrique carbonée par du nucléaire, il faudrait construire tellement de centrales nucléaires que nous n'en aurions pas le temps, sachant qu'en plus il n'y aurait pas assez d'uranium et que l'intégralité du procès émettrait beaucoup de CO<sub>2</sub>.

En lien aussi avec le nucléaire, mais d'une portée plus large, nous avons lu le livre de Thierry Ribault *Contre la résilience, à Fukushima et ailleurs*. Il nous explique que la résilience n'est qu'une technique de gouvernement, à ne pas confondre avec la capacité individuelle à « rebondir », mais la frontière est ténue. « *La résilience entend nous préparer au pire sans jamais en élucider les causes*<sup>4</sup> ». Selon Ribault, la résilience est à la fois

une « *technologie du consentement* », autrement dit un discours sur la technique dont on serait absolument dépendant, ainsi qu'une technique de manipulation « *visant à mener les populations en situation de désastre à consentir à la technologie qui a fait leur malheur* ». On pourrait aussi ajouter : visant à éviter la « *décolonisation de son imaginaire* » que les décroissants appellent de leurs vœux...

Ce qui est en jeu dans les deux cas, c'est autant l'avenir de notre culture que de la vie elle-même. Si ce sont les gens qui doivent s'adapter au pire, s'il ne s'agit que d'un enjeu de résistance individuelle et si la société n'a plus son mot à dire sur les choix techniques, alors où est l'avenir ? Ce que nous vivons actuellement c'est la mise en place d'un système d'hétéronomie obligeant de « *vivre avec* » les productions de la société industrielle qui détruisent la société et la biosphère, au lieu de la changer : « *Les gènes humains n'ont pas subi, que l'on sache, de détérioration — du moins pas encore. Mais nous savons que les "cultures", les sociétés sont mortelles*<sup>5</sup> ».

Jean-Luc Pasquinet, Technologos

1 Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Ivrea, 1956/2002.

2 Thierry Ribault, *Contre la résilience, à Fukushima et ailleurs*, L'échappée, 2021.

3 Mairead McGuinness, commissaire aux services financiers.

4 Thierry Ribault, *op. cit.*

5 Cornélius Castoriadis, *Fenêtre sur le chaos*, Seuil, 2006, p.

## Choisis ce que tu aimes

Grandir dans la vision d'un père avocat puis devenu magistrat m'a certainement apporté cette construction d'un esprit loyal dans ses combats. D'un côté la défense du citoyen ou d'une société, de l'autre l'autorité. J'ai très vite ressenti cette envie de soulever des montagnes là où l'on installe l'ignorance, là où l'on génère la persécution sous quelque forme que ce soit. Ma guitare a toujours été mon meilleur outil pour plaider la richesse d'une pensée différente, le respect de l'autre ou plus globalement la liberté d'expression. C'est précisément cette dernière qui semble avoir atteint des sommets ces derniers temps.

Remontons un peu le temps.

Mon père avait dû choisir : droit ou médecine. À cette époque, rarement on contredisait le paternel. Son rêve avait pourtant été de devenir musicien. « *Jamais tu ne gagneras ta vie avec la musique !* » lui avait rétorqué mon grand-père qui lui-même était musicien et surtout très lucide. En réplique générationnelle, me voilà donc embarqué de force à 5 ans sur les bancs du solfège avec mon père, 35 ans, et mes autres frères. « *À cet âge-là, on ne choisit pas, on obéit* ».

Je me suis donc fait très vite à l'idée d'un monde de devoirs et d'obligations pour finalement comprendre qu'il s'agissait simplement d'accepter des outils voire des armes pour affronter le monde de demain. Il me restait donc à assumer ce choix pour l'art afin de combler le manque paternel et par la même occasion de réaliser mon double rêve : jouer de la guitare et en vivre.

J'ai donc choisi de voir le monde en musique non pas parce que cela est un moyen de fuir mais bien parce qu'elle vous apporte un silence, un recul nécessaire face à la folie de cette accélération du monde.

Je pensais que monter sur une scène se résumait à partager du beau. Cristalliser une inspiration et la transformer en onde sonore. Le 14 février 2021 a définitivement mis un point final à cette vision que j'avais de l'artiste et de ce que le monde attend de lui. Une année entière plongée dans l'ignorance la plus totale de notre liberté d'expression : un amoncellement d'aberrations qui m'a rendu spectateur comme l'ensemble de notre société.

Le 12 mars 2021, à la question de la juge du Tribunal de première instance aux avocats de l'État d'urgence « *Les experts de GEMS peuvent-ils apporter une preuve tangible ou une étude scientifique qui prouve que M Dujardin est plus contaminant qu'un prêtre ?* », ces derniers ont bien été embêtés d'y répondre. Cependant, ils ont été convaincus de faire valoir cette différence de proportionnalité entre *liberté de culte* et *liberté d'expression* alors même que l'article 19 de notre Constitution place ces deux libertés sur pied d'égalité. Pour un fils d'avocat qui avait toujours pensé que nos lois et nos libertés étaient garanties par l'État, je suis retombé de très haut. Enfin, pour définitivement enfoncer ce coup de hache dans le dos des artistes, ces mêmes avocats de l'État belge ont complété leur sémantique en ajoutant que la *liberté d'expression* n'englobe pas le principe de *liberté artistique*. À ce moment précis, j'ai définitivement assimilé cette volonté de mépris de l'état d'urgence envers le monde artistique et le monde culturel en général. Moi qui croyais naïvement jusqu'alors que l'État nous protégeait en bon père de famille. Au-delà de la discrimination, il s'agit bien d'exclusion qui attend les artistes au prochain tournant.

La réalité est que notre démocratie est en léthargie profonde et que notre Parlement émerge tout doucement de son sommeil profond. Il a laissé les rênes du pouvoir à ces quelques personnages imbus qui ont émergé dans les médias de façon opulente et disproportionnée quant à l'exercice du pouvoir, qu'il soit scientifique ou moral. Il ne leur aura fallu qu'une seule

année pour se vautrer dans cet exercice auquel ils ont pris goût sans légitimité aucune. Les en déloger pour ramener le chemin démocratique et réactiver ce Parlement ne leur plaît guère en réalité, car l'accès à la parole médiatique quasi absolue, aux certitudes des chiffres les grise.

Pour avoir touché personnellement à ce cercle très restreint de la parole politique entendue depuis le 14 février et l'intérêt subit des médias pour ma personne depuis ce jour, il m'est apparu très aisé d'installer un bruit, une émotion, une peur dans l'analyse de ce petit monde. C'est en fait un jeu aisé que de jouer l'ascenseur émotionnel avec les citoyens. Ma réalité, elle, se nourrit de bon sens pour sans cesse chercher la vision vierge de tout parti, de tout lobby.

Et c'est précisément ce détail qui manque cruellement à l'ensemble de nos politiques, à savoir le courage d'affronter une vision claire plutôt que de s'engluer à vouloir crédibiliser ce fatras sans fin : une source ubuesque d'informations construites et entretenues par cet État de non-droit.

À la question *Où allons-nous ?*, je ne peux que constater que nous vivons dans un monde où l'éducation à la chose politique, aux principes fondamentaux de démocratie, à la compréhension et l'accès à la justice sont des vides béants qui s'amplifient avec les générations qui passent. Je plaide pour un travail de remise en lien de toutes ces questions au sein des écoles et de nos jeunes pour semer des graines de citoyens conscients et actifs quant à la défense de notre monde démocratique futur.

Mon métier d'artiste poursuivra cette route pour protéger cet édifice.

Quentin Dujardin

## Dans cette question, aucun mot ne va de soi

« Monde » par exemple. C'est le terme que les Latins avaient choisi pour exprimer l'idée grecque de cosmos. Il y a cosmos quand il y a harmonie, quand une pluralité d'éléments forme une unité. Se demander dans quel « monde » nous vivons, c'est donc beaucoup prêter à notre situation sociale et politique. Où est l'unité quand, dans le rapport de l'homme à la nature et aux autres humains, le divorce semble consommé ? Par ses vertus antibactériennes et son utilisation frénétique, le gel hydro-alcoolique dit quelque chose de notre vain espoir de bâtir un empire dans un empire, une zone de prophylaxie dans l'ample sein de la nature. Le masque sanitaire, de son côté, symbolise cela seul qui nous rassemble encore : les « bons réflexes » de la « distanciation sociale ». « Tous unis contre le virus » — et tous d'accord pour réduire l'organe de la parole à un orifice d'où il pourrait sortir.

Dans quel monde... ? La préposition « dans » est dès lors même problématique : est-on *dans* ce monde si celui-ci n'en est plus un ? Partageons-nous la terrasse d'un café quand il a fallu y réserver sa place ? Entre-t-on encore dans un bar s'il faut, pour ce faire, présenter un pass ? Y a-t-il encore une Église quand seuls ceux munis d'un QR-code ont pu passer la porte de l'église ? Un monde digne de ce nom est un lieu d'accueil. D'où l'expression « mettre un enfant au monde ». La natalité chute. On s'empresse de relativiser : « C'est comme ça en période de guerre, et puis ça rebondit. » Mais la drôle de guerre mondiale où nous sommes entrés, si on la gagne un jour, ce sera en restant chez soi, sur son canapé. On ne met pas un enfant au monde en lui promettant, au mieux, le confort domestique.

Il n'est rien, jusqu'au verbe de notre question, qui ne fasse problème. Notre vie s'est soudain arrêtée où commence celle de l'autre. À cause d'un virus qui, sans n'être rien, n'est pas la peste noire ni le choléra, nous ne nous sommes plus vus qu'en nous excusant de nous voir, si toutefois nous ne préférons pas nous fuir de peur d'attraper de l'autre ce qu'il craignait de contracter à cause de nous. Cela n'est pas vivre. Ce n'est même

pas survivre. En interdisant que les visites soient rendues à des femmes et des hommes en fin de vie, nous avons, le regard fixé sur les chiffres, préféré l'espérance de vie à l'espérance qui rend la vie possible. En s'attaquant à la relation, en la culpabilisant, nous protégeons la vie aux dépens de ce qui lui donne son sens et sa saveur.

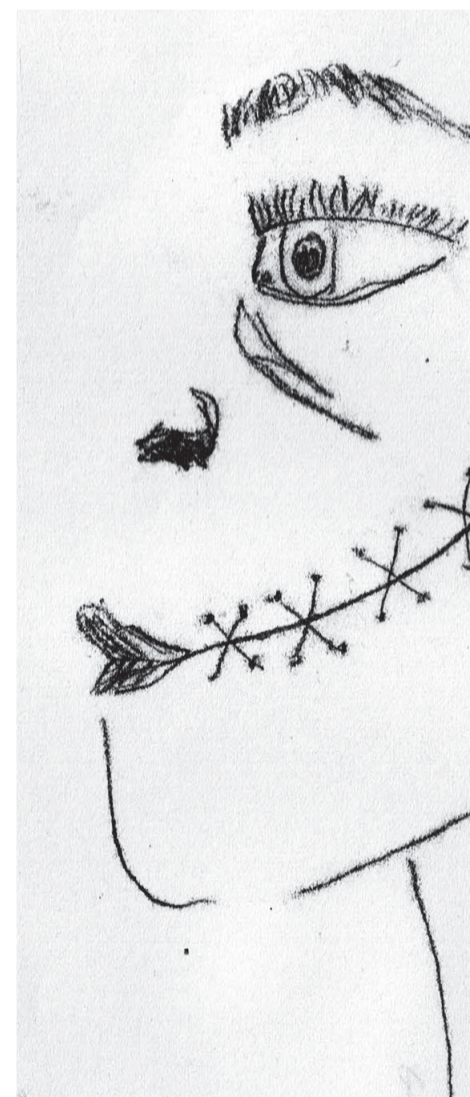
Dans notre question, même « en 2021<sup>1</sup> » peut être problématisé. Car nous vivons désormais dans la covid-19, à son rythme, sous son emprise. Comme il y a les variants du virus, les années qui suivent 2019 ressemblent aux variations d'un même thème. On dit d'un film qui s'inspire d'un roman qu'il est « *d'après* l'œuvre de... ». Le fameux « monde d'après » n'est que « le monde *d'après* la covid-19 ». C'est le monde de la défiguration du visage humain par le masque sanitaire et de sa prochaine reconfiguration dans la reconnaissance faciale. Le Président américain nous a avertis : « *Vaxxed or masked* ». Nous ne récupérerons notre vie commune que si nous consentons à prolonger l'immunité externe (le masque sanitaire) par l'immunité interne (le vaccin). Dans les deux cas, nous serons, de gré ou de force, protégés les uns des autres.

Rien ne va donc de soi dans cette question. Sinon, peut-être, le petit mot « on ». Terme que Heidegger, au §27 d'*Être et Temps*, avait tenté de nous faire entendre : le « on » (*das Man*) est le sujet assujéti, le nom de l'anonyme, l'onde transversale des « on-dit » ou du « qu'en-dira-t-on ». « Indifférencié et anodin », le « on » s'oppose au « nous » comme au « je » : il dit le règne urbain de l'interchangeabilité, de l'indifférence et de l'indifférenciation. Le « on » est sans visage. Car le visage humain se situe, lui, à l'intersection du « je » et du « nous ». D'une part ce visage me singularise absolument. D'autre part, il est la seule partie de mon corps que, quand je te parle, tu vois et que je ne vois pas. Mon visage t'est premièrement adressé, offert, confié. Ce que l'on a de plus propre est ainsi ce que l'on ne peut retenir à soi. Nous sommes des « je » par la grâce d'un « nous ». Nous n'avons de visage que les uns par les autres.

Le visage découvert était le symbole du pacte de convivialité et de confiance qui nous liait. Il s'agit aujourd'hui de le reconquérir sur nos peurs. Car si l'on ne vit pas dans ce monde, on vivra d'en tenter un autre et de soigner, dès à présent, les interstices par où se faufile quelque chose comme une vie humaine, relationnelle.

Martin Steffens,  
professeur de philosophie,  
essayiste

<sup>1</sup> L'auteur avait reçu une question identique, si ce n'est la fin: « Dans quel monde vivons-nous, en 2021? ».



## La folie technoscientifique

Nous vivons dans un monde où, pour lutter contre le réchauffement climatique, nous envisageons tranquillement d'envoyer des nanoparticules de soufre dans l'atmosphère pour réfléchir le rayonnement solaire, modifiant la biosphère de manière irréversible. Un monde où nous « fertiliserons » la mer pour stimuler la croissance du phytoplancton, qui absorbe beaucoup de CO<sub>2</sub>, bouleversant les équilibres physicochimiques et écosystémiques des océans, là encore de façon irréversible.

Nous vivons dans un monde où les êtres humains et la nature doivent être « augmentés » ou « améliorés », pour plus d'efficacité et de performance. Comme le dit Ray Kurzweil, directeur de l'ingénierie chez Google et transhumaniste en vue, « *le vieillissement, la maladie et la mort sont des problèmes que nous pouvons aujourd'hui dépasser* », grâce au déploiement de techniques toujours plus puissantes et intrusives, comme des implants cérébraux ou des nanorobots nous réparant de l'intérieur. Les apprentis-sorciers de la biologie synthétique ont par ailleurs entrepris d'« améliorer » la fixation de l'azote atmosphérique par les plantes et la photosynthèse, jugée pas assez efficace (*sic*). Pour ce faire, ils travaillent sur la reprogrammation de pans entiers des génomes des plantes cultivées. Ces scientifiques ont aussi inventé la technique du forçage génétique, qui consiste à modifier génétiquement une espèce sauvage et à forcer les modifications à se répandre dans l'ensemble de la population. On peut ainsi d'ores et déjà forcer des espèces animales et végétales à être stériles et à participer de ce fait à leur propre extinction. Les premières espèces candidates sont les moustiques, dont on espère que la disparition fera disparaître dans la foulée les maladies qu'ils transmettent, et les différentes « mauvaises » herbes devenues résistantes aux poisons chimiques qu'on déverse dessus depuis trop longtemps. Dans le même temps, les « progrès » des manipulations génétiques permettent d'envisager de recréer des espèces disparues : il y

a par exemple un programme de recherche au Massachusetts Institute of Technology (USA) visant à « déséteindre » (*sic*) le mammoth laineux. D'autres esprits curieux ont réussi à recréer des virus disparus, comme ceux de la variole et de la grippe espagnole, dont les victimes se sont comptées par dizaines de millions...

L'homme se perçoit plus que jamais « comme maître et possesseur de la nature », pour reprendre les célèbres mots de Descartes. Il a non seulement un droit de vie et de mort sur toutes les autres formes de vie, mais s'engage désormais dans une démarche visant à *produire* la nature, une nature *utile* aux êtres humains. C'est ainsi que les nouvelles politiques de conservation de la nature reposent sur des dispositifs permettant de compenser des écosystèmes détruits par d'autres qui seraient restaurés, voire créés de toutes pièces, par *design*. C'est le domaine de l'ingénierie écologique.

Toutes les techniques susmentionnées empruntent le langage des théories de la complexité, mais font paradoxalement preuve d'un scientisme et d'un réductionnisme affligeants. On pense pouvoir instrumentaliser des systèmes complexes, faits d'une infinité d'interactions et de rétroactions, tels des écosystèmes, des génomes, ou même la biosphère, niant l'imprévisibilité consubstantielle de leurs dynamiques. Par exemple, pour tester les effets d'un nouveau médicament sur le foie, la nouvelle discipline de la microfluidique crée « un foie sur une puce » (*liver on chip*). Comme cet organe est composé de neuf types de cellules différentes, on en dispose une de chaque type, donc neuf, sur une micropuce, chacune étant reliée à des microcapteurs pour surveiller son comportement. Cet artefact est censé permettre d'étudier la manière dont le foie réagira à telle ou telle substance, comme si un organe n'était pas lui aussi un système, donc différent de la somme de ses parties...

Ce n'est certes pas la première fois dans l'histoire qu'*Homo sapiens* fait preuve de démesure et d'un sentiment de toute-puissance. Les anciens Grecs nous mettaient déjà en garde contre *l'hubris*. Mais les moyens techniques gigantesques dont il dispose aujourd'hui décuplent son pouvoir d'intervention dans la nature, et l'illusion de maîtrise qui en résulte le conduit à poursuivre dans cette voie technologique sans issue. Nous pourrions vivre dans un tout autre monde si nous prenions le temps de repenser notre place dans la nature, non pas trônant au-dessus de toutes les autres formes de vie, mais à égalité de légitimité avec elles, et dans un rapport d'appartenance réciproque avec la nature.

Hélène Tordjman, économiste, Université Sorbonne Paris-nord

### RESTEZ CHEZ VOUS VACCINEZ-VOUS ET TAISEZ-VOUS!

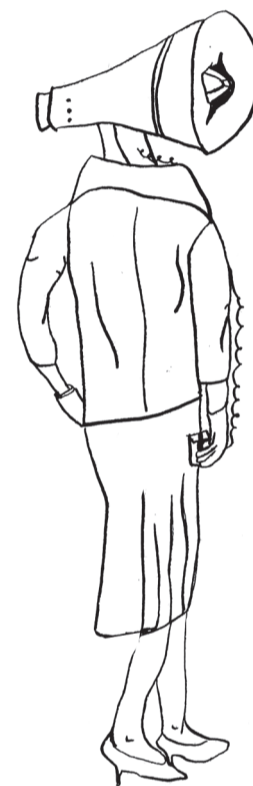


Illustration : Priscilla Beccari

## Improvisation, insécurité, incertitude et créativité

Depuis mars 2020, les activités habituelles en dehors de mes cours au Conservatoire royal de Bruxelles se sont pratiquement évanouies, confinement oblige. Le côté positif de cette situation est le retour d'une pratique quotidienne du piano et ce pour mon plus grand plaisir. Je n'avais plus investi autant de temps derrière le clavier depuis des années, improvisation et composition étant au cœur de ma pratique. Depuis que j'ai débuté la musique, j'ai toujours aimé improviser, être à la recherche de nouveaux territoires et de nouvelles sensations, me plonger dans un processus créatif pour lequel l'étonnement, l'inédit, l'inouï sont au rendez-vous. Improviser vient de l'italien *improvvisare*, qui n'est pas prévu mais « L'improvisation, ça ne s'improvise pas ! ». Jolie formule de Bernard Lubat<sup>1</sup>.

Effectivement pour improviser il faut connaître son sujet, il faut travailler ses « gammes » et plus on est à l'aise avec la matière musicale, plus il est possible de se libérer de ses réflexes, de ses clichés, d'entrer dans un véritable processus créatif. Cela exige une manière d'être particulière, phy-

sique et psychique, dans laquelle on doit lâcher la volonté de bien faire, être dans le non-effort, sans certitude d'un résultat, qui place l'improvisateur en dehors de sa zone de confort, dans une situation de risque et d'insécurité. Cette manière d'agir, d'être dans l'action, s'applique en réalité à tous les domaines de la vie, de l'artistique à la politique, de l'éducation à la pratique sportive... En Chine les taoïstes ont développé cette idée avec la notion du *Wu Wei* qui peut se traduire par « non-agir ». Nous ne sommes pas loin du *kairos* des Grecs, qui est l'art de saisir au vol le moment propice, unique, pour agir. Alan Watts parle de cette thématique dans *Bienheureuse insécurité*, essai paru en 1951 dont le titre est lui-même source de réflexion. En résumé, pour agir de manière optimale et créative dans le quotidien de nos vies, il est peut-être intéressant d'adopter l'attitude de l'improvisateur faite d'insécurité et d'incertitude.

En mars 2020, le premier confinement plaçait notre petit pays ainsi que le reste de l'Europe et du monde dans une situation inédite faite d'insécurité et d'incertitude pour laquelle j'avais le grand espoir que les dissonances de notre société capitaliste, néo-libérale et mondialisée allaient se désagréger dans une pétarade joyeuse et « bouleversifiante », que l'on allait saisir la chevelure du *kairos* en plein vol afin d'entamer un changement radical de nos modes de vie en allant vers une décroissance harmonieuse et salutaire d'où pouvait émerger une société faite de liens, de dignité, de solidarité, respectueuse de notre planète et du vivant. J'osais croire que nos politiques allaient ouvrir leurs oreilles aux bruissements chaotiques du monde, qu'ils allaient accorder leurs violons non seulement pour faire face à la crise du Covid, mais surtout pour prendre enfin conscience de façon ferme et résolue des enjeux de plus grande envergure auxquels nous devons faire face, perte de la biodiversité, dérèglement climatique, extractivisme exacerbé, ultra-consumérisme...

J'ai très vite déchanté... et ma voix haute, chaude et lumineuse du printemps 2020 a entamé un long *glissando* vers les profondeurs du grave. Depuis une année, notre gouvernement joue une symphonie sinistre et lugubre dans laquelle résonne une politique de la peur, qui divise la population en « pour ou contre », qui met dos à dos les différents secteurs de la vie publique, permettant au gouvernement la marche triomphale, sans aucun débat, d'une gestion sécuritaire et totalitaire emplie de certitudes. Cet « hymne » des puissants, martelé continuellement par les médias, abasourdit le citoyen, le rendant incapable de toute possibilité d'autonomie, d'intelligence et de créativité. Et pourtant des chants s'élèvent un peu partout dans notre petit pays pour couvrir ce tintamarre et redonner sens et lien à la société. « Still Standing for Culture »<sup>2</sup> a libéré la voix, prouvant qu'à force d'imagination et de créativité il y avait moyen de trouver des espaces d'expression culturelle et de revendication.

Pirly Zurstrassen, musicien et compositeur

<sup>1</sup> Multi-instrumentiste français, créateur du Festival d'Uzeste, imaginé comme un espace de réflexion avec un fort ancrage anticapitaliste.

<sup>2</sup> Depuis janvier 2021, il y a eu environ 1.200 événements culturels en Fédération Wallonie Bruxelles sous l'impulsion de Still Standing for culture.

# Englouti dans le Grand Tout

Quel que soit le nom plus ou moins savant qu'on lui donne, toute société a son système idéologico-religieux. À commencer par celles qui vivent dans la prétention de s'en être affranchi. Car selon la règle psychologique de base : on mesure le degré d'aliénation à l'illusion de liberté. Le sentiment de toute-puissance est ainsi la marque de l'adolescent convaincu que tout vient de lui.

Pour, en une page, répondre à la question inépuisable de nos confrères et amis de *Kairos*, « Dans quel monde vit-on ? », il faut aller à l'essentiel en s'attachant à mettre en lumière ce système idéologico-religieux. Sur le sujet qui nous motive, l'écologie, une expression majeure en est la figure mondiale connue de Greta Thunberg. Je la comparerais immédiatement à une autre jeune femme, Bernadette Soubirous<sup>1</sup>. Le regard impitoyable d'enfant soldat de la propagande chinoise, les sourcils froncés, caractérise cette posture dure, accusatrice, culpabilisatrice revendiquée<sup>2</sup> typique des enfants manipulés à des fins de propagande. Ces mêmes yeux sont frappants dans les photos des petits bergers de Fátima qui affirmaient avoir vu six fois la Vierge Marie en 1917.

Derrière ces ressemblances, ce sont les mêmes mécanismes psychiques, individuels pour ces deux jeunes femmes, et sociaux pour leur contexte, qui sont à l'œuvre. Comme hier la critique Sainte Bernadette provoquait un sursaut d'effroi chez

les dévots, c'est la même réaction crispée, de semblables gros yeux de curés, que l'on lit sur beaucoup de visages de « religieux athées » lorsque l'on a l'affront de s'interroger sur Sainte Greta. Le renvoi à l'hérésie et aux figures du Mal (MM. Trump, Poutine, Zemmour, Bolsonaro & cie) est ici un réflexe conditionné qui permet de s'affranchir de toute réflexion critique.

Nous sentons bien que quelque chose de sacré, comme une auréole, s'est déposé sur ses nattes<sup>3</sup>. C'est ici que se dévoile le sacré, auquel on ne touche jamais impunément, de notre société. Une statue<sup>4</sup> ou un gigantesque mur peint<sup>5</sup> à son effigie témoignent de cette sacralisation inconsciente. Les chaînes de télévision se battent déjà pour porter sa vie à l'écran<sup>6</sup>. « *How dare you ?!* » (« Comment osez-vous ?! ») s'indigne-t-elle. « *Cet homme [son ex-ami Nicolas Sarkozy] qui s'est moqué de Greta Thunberg crache sur la jeunesse* », s'indigne, par exemple, le rentier des shampoings Ushuaia<sup>7</sup>. L'ironie n'est pas de bon aloi avec Greta ; « *Le sacré foudroie et ne supporte jamais l'humour* » observait Jacques Ellul dans un texte sur le transfert du sacré<sup>8</sup> : « *Le lieu commun (« C'est sacré ») nous révèle seulement un besoin et une quête du sacré. Mais un sacré créé par l'homme ou plutôt par la société, sécrété en quelque sorte par le corpus social, qui donne cela aussi à l'homme, répondant à tous ses besoins. Et comme il ne s'agit pas de revenir à d'anciennes religions, de faire revivre de vieux rites, d'investir de sacré les croyances périmées, nous pouvons dire que nous sommes en*

*train d'assister à l'invention du nouveau sacré. Car ce qui a été une fois désacralisé ne peut redevenir sacré. Mais le besoin, le goût, l'appel du sacré cherchent en ce moment le nouveau cristal, l'institution, le phénomène qui pourra être investi de la plénitude du sacré, en plein accord de tous.* » Derrière le regard accusateur de la jeune suédoise se dessine une religion trinitaire que nous pourrions nommer ainsi : GAFA-GAÏA-TESLA. J'en définirais la perspective essentielle comme une grande régression vers la « mère archaïque<sup>9</sup> ».

Les grands précurseurs de la décroissance auquel nous nous référons, Bernard Charbonneau, Ivan Illich, Dwight McDonald... rappelaient que leur réflexion sur l'écologie n'avait de sens que si elle avait pour finalité la liberté. Comme observateur professionnel désormais chevronné de la production littéraire sur l'écologie, je dirais que le discours contemporain, dans son écrasante majorité, défend une position rigoureusement inverse. L'homme, et plus spécialement le mâle blanc *cis-gendre* de plus de 50 ans, aurait justement « péché » en prétendant que la liberté le spécifiait dans la nature, c'est à dire qu'il serait bien « un animal mais pas que ». Cette prétention serait l'essence du grand « collapse » planétaire. Au milieu d'un nombre d'essais pléthorique développant ce *credo*, l'un d'eux, celui du chercheur Jacques Tassin, nous livre *cash* ce discours le plus souvent impensé : « *Si notre culture nous dissocie de la Nature, notre corps ne nous en a jamais séparés. Il nous revient de retrouver cette matrice vivante qui, à notre naissance, se présente comme le prolongement de la matrice maternelle dans laquelle nous avons vécu à l'état de fœtus. [...] Il nous revient de retrouver cette matrice et faire éclater la bulle invisible que nous avons façonnée en grandissant, nous enfermant dans notre individualité. Alors, le monde peut nous rejoindre de lui-même, tel un liquide amniotique qui nous immerge<sup>10</sup>.* »

Il conviendrait donc de se repentir pour, dans l'humilité, comprendre que nous devons nous fondre dans l'indifférencié, le Grand Tout, Pachamama, Terre-Mère. Dans cette perspective, il est logique que le « tiers séparateur », l'homme qui sépare la mère de l'enfant, doive être combattu, par tous les moyens. En terme symbolique, le Verbe, après avoir émergé de la matière, devrait s'y faire réengloutir. Le paradoxe est que cette écologie archaïque s'accommode, s'appuie et vante régulièrement les pires délires technologiques<sup>11</sup>. Rien d'étonnant alors que le film de James Cameron, *Avatar*, soit constamment cité comme le grand récit de cette « cosmologie ».

Voilà une analyse qui bien évidemment ne peut que dépasser les collapsologues claquemurés dans une approche purement quantitative de l'écologie. Elle suscitera à coups sûrs leurs moqueries. Les esprits scientifiques n'ont d'égal à leur morgue que leur ignorance du monde symbolique. Quoi qu'il en soit, je pense que cette grille d'analyse permet d'éclairer nombre d'événements actuels *a priori* incompréhensibles.

Vincent Cheynet, rédacteur en chef de *La Décroissance*

1 (1844-1879) Elle aurait vu la Vierge 18 fois à Lourdes.

2 « *Je ne veux pas de votre espoir, je veux que vous paniquiez.* » Greta Thunberg au Forum de Davos le 25 janvier 2019.

3 Jusqu'au député de La France insoumise François Ruffin pour qui « *Greta Thunberg a une force prophétique* » (France 2, 9 novembre 2019).

4 « *L'université de Winchester (sud de l'Angleterre) s'est offert une statue de Greta Thunberg [à 28 000 euros]. L'initiative a été critiquée par le syndicat de l'université qui a jugé que les fonds auraient dû être utilisés pour éviter licenciements et coupes budgétaires.* » *Paris Match*, 30 mars 2021.

5 « *A San Francisco. Le portrait mesure 18m de haut sur 9m de large. L'immense visage aux grands yeux sombres et à l'air farouche*... Ouest France, 10 novembre 2019.

6 Louis Nadau, « *Alléluia ! La vie de Greta bientôt en série documentaire sur la BBC* », *Marianne*, 11 février 2020.

7 Nicolas Hulot, 29 septembre 2019..

8 « *C'est sacré* », *Exégèse des nouveaux lieux communs*, 1996.

9 Il existe tout autant un « père archaïque ». Si le masculin poussé à sa caricature correspond à la brute tueuse, le tyran, le féminin absolutisé conduit symétriquement à la mère englobante et étouffante : le totalitarisme.

10 Jacques Tassin, *Pour une écologie du sensible*, Odile Jacob 2020.

11 « *Notre unique chance est de déléguer tout ce qui doit être fait aux scientifiques* », écrit dans la famille Thunberg, qui roule dans, et pour, Tesla, dans *Scènes du cœur*, Calmann-Lévy, 2019.



# État du monde et monde sans état

« *L'œuvre la plus néfaste du despotisme, c'est de séparer les citoyens, de les isoler les uns les autres, de les amener à la défiance, au mépris réciproques. Personne n'agit plus, parce que personne n'ose plus compter sur son voisin.* »

Arthur Arnould, communiste.

Au nombre des questions que la morne époque du coronavirus posera aux générations futures, il en est une inévitable en raison du trouble qu'elle sème dans la société, perturbant parfois les relations amicales.

« Comment avons-nous toléré qu'une poignée de retardés mentaux, incompetents jusque dans leurs mensonges, nous soumettent à leurs décrets arbitraires, à leurs foudres imbéciles ? Quelle peste émotionnelle s'est emparée de nous et a obtenu — comble de l'absurde — que nous renoncions à vivre pour parer au risque de mourir ? »

Dénonçant la sottise dominante, l'intelligence de quelques-uns a fourni d'utiles éclairages. Cependant, à la question de savoir pourquoi l'apeurement avait suscité une telle hystérie de conversion, aucune réponse n'a été apportée.

Il faudra bien en convenir tôt ou tard : on meurt du Coronavirus, c'est indéniable, mais on meurt plus sûrement encore de la pollution croissante, des nourritures empoisonnées, des hôpitaux mis à mal par la rentabilité, de la paupérisation accélérée, de l'angoissante précarité, de l'artifice publicitaire comptabilisant tous les décès sous le même label afin d'affoler la tête et le cœur. On meurt de la glaciation des relations affectives, des joies interdites, de l'absence d'humanité et d'entraide si indispensables à la santé. La dictature du morbide règne partout. Elle propage un malaise existentiel, un mal-être d'où naît le sentiment que mieux vaut crever que se traîner dans une vie que l'omniprésence de la marchandise vide de son sens. Comment en serait-il autrement alors que nous sommes la proie d'une machinerie mondiale qui broie la vie pour en extraire du profit ? On a cru bon d'éluder le problème en incriminant une

malfaçon ontologique : une imbécillité native de l'homme et de la femme les déterminerait à agir contre eux-mêmes, à aller à l'encontre du bien qu'ils se veulent. Foutaise !

L'entourloupe métaphysique évite de mettre en cause l'apparition et le développement d'une économie hostile à la nature et à la vie, qui marquent la naissance de notre civilisation. Nous avons sous les yeux les ravages qu'entraîna son triomphe : patriarcat, mépris de la femme, société de maîtres et d'esclaves, dénaturation et métamorphose en *homo oeconomicus* de l'*homo sapiens*, qui tendait à affiner et à dépasser son animalité. Le capitalisme n'est qu'une forme moderne de l'exploitation de l'homme par l'homme, qui a marqué la rupture avec notre évolution symbiotique initiale, inaugurant le dogme de l'*antiphysis* ou anti-nature. L'hystérie panique à laquelle nous avons assisté rappelle la thèse de Reich dans *Psychologie de masse du fascisme* : le blocage caractériel provoque une inversion de la vie en réflexe de mort.

Restaurer l'alliance avec la nature n'est pas un problème à dénouer mais un nœud gordien à trancher. Comment l'État pourrait-il mettre un terme au pillage qui épuise la terre et assèche le vivant alors qu'il compte parmi les zélés de la pollution ? Faut-il s'employer à briser son emprise ? Beaucoup le pensent. Mais quoi ! Il faut se rendre à l'évidence. L'État n'est plus qu'un rouage de l'économie mondiale qui impose partout ses diktats. Que reste-t-il de la république, de la *res publica* citoyenne, rongée depuis des décennies par l'affairisme, la corruption des notables, le ridicule du parlementarisme, les mondanités politiques, la guerre des vaccins singeant la concurrence des lessives qui lavent plus blanc, le sanitaire supplanté par le sécuritaire, le confinement et le « fini de rire ! » qui ôtent

à l'affectif son apport immunitaire. De sorte que ce n'est plus la fin de l'État qu'il faut envisager, c'est son dépassement — sa conservation et sa négation. Réinventer la *res publica*, telle sera la tâche des assemblées locales et fédérées expérimentant la démocratie directe, l'auto-organisation ou quelque nom que vous donniez au gouvernement du peuple par le peuple.

Nous avons pour alliées les insurrections qui enflamment les régions les plus diverses du monde. Elles annoncent par à coups, sans triomphalisme, avec une résolution inébranlable un gigantesque basculement. Elles sont le fruit d'une prise de conscience qui sensibilise les individus tout à la fois à leur existence appauvrie par la glaciation capitaliste et à une irrépressible volonté de vivre qui les tient debout.

C'est à eux qu'il appartient d'abroger les décrets et les décisions du despotisme étatique, considérés comme dérisoires, nuls et non avenue, du point de vue de l'humain.

*La liberté c'est la vie, vivre c'est être libre.* Ce qui seul garantit l'authenticité du propos et lui évite de tourner à la formule creuse, c'est l'expérience vécue de micro-sociétés où le gouvernement du peuple est exercé directement par lui-même.

Restaurer la joie de vivre est notre priorité. La poésie faite par toutes et par tous réalise l'union de l'émancipation existentielle et de l'émancipation sociale. Il apparaîtra tôt ou tard que c'est notre arme absolue.

Raoul Vaneigem, écrivain et philosophe

## Sur la novlangue de Macron (LETTRE INTIME AUX LECTEURS ET AMIS DE KAIROS)

Chers amis,

Il faut que je vous raconte un événement de lecture qui ne m'était jamais arrivé. Il y a quelques mois, en plein covid, j'ai entendu — nul n'est parfait — un discours de Macron. Je suis resté ébahi, pétrifié. Et je me suis demandé : le délire, c'est lui ? Ou c'est moi ? Il fallait que j'en eusse le cœur net, que je systématise l'expérience, simplement pour vérifier. Alors — pardonnez-moi encore une fois — je me suis lancé dans une entreprise masochiste : j'ai lu (presque) toute la prose de Macron. J'ai lu l'épais manifeste *Révolution* qu'il a écrit pour l'élection présidentielle de 2017, et j'ai écouté-tout ses discours, avant, pendant et après le confinement. Résultat : c'était la première fois de ma vie que je voyais quelqu'un me prendre aussi grossièrement pour un con. Et puis aussitôt après, comme il y a des limites au masochisme, j'ai pensé : « Et si le con, c'était lui ? » Le problème, c'est qu'il n'y a pas de définition de la connerie. J'ai cherché chez Aristote, Kant, Castoriadis, *Kairos*, mais je n'en ai pas trouvée. Donc je n'étais pas très avancé. Jusqu'à ce qu'une autre image me vienne : quand j'écoute un discours de Macron, j'ai l'impression, comme dit Gargantua, qu'il « m'escorche le renard ». En clair (un peu modifié) : il me crache son vomi à la gueule.

Pourquoi le vomi ? Parce que dans le vomi on ne distingue plus rien. Et de façon très vague, très lointaine, cette indistinction m'a rappelé des choses de chez Orwell. Alors j'ai fait un grand bond dans le temps — de Rabelais à 1984. J'ai relu tout le roman. Au début, on voit Winston, le personnage central de 1984, perdu dans le dédale de la double-pensée. Orwell définit

la double-pensée (*doublethink*) comme l'état de celui qui ne distingue plus entre les choses. Et surtout : qui ne distingue plus entre les contraires. Par exemple, Winston se souvient que son pays l'Océania a été l'allié de l'Eurasia, et pourtant la propagande du Parti annonce qu'il n'a jamais été l'allié de l'Eurasia. Que faire ? S'échapper vers (je cite Orwell) « *le labyrinthe de la double-pensée. Connaître et ne pas connaître. Retenir simultanément deux opinions qui s'annulent alors qu'on les sait contradictoires et croire à toutes les deux. Employer la logique contre la logique. Répudier la morale alors qu'on se réclame d'elle. Croire en même temps que la démocratie est impossible et que le Parti est gardien de la démocratie.* »

Macron fait comme le Parti totalitaire de 1984. Il dit une chose et « en même temps » il dit le contraire, et il croit les deux à la fois. On lit dans *Révolution* : « *Nous sommes en train de vivre un stade final du capitalisme mondial qui, par ses excès, manifeste son incapacité à durer véritablement. Les excès de la financiarisation, les inégalités, la destruction environnementale (...), la transformation numérique : ce sont là les éléments d'un grand bouleversement qui nous impose de réagir. (...). Cette grande transformation nous oblige tous. Refuser les changements du monde, ce n'est pas la France* » (p. 67). Je traduis : le capitalisme est en train de nous détruire dans un grand bouleversement destructeur que nous ne pouvons pas refuser parce que la solution est l'adaptation au bouleversement final. En bref, notre défi est de nous adapter à notre (auto)destruction. Le problème (le capitalisme industriel) est la solution (le capitalisme industriel). Et vice versa : la solution est le problème. La vie est la mort, et vice versa. Les contraires sont identiques.

CQFD. Vive le suicide !

Trois ans plus tard, en plein covid, Macron prend un air civiquement ému pour adapter sa novlangue au confinement : « *Rester chez soi, dit-il, est un geste de civisme* » (discours du 16 mars 2020). Or moi qui suis très vieux, je me rappelle l'époque un peu ancienne (il y a 2 400 ans) où j'étais étudiant au Lycée d'Athènes. Un jour Aristote nous a dit (un peu bêtement car il n'avait pas lu Macron) : « *Le civisme c'est l'action commune des hommes.* » Donc je traduis ce que dit le président : le civisme, qui est l'action commune, c'est le fait que les citoyens ne fassent rien de civique-politique parce qu'ils sont confinés, dispersés, isolés chez eux. En bref, l'activité commune c'est la passivité isolée, et vice versa. Le civisme est le non-civisme, et vice versa.

Conclusion : je ne crois pas que Macron soit con, je crois — je ne sais pas si c'est mieux — qu'il est complètement taré. Mais nous savons depuis longtemps que les hommes, qui font les institutions, sont ce que leurs institutions font d'eux. Tout cela signifie donc que les institutions industrielles et ultralibérales sont complètement folles, assassines et suicidaires. L'heure de la sagesse vivifiante a sonné.

Chers amis, je vous salue bien industriellement, parce que l'industrie c'est l'écologie, et vice versa.

Marc Weinstein, Université d'Aix-Marseille, philologie et anthropologie philosophique.

# Laïcité et décroissance

Illustration : Arianna Simoncini



Le meurtre de Samuel Paty par un jeune réfugié tchèque radicalisé a relancé le débat franco-français sur la laïcité. Rappelons que ce professeur d'histoire a été tué pour avoir montré à ses élèves les caricatures du prophète Mahomet republiées par *Charlie-Hebdo*, dans le but d'illustrer un cours d'éducation civique sur la liberté d'expression. Cet événement, survenant 10 ans après les attentats contre le journal incriminé, suivi de peu par un nouvel attentat meurtrier à Nice et au moment même où se préparait une loi attendue sur le *séparatisme* — appellation sibylline visant en fait essentiellement, sinon exclusivement, l'islamisme radical — a justement ému l'opinion publique et mis en effervescence le monde intellectuel. Avec la laïcité, qu'on définira succinctement comme la neutralité de l'État vis-à-vis des croyances religieuses, et plus largement idéologiques, ce qui est interpellé cette fois-ci, c'est moins le principe de la liberté des cultes que le droit au blasphème et à la caricature<sup>1</sup>. Toutefois, cette polémique fait écho aux épisodes précédents des débats sur le port du « foulard ». Quoique typiquement hexagonale, celle-ci a eu des échos et des répercussions planétaires, comme en témoignent les réactions plus ou moins violentes aux propos du président Macron dans le monde arabo-musulman, voire même dans le monde anglo-saxon. Pour cerner les enjeux de ce débat sur la laïcité, il faut revenir sur le terrorisme et interroger le prétendu « choc des civilisations ». Celui-ci n'est que la confrontation de l'occidentalisation du monde aux résistances qu'elle engendre à

l'extérieur et à son *autre* à l'intérieur sous la forme des minorités issues de l'immigration. L'individualisme, surtout exacerbé dans sa version de *l'homo economicus*, constitue une anthropophagie symbolique. La réduction manichéenne du problème de la diversité au dilemme universalisme *versus* communautarisme, résulte largement à nos yeux du statut des concepts abstraits comme la laïcité, la religion, l'humanité, abusivement posés comme transculturels. Ce défi du rapport à l'*autre* se pose aussi aux objecteurs de croissance, et le projet de la décroissance tel que nous le comprenons tente de le relever en plaidant pour le *pluri-versel*.

Dans l'effervescence médiatique qui a suivi l'événement déclencheur, on a certes convoqué le terrorisme, mais sans une analyse en profondeur de ses causes, et encore moins fait un examen de conscience de notre responsabilité dans l'émergence du phénomène. Les droits *non négociables* découlant de la laïcité à la française, comme le droit au blasphème et à la caricature, et l'exigence adressée à l'Islam de France d'avoir à s'y plier, ont été affirmés à partir d'une réaction émotionnelle, sans chercher à comprendre les positions de l'*autre*. Qui plus est, étant donné la mondialisation, le président Macron lui-même s'est senti obligé d'exhorter le monde arabo-musulman à se *moderniser*, c'est-à-dire de s'orienter dans la même direction que celle suivie par la France et de tolérer la société *permissive*, voire de l'adopter.

En fait, sans que cela ne le justifie en rien, on pourrait dire avec les précurseurs de la décroissance Tiziano Terzani et Pier Paolo Pasolini que le *terrorisme* actuel est un « contre-terrorisme » en réponse à ce qu'il n'est pas excessif d'appeler le terrorisme de l'occidentalisation du monde et du marché, manifestation du totalitarisme *soft* de la société de croissance<sup>2</sup>. Dans cette optique, la Déclaration universelle des droits humains de 1948, pour sympathique qu'elle soit à nos yeux d'Occidental, doit être interrogée, comme le faisait le théologien indo-catalan Raimon Panikkar (1918-2010), théoricien du pluriversalisme<sup>3</sup>. On a pu voir avec les interventions en Irak, en Afghanistan, en Lybie, comment une politique des droits de l'homme pouvait servir de cache-sexe à des formes d'impérialisme occidental à forte odeur de pétrole.

Ce questionnement n'implique pas que nous, Occidentaux, devions renoncer à notre attachement aux droits humains et en tant que Français, à la laïcité, mais que nous devions admettre leur ancrage culturel, et donc leur relativité. Universaliser les droits du citoyen des pays occidentaux ou la laïcité hexagonale revient à en faire une sorte de religion avec tous les risques de dogmatisme, d'intégrisme et d'intolérance que cela comporte. Si la tolérance de l'intolérance est insoutenable, l'intolérance de la non-tolérance constitue un vrai problème puisqu'elle ferme la porte au dialogue et donc à la recherche d'un compromis, condition d'une coexistence pacifique des différences. Il est symptomatique que l'extrême droite, autrefois anti-laïque, se

soit convertie en ardent défenseur d'une laïcité à géométrie variable pas vraiment conforme à l'esprit d'ouverture de la loi de 1905, débouchant sur une islamophobie revendiquée<sup>4</sup>. Le spectre de l'immigration n'est jamais loin. *L'indifférence aux différences* s'arrête dès que celles-ci remettent en question une identité mythique figée. On en vient ainsi inéluctablement à la question migratoire.

En France, en principe, on naît français, suite à l'inscription obligatoire à l'État civil dans les trois jours de la naissance. Toutefois, on ne tête pas nécessairement la laïcité avec le lait maternel. Le hasard peut faire naître la petite Française ou le petit Français catholique intégriste, protestant, juif, musulman, voire athée ou bouddhiste, suivant ses parents. On peut même naître « présumé djihadiste » comme tous ces malheureux enfants des dévotées parties en Syrie et qui croupissent dans des conditions terribles dans des camps et que la mère-patrie se refuse de recevoir à l'encontre du droit, suite à des calculs électoralistes sordides. Laïc, le petit Français le devient normalement à travers l'école du même nom. Jusque dans les années 1970, la laïcité hexagonale ne posait plus de gros problèmes à l'intérieur des frontières et le monde extérieur s'en accommodait comme nous nous accommodions du fait que les Saoudiens soient salafistes, les Anglo-saxons majoritairement protestants et les Birmans, bouddhistes. Le chacun chez soi était en quelque sorte le secret d'une tolérance des intolérances... En fait, c'est l'immigration dans le contexte de la crise de l'intégration à la française avec la fin des Trente Glorieuses et l'émergence de l'(im)mondialisation libérale qui a fait resurgir la contestation de la laïcité sous une forme nouvelle. Les conflits, tant à l'intérieur de la société française que dans ses rapports avec le reste du monde, naissent de l'impossibilité de maintenir le lien antérieur entre laïcité et identité. Le « chacun chez soi » a volé en éclat. Que nous le voulions ou non, la France est devenue une société multiculturelle et son identité n'est plus seulement chrétienne et moins encore mythiquement gauloise ; et même si des remparts surgissent un peu partout pour protéger un empire monde des *nouveaux barbares*, ceux-ci sont désormais en son sein ; nous vivons dans un village unique traversé de conflits. Le résultat est qu'il existe même désormais des « Français malgré eux »<sup>5</sup>. À la rhétorique le plus souvent de gauche sur l'enrichissement incontestable que constituerait l'apport de la diversité et l'émergence d'une identité plurielle, s'oppose le rejet viscéral et compréhensible de l'altération d'une mythique identité immuable ou plus simplement la répugnance à cohabiter avec un autre qui, de son côté, ne peut ou ne veut s'assimiler pleinement. On glisse ainsi facilement à une guerre des identités.

Cette immigration, bienvenue pour le monde des affaires, puisque permettant de recourir à du travail sous-payé et à faire pression sur le niveau des salaires, est mal acceptée par des couches de plus en plus larges de la population, et pas seulement à cause de la concurrence sur l'emploi. Pourtant, nos sociétés sont largement responsables du phénomène du fait de la colonisation, du pillage des ressources naturelles et des terres (*land grabbing*) et de l'impérialisme sous toutes ses formes. Les récents accords de pêche de l'UE avec le gouvernement sénégalais, par exemple, obtenus par pression et corruption, ruinent les piroguiers de la petite côte et poussent les jeunes à risquer leur vie pour tenter de rejoindre l'Europe qui les rejette. Cette immigration, mal gérée par les pays d'accueil dont les économies ne peuvent plus l'intégrer, accroît la xénophobie et le racisme latent, attisés par des politiciens démagogues, et engendre une guerre des pauvres avec un repli identitaire des deux côtés : nationalisme /populisme *versus* Islamisme/terrorisme.

La querelle suscitée par les propos du ministre de l'Éducation Jean-Michel Blanquer sur un prétendu *islamo-gauchisme* répandu dans l'Université française, relancée et amplifiée par les interventions médiatiques de la ministre des Universités, Frédérique Vidal, illustre la différence des positions. Elle permet de proposer sur la laïcité une analyse cohérente avec le projet de la décroissance. Le refus de céder à la « fureur universaliste » mène alors inévitablement à un *pluriversalisme*. La sortie de la société de croissance n'étant pas une alternative, mais une matrice d'alternatives au productivisme/consumérisme dominant, elle est fondamentalement plurielle. Une fois libéré de la chape de plomb de l'impérialisme économique, de l'emprise de la pensée unique et de l'uniformisation planétaire, l'espace peut se rouvrir à la diversité culturelle, c'est-à-dire à une *démocratie des cultures*.

Le pluriversalisme, dans la conception de Raimon Panikkar<sup>6</sup> dénonce la pensée unique de l'*uni-versum* (un seul côté, tourné vers l'un) et plaide pour un « *pluri-versum* », un monde pluriel et même pluraliste<sup>7</sup>. Pour séduisant qu'il soit, tout projet universaliste, s'agit-il même d'une internationale décroissante, se heurte au théorème de Gödel. S'il est vrai qu'« *il n'y a pas d'ensemble*

*de tous les ensembles* », il ne peut y avoir une culture de toutes les cultures. Panikkar est très clair sur ce point. « *Quand je m'oppose à un gouvernement mondial, précise-t-il, je ne veux pas aller contre une harmonie universelle ou contre une forme de communication entre les hommes. Je reconnais que l'idée de gouvernement mondial est fantastique et je comprends que celui qui la soutient ne veut pas être le président suprême de l'humanité, mais désire l'harmonie, la paix, la compréhension entre les peuples et voudrait peut-être supprimer comme moi l'État souverain* »<sup>8</sup>. Pour étrange que cela puisse paraître, l'idée de commune humanité sur laquelle on pourrait construire d'emblée un ordre mondial n'est une évidence que pour la culture occidentale. Elle ne peut donc être qu'une proposition à mettre sur la table et à débattre avec ceux qui pensent que l'humanité s'arrête aux frontières du territoire tribal. « *Il existe assurément, nous dit Panikkar, des invariants humains. Tout homme mange, dort, se promène, parle, établit des relations, pense... Mais le mode selon lequel chacun de ces invariants humains se vit et s'expérimente dans chaque culture est distinct et distinctif dans chaque cas* »<sup>9</sup>. En conséquence, il n'y a pas d'universaux culturels donnés. La décroissance, pas plus que la laïcité, ne peut donc faire pleinement sens en dehors de la culture occidentale<sup>10</sup>. Pour Panikkar, sous leur forme actuelle, les droits de l'homme ne sont pas un symbole susceptible de recevoir une adhésion universelle : « *Les droits de l'homme sont une des fenêtres à travers lesquelles une culture particulière se donne la vision d'un ordre humain juste pour les individus qui y participent* ». La Déclaration de 1948 n'est pas issue d'un véritable dialogue, mais repose sur une conception du monde et des valeurs spécifiques à l'Occident. Or, selon Panikkar, « *Il n'y a pas de valeurs qui soient transcendantes à la pluralité des cultures, pour la simple raison qu'une valeur n'existe comme telle que dans un contexte culturel donné* ». Cela vaut encore plus pour la laïcité à la française qui ne fait pas sens en dehors de l'hexagone.

Est-ce à dire que nous sommes condamnés à un solipsisme culturel et que le dialogue et la coordination entre les diverses humanités culturelles est impossible, non plus que leur métissage ? Pas nécessairement, et fort heureusement. Il existe, en effet, selon Panikkar, dans chaque culture des « *analogies fonctionnelles existentielles* » qui rendent la traduction et l'échange possible jusqu'à un certain point, ce sont les « *équivalents homéomorphiques* ». « *Les équivalents homéomorphiques, écrit-il, ne sont pas de simples traductions littérales, pas plus qu'ils ne traduisent simplement le rôle que prétend jouer le mot originel, mais ils visent une fonction équivalente (analogue) au rôle supposé (de ce qui est en débat : droits de l'homme, laïcité, décroissance, etc.). Il s'agit donc d'un équivalent non pas conceptuel, mais fonctionnel, à savoir d'une analogie au troisième degré. On ne recherche pas la même fonction, mais la fonction équivalente à celle qu'exerce la notion originelle dans la cosmovision correspondante* »<sup>11</sup>. Ainsi, il semble bien que chaque culture ait produit une certaine vision de la dignité humaine comme un horizon de sens sur ce que serait un monde idéal. De tels équivalents en ce qui concerne la décroissance ne manquent pas ; il y en a certainement pour la laïcité. Cela rend possible le dialogue interculturel et la critique transculturelle. « *Une fécondation mutuelle des cultures, reconnaît Panikkar, est un impératif humain de notre époque* ». Toutefois, précise-t-il, une telle fécondation ne peut résulter que d'un « *dialogue dialogal* ». Ce *dialogue dialogal* permet aussi l'inter-acculturation, soit le métissage culturel, mais à la différence de la déculturation provoquée par l'occidentalisation, chaque culture enrichie par les apports de l'autre conserve son identité à travers les échanges.

Que devient alors la possibilité du blasphème et des caricatures dans un village mondial pluri-ethnique ? Depuis les fatwa condamnant l'écrivain Salman Rushdie, la question se pose de façon dramatique. Si une coexistence pacifique entre les cultures est possible — ce dont on peut douter —, chacun doit faire le sacrifice de certaines choses qu'il considère comme un droit non négociable pour se concilier l'autre. Ce que le président Macron qui veut « moderniser » les pays musulmans ne comprend apparemment pas. Comment alors faire face à la menace qui pèse sur l'habitabilité future de la Terre ? Ce qui est nécessaire, c'est qu'il y ait un minimum d'espace de dialogue entre des cultures très diverses. Donc il ne s'agit pas d'imposer aux autres notre *tolérance*, ce qui serait encore de l'anthropophagie symbolique, ni de tomber non plus dans un anti-universalisme et un anti-occidentalisme radical, fondant un autre racisme anti-raciste comme certaines positions décolonialistes.

Gandhi, qui avait beaucoup réfléchi au problème de la coexistence pacifique des cultures — l'Inde, dont il voulait à tout prix éviter la partition étant profondément divisée entre hindouistes et musulmans, et de plus dominée par des Anglais chrétiens — nous offre peut-être une voie de sortie. Il souhaitait que tous,

y compris les anciens colonisateurs, puissent cohabiter en bonne entente dans une Inde ayant retrouvé son indépendance. Il disait que les Anglais pourraient rester en Inde, mais qu'ils devraient renoncer à tuer les vaches par respect pour les hindouistes, et à manger du porc, par respect pour les musulmans. Le fait que les Anglais soient partis et qu'il ait été assassiné par des hindouistes fanatiques, parce qu'il tentait désespérément de mettre fin aux massacres entre hindouistes et musulmans, augure mal de la réussite du dialogue interculturel, à moins de conditions particulières qui la rendent concevable et qu'il conviendrait donc de créer.

À la vérité, même si la voie qu'il traçait est la seule possible pour « *s'opposer sans se massacrer* » dans une société plurielle, je ne suis pas sûr moi-même d'être prêt à renoncer à manger du porc ou du bœuf... Cela signifie que très vraisemblablement tout projet universaliste d'une société-monde, ou même d'un état multiculturel, est voué à l'échec et ne peut aboutir qu'à la guerre de tous contre tous que nous commençons déjà à connaître. Est-ce à dire qu'il faille pour autant désespérer de l'humanité ? Pas nécessairement. Il existe une voie étroite de coexistence pacifique dans la construction d'un monde pluriversaliste. Cela passe d'abord par la démondialisation et le retour à un œkoumène comme mosaïque de sociétés et de cultures autonomes, chacune ayant une fenêtre ouverte sur les autres, mais sans être exposée à tous les vents. Cette démondialisation, prônée par la décroissance, n'est pas le repli agressif et xénophobe de certains populismes identitaires, mais au contraire la condition d'épanouissement pacifié de sociétés différentes, mais égales. La mondialisation, étant une *dysociété*, ne pouvant mener qu'à la guerre des identités au niveau local et à la guerre de tous contre tous au niveau global, il s'agit de reconstruire des sociétés, ou des organisations sociales en tenant lieu. Le nécessaire dialogue entre ces entités de statut divers, pour trouver des compromis, toujours provisoires, mais permettant tout de même de s'opposer sans se massacrer, devrait se faire à partir de la recherche d'équivalents homéomorphiques.

**Serge Latouche, Professeur émérite d'économie à l'Université d'Orsay, objecteur de croissance**

1 En vérité, comme le fait remarquer fort justement Régis Debray, le droit au blasphème et à la caricature est loin d'être total en France et de lourdes sanctions sont prévues dans certains cas, comme l'outrage au drapeau ou l'insulte aux chefs d'État qui touchent un sacré profane. Voir Régis Debray, France Laïque, Tracts Gallimard, 2020. L'incident de la démission du dessinateur du monde, Xavier Gorcé le 19/01/2021, illustre l'existence de tabous et les limites du droit à la caricature et au blasphème contre la bienpensance et la bienséance, limites toujours arbitraires et discutables, mais cependant nécessaires en leur principe dans toute vie en société.

2 Voir, Gloria Germani, Terzani. *Verso la rivoluzione della coscienza*, et Piero Bevilacqua, Pasolini, *l'insensata modernità*, Les deux chez Jacobo, Collana dei Precursori della decrescita, Milano, 2014.

3 Raimon Panikkar, « La notion des Droits de l'Homme est-elle un concept occidental ? », *Diogenes*, n° 120, 1982. p. 87-115. Republié dans la *Revue du MAUSS* N° 13, 1er semestre 1999. Le retour de l'ethnocentrisme. Purification ethnique versus universalisme cannibale. La Découverte, 1999.

4 En témoignent les vibrantes déclarations sur France-Inter pour le droit au blasphème de Jordan Bardella, numéro deux du Rassemblement national.

5 Anne Sophie Nogaret et Sami Biondi, *Français malgré eux. Racialistes, décolonialistes, indigénistes*, L'Artilleur, Paris, 2020.

6 Voir en particulier : *Pluriversum. Pour une démocratie des cultures*. Cerf, Paris 2013. Le concept de pluriversalisme a été repris depuis par des auteurs latino-américains comme Arturo Escobar (voir *Sentir-Penser avec la Terre*. Seuil (2018) ou Enrique Dussel dans une vision assez proche et plus récemment par des décolonialistes.

7 Raimon Panikkar, *Religion, philosophie et culture*, Interculture n° 135, octobre 1998, p. 119.

8 Raimon Panikkar, *Politica e interculturalità*, 95/31 p. 22.

9 Raimon Panikkar, *Religion, philosophie et culture*, op, cit, p. 110.

10 C'est pourquoi je me suis toujours refusé à adhérer à l'initiative du mouvement « degrowth », le signifiant ne faisant vraiment sens comme tel que pour les latins. Voir Serge Latouche, *La décroissance est-elle un projet latin ?*, Nouveaux cahiers du socialisme : La décroissance pour la suite du monde, N° 14, Montréal, 2015.

11 Raimon Panikkar, *Religion, philosophie et culture*. Op, cit, p. 104.

# Retourner dans l'humus... des racines à la cime des arbres<sup>1</sup> :

*Ce n'est pas en améliorant la bougie qu'on a inventé l'ampoule électrique.  
C'est en lâchant un système contre-nature que nous réintégrerons l'Humus.*

Pour que hommes et nature se donnent un jour librement la main, ayons le courage de regarder la réalité en face. Or les lobbies du funéraire ont récemment enfilé un costume à la fois séduisant et vide de sens : le costume du « *greenwashing* ». Le *greenwashing* ou écoblanchiment, c'est un peu comme un beau coup de peinture qui masque les fissures d'une bâtisse en décomposition : ça brille et ça fait vendre...

Dans les cimetières belges, la révolution verte consiste à ne plus utiliser de glyphosate pour se débarrasser des mauvaises herbes. *Tout va très bien, Madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien !* Une prairie couvre désormais les allées, les espaces entre les monuments sont enherbées et les parties horizontales de nombreuses tombes sont parées de fleurs<sup>2</sup>. *Pourtant, il faut, il faut que l'on vous dise : les fleurs sont des bijoux que l'on alchimise...* Elles constituent une des cultures les plus polluantes<sup>3</sup>. Quant aux cercueils, *on déplore un tout petit rien, un incident, une bêtise : contre la pollution, ils ne font même pas office de balise !* Qu'ils soient éco-cercueils, en osier, en canne à sucre, en carton, issus du commerce équitable, tissés, en laine ou troqués pour une chemise, cela ne change strictement rien : à deux mètres de profondeur, les matières même biodégradables ne se décomposent pas ! Et si jamais une fleur pousse au-dessus d'une tombe, ce n'est pas grâce au corps du défunt mais *malgré lui...*

En Wallonie, aucune inquiétude ne semble flotter dans le ciel des Pouvoirs locaux. Nos politiciens, poussés par Monsieur « Cimetières », Xavier Deflorenne, semblent entonner à l'envi *Tout va très bien, Madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien !* Les cimetières sont plus verts et la Wallonie a même permis d'utiliser des cercueils en carton, en osier ou en bois non traités, voire simplement des linceuls.

*Pourtant, il faut, il faut que l'on vous dise, on déplore un tout petit rien, un incident, une bêtise : Putréficine et Cadavérine sont toujours de mise.* Compte tenu du manque de place et de la peur de la propagation des maladies, l'enterrement des défunts se fait à deux mètres de profondeur minimum. Là, il n'y a ni humidité idéale, ni air, ni bon rapport carbone/azote pour que puissent vivre les humuseurs, tous ces micro-organismes des tout premiers centimètres du sol capables de recycler harmonieusement les dépouilles mortelles.

Pour les politiciens seuls deux problèmes existent : la pollution due au glyphosate et la trop lourde pénibilité du travail des fossoyeurs qui reçoivent en pleine figure les jus de putréfaction retenus par les gaines étanches, lorsqu'ils procèdent aux exhumations. Monsieur Cimetières a deux solutions. La première est le retour au monde d'avant : sans glyphosate et avec des cercueils « perméables ». Ainsi le dessus semble écologique et le dessous n'est plus qu'un tas d'os. *Tout va très bien, Madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien !* *Pourtant, il faut, il faut que l'on vous dise : tant que nous enterrerons nos chers défunts, leur corps sera toujours en putréfaction, les nappes phréatiques aux abords des cimetières subiront toujours la pollution chimique due aux médicaments, aux pesticides, aux engrais chimiques et autres dont les corps sont actuellement gorgés. La seconde solution est l'incitation à passer aux fours crématoires. Tout va très bien, Madame la Marquise !*

Retenons l'envie d'embellir la mort : elle a porté des initiatives de *greenwashing* qui ouvriront peut-être des portes et des esprits vers un futur plus prometteur...

Une de ces offres est le costume champignons de la scientifique sud-coréenne Jae Rhim Lee<sup>4</sup> : elle s'est appuyée sur la capacité avérée des champignons à scinder les chaînes moléculaires des matières organiques et des substances toxiques.

Le hic, c'est qu'aucun d'eux ne vivra ni survivra jamais en l'absence d'air enterré comme il se doit !

Dans la même lignée, une start-up hollandaise, Loop<sup>5</sup>, propose un « cercueil vivant » en mycélium de champignons. Ne nous leurrions cependant pas : ce cercueil doit être enterré<sup>6</sup>, malgré ce que semblent promettre les photos du site. Comme pour le costume champignons, il est impossible – même pour la modique somme de 1495€ – que nos amis mycéliums fassent leur travail en l'absence d'air et, en passant, d'humidité... au fond d'une tombe !

Une autre invention, venue d'Italie, est celle des « Capsula Mundi<sup>7</sup> ». C'est une sorte d'œuf en plastique biodégradable dans lequel le corps du défunt est inséré en position fœtale. La capsule est enterrée et un arbre est planté au-dessus d'elle. Les promoteurs de cette idée soutiennent que la capsule se décompose « toute seule » sous terre de la même façon que le corps. Or, tout cela n'est que science-fiction, rien ne se décompose à six pieds sous terre ! À nouveau, si l'arbre arrive à grandir ce n'est pas grâce à la dépouille humaine mais plutôt *malgré elle...*

Que se passe-t-il au niveau des crématoriums ? Là, le *green washing* prend souvent la forme d'urnes biodégradables. Malheureusement, au stade de l'urne, le « mal » est déjà fait : les fumées toxiques dansent au-dessus de la tête des familles qui vivent à proximité des crématoriums<sup>8</sup>. Parmi les propositions « écologiques », il y a des terrains boisés du souvenir : les familles endeuillées y choisissent un arbre au pied duquel elles enterrent l'urne biodégradable ou elles répandent les cendres de leur cher défunt. L'affectation de l'arbre coûte la bagatelle de 1000€... pour cinq ans<sup>9</sup>. Les familles ont l'impression que ce sont les cendres qui font pousser l'arbre alors que l'arbre pousse non pas grâce aux cendres mais *malgré elles*. Encore de la poudre aux yeux !

Ces idées, malgré leur absurdité pratique, ont un grand intérêt : elles nous montrent que la préoccupation écologique fait battre de nombreux cœurs et agite de nombreux esprits. Elles sont la preuve que nous sommes de plus en plus nombreux à vouloir faire pousser des arbres et à ne plus vouloir polluer une fois que la vie nous aura quittés.

Nous assistons également à l'éclosion de nouvelles propositions soi-disant « éco-responsables ». L'une d'elles est la promesse. C'est un procédé développé en Suède qui consiste à plonger le corps du défunt dans de l'azote liquide à -196°C. Le corps est alors fragilisé à un point tel qu'il suffit de le secouer pour l'émietter. Ce procédé a l'avantage de permettre de récupérer les amalgames dentaires (et les prothèses) et d'éviter la diffusion de mercure cancérigène dans l'air. Les matières organiques sont lyophilisées et compressées<sup>10</sup> pour être enterrées à 60 cm ou plus, c'est-à-dire hors de portée des humuseurs.

Une autre divagation est l'aquamation<sup>11</sup>, également appelée « hydrolyse alcaline » ou « bio-crémation ». Elle a été brevetée aux États-Unis pour le traitement des os et des déchets animaux. Belle référence ! Le corps est plongé pendant plusieurs heures dans une sorte de casserole à pression qui contient une solution alcaline. Cette « cuisson » produit un liquide brunâtre. Les os sont passés au broyeur comme ce qui se fait pour la crémation. La soupe brune est rejetée à l'égout parce qu'il est utopique de croire que cela pourrait servir d'engrais pour les cultures. Cette méthode rappelle étrangement les procédés de la Mafia qui se débarrassait des corps en les plongeant dans une baignoire remplie de soude caustique... Elle offre néanmoins un avantage : elle consomme moins que l'incinération.

En Belgique ni l'aquamation ni la promesse ne sont légales. Elles n'ont par ailleurs jamais fait l'objet de pétitions citoyennes

et n'ont jamais été soutenues par une quelconque démarche démocratique. Ces procédés ne font rêver personne. *Cui prodest ?* Aux plannings des fours crématoires qui ont besoin d'être désengorgés car ils ont été spécialement sollicités récemment pour éviter tout risque de contagion.

L'aquamation est intéressante pour les crématoriums car ils pourraient l'instaurer à peu de frais et rentabiliser leurs infrastructures d'accueil des proches, de catering, de broyage d'os notamment. Il leur suffirait d'ajouter une pièce pour réaliser l'aquamation et faire croire que *Tout va très bien Madame la Marquise...* dans les crématoriums.

Terminons notre petit tour du funéraire par *Recompose*<sup>12</sup>. C'est la technique qui se rapproche le plus de l'Humusation, dans une version extrêmement « high tech ». Le corps du défunt est déposé dans un cylindre rotatif, muni d'un crochet pétrisseur et rempli de matière végétale, dans lequel de l'air humide à 50°C est injecté en permanence. Le processus dure environ un mois. Attention, le compost qui en résulte n'est pas stable, le carbone du corps a subi une sorte de combustion lente et s'est en partie volatilisé en CO<sub>2</sub>. Or le but de l'humusation est de refaire de l'humus et de remettre du carbone en surface des sols.

En dehors de *Recompose*, toutes ces nouvelles techniques sorties de l'imaginaire humain n'ont aucun écho dans le monde animal. Ce sont des élucubrations destinées à flatter le portefeuille des intéressés et qui ne font absolument pas appel aux forces vives que la Nature a mises en place pour se régénérer.

Restons positifs. Nous voyons clairement que certaines personnes tentent d'améliorer la situation et qu'il y a un réel intérêt pour des pratiques écologiques.

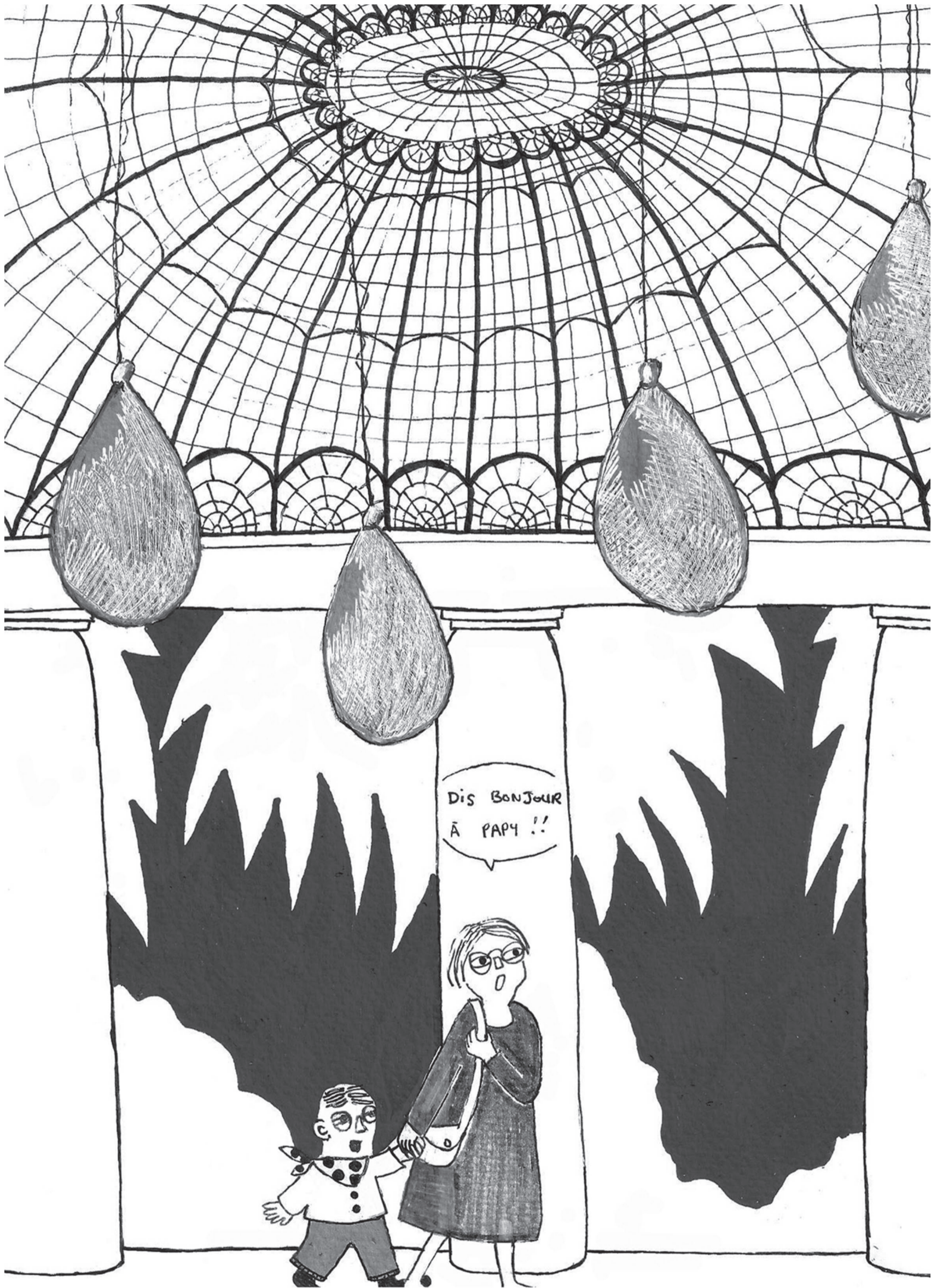
Aujourd'hui, nous restons, en Belgique, devant ce choix cornélien : polluer l'air et l'eau ou polluer la terre et l'eau. La seule façon de changer les choses, c'est de ne plus incinérer ni d'enterrer les corps mais de les humuser.

*Recompose* apporte une belle lueur d'espoir. Avec sa législation aux États-Unis, elle devrait en toute logique amener nos politiciens à octroyer, sans plus tarder, l'autorisation et le financement public de tests scientifiques, en Wallonie ou à Bruxelles, pour la mise en humusation de quelques dépouilles d'humains consentants afin de valider le « process » de la Fondation Métamorphose<sup>13</sup> qui permet d'obtenir environ 1,5 m<sup>3</sup> d'humus sain et fertile par corps humusé. Les auteurs de ce « process » sont convaincus d'obtenir des résultats exceptionnels : l'humus issu d'une seule dépouille sera capable de rendre auto-fertile l'espace pour faire pousser une centaine d'arbres ; la mise en humusation permettra de diminuer de 5 % l'empreinte écologique globale d'une vie au lieu de l'augmenter encore de 5 à 10 % avec les pratiques actuelles.

Nous ne voulons plus choisir entre la tombe et le four. Libérons-nous de ce diktat et suivons notre cœur qui ne demande que d'adopter l'idée de diplomatie avec le vivant et de nous reconnecter à l'intelligence de la nature. Humusons-nous !

La suite ? Rendez-vous au prochain numéro...

**Sandrine Wilson, ambassadrice pour l'humusation**



1 Suite de l'article *Le « juste retour à la Source » pour les Vivants après la mort ?* publié dans *Kairos* n°49 du mois d'avril 2021.

2 Dans le même état d'esprit, fleurissent en France des « cimetières nature », notamment à Souché près de Niort : <https://www.comitam-obseques.com/sepulture/cimetiere/concession-funeraire/les-cimetieres-ecologiques.html>

3 <https://www.dela.be/fr/organisation-de-funeraillles/pendant-les-obseques/enterrement-ecologique>

4 Bien expliqué dans la TED conférence : [https://www.ted.com/talks/jae\\_rhim\\_lee\\_my\\_mushroom\\_burial\\_suit?language=fr](https://www.ted.com/talks/jae_rhim_lee_my_mushroom_burial_suit?language=fr) et <https://www.humusation.org/oeuf-urne-bio-costume-champignons/>

5 <https://www.loop-of-life.com/>

6 « The wooden handles can be removed before burial ». Burial, c'est bien « enterrement ». Lien : <https://www.loop-of-life.com/product>

7 <https://www.capsulamundi.it/en/> et <http://www.buzzecolo.com/30835/capsula-mundi/>

8 <https://santecool.net/mercure-dentaire-le-scandale-qui-valait-au-bas-mot-82-millions-deuros/>

9 [https://98181425-91af-41ae-8ae3-85facc5db33.filesusr.com/ugd/ccce7d\\_7f3537d696a74da19539f747f3e89064.pdf](https://98181425-91af-41ae-8ae3-85facc5db33.filesusr.com/ugd/ccce7d_7f3537d696a74da19539f747f3e89064.pdf)

10 <https://www.lassurance-obseques.fr/guide-obseques/promession-mode-funeraire/>

11 <https://aquamationinfo.com/>, <https://www.caminteresse.fr/economie-societe/cest-quoi-laquamation-1189645/> et [https://www.rtb.be/info/societe/detail\\_la-resomation-l-alternative-ecolo-a-la-cremation?](https://www.rtb.be/info/societe/detail_la-resomation-l-alternative-ecolo-a-la-cremation?)

12 <https://recompose.life/our-model/#the-process>

13 La Fondation Métamorphose pour mourir puis donner la vie : <https://www.humusation.org/membres-fondateurs/>

# Manipuler la planète ! Quand les experts nous y préparent

Il y a très peu de personnes, ceux qui ont entendu parler des projets LOHAFEX ou SPICE. Et c'est normal. La presse en a très peu, voire pas du tout parlé, sans doute pour ne pas provoquer une réflexion pourtant bien utile sur la géo-ingénierie et sur ce qu'elle implique.

LOHAFEX est le projet d'une équipe germano-indienne de scientifiques visant à tester une technique de fertilisation des océans par apport de particules de fer (LOHA= fer en hindi ; fex = fertilization experiment) ; en 2009, les gouvernements allemand et indien ont donné leur autorisation pour une mission qui s'est déroulée entre le 7 janvier et le 17 mars 2009. Elle a consisté à noyer dans les eaux de l'océan Atlantique austral 6 tonnes de fines particules de fer sur une surface de l'ordre de 300 km<sup>2</sup>. L'objectif était de montrer qu'il était possible de stimuler la production de phytoplancton et ainsi d'accroître massivement la séquestration du CO<sub>2</sub>. La généralisation de cette pratique, espéraient ses initiateurs, pourrait ainsi contribuer massivement à limiter le réchauffement climatique. Outre que les premiers résultats de l'expérience se sont révélés décevants, elle a provoqué une levée de boucliers des associations écologistes et la réprobation des responsables de la Convention sur la diversité biologique qui ont jugé que ce type d'expérience viole ladite convention et le moratoire sur la géo-ingénierie adopté en son sein.

SPICE est le projet, finalement avorté, issu d'une réflexion transdisciplinaire initiée au Royaume-Uni par trois des sept Conseils de recherche. Le projet visait à tester en plein air l'injection d'aérosols stratosphériques (SPICE est l'acronyme de Stratospheric Particle Injection for Climate Engineering). Il était appuyé par quatre universités, plusieurs ministères et l'entreprise privée Marshall Aerospace.

Après la conférence de presse marquant le lancement du projet, en 2011 la réaction populaire ne se fit pas attendre. Une avalanche de protestations déferla sur ses promoteurs. En avril 2012, l'expérience fut définitivement annulée.

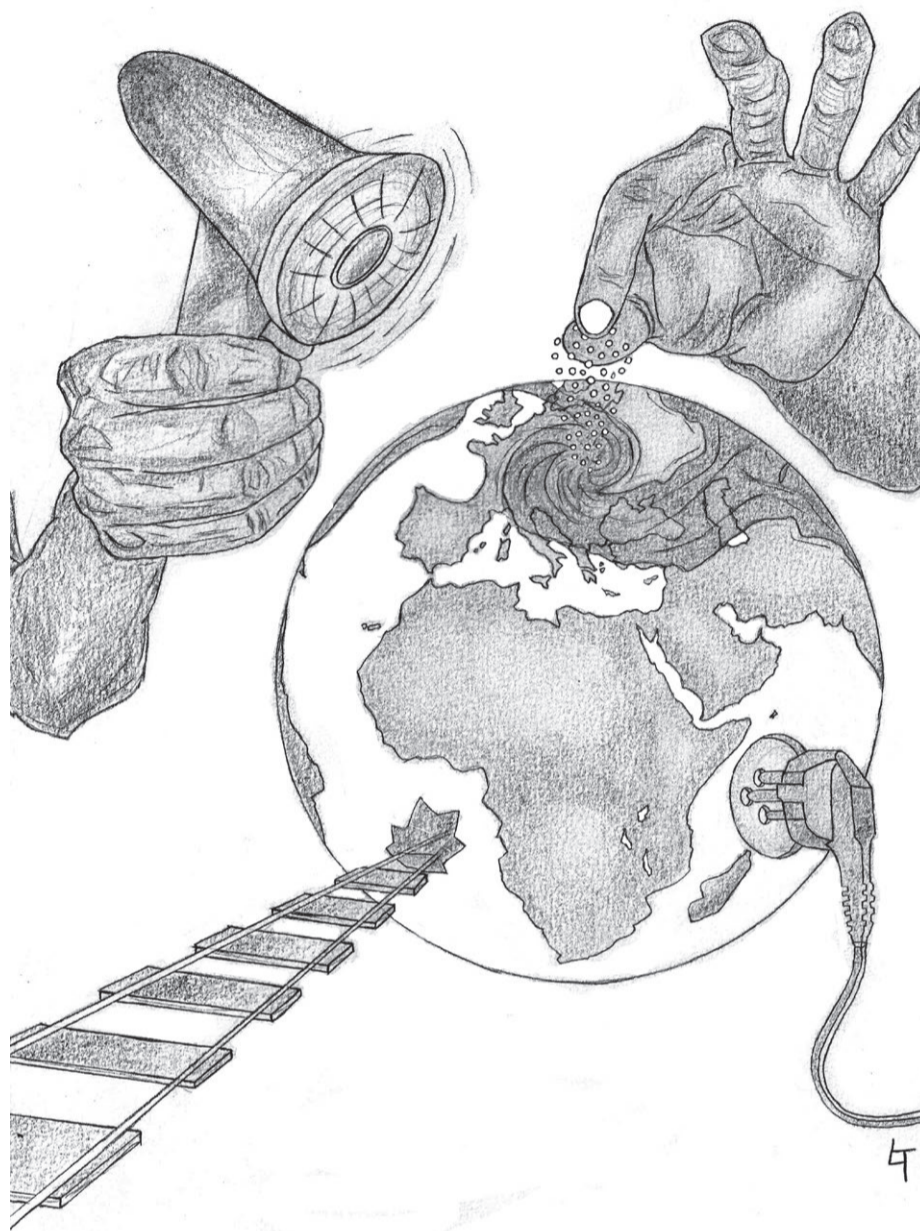
## LA GÉO-INGÉNIERIE : DE QUOI S'AGIT-IL ?

Il n'est pas seulement question d'ensemencer les océans ou de réduire l'ensoleillement. La géo-ingénierie consiste en un ensemble de larges techniques de manipulation des écosystèmes planétaires visant à les adapter à la dynamique industrielle et technologique en cours. En fait, comme l'expriment avec brio les auteurs du rapport « La grande fraude climatique »<sup>1</sup>, la géo-ingénierie vise à confier à une élite auto-proclamée de géo-ingénieries la mission de transformer la planète en un cyborg actionné par eux, leur confiant *de facto* la gestion du monde.

Car la géo-ingénierie n'est pas l'invention des climatologues mais bien d'ingénieurs. Afin de mettre au point des outils suffisamment puissants pour avoir un impact réel sur le climat, les géo-ingénieries se doivent d'ignorer ou de minimiser la complexité des écosystèmes vivants et interconnectés qu'ils veulent modifier.

Les docteurs Folamour du climat, même s'ils se sont faits plutôt discrets depuis les déboires vécus par les initiateurs de SPICE et de LOHAFEX, n'ont pas désarmé.

De nombreuses études ont été entreprises et menées à terme au cours de ces dernières années. Le physicien cana-



dien David Keith, attaché à l'Université Harvard, est la figure de proue mondiale des géo-ingénieries. Il n'a cessé de proposer des projets visant à déployer à grande échelle des techniques de gestion du rayonnement solaire et a obtenu pour financer ses travaux le soutien de plusieurs milliardaires bien connus comme Richard Branson et l'omniprésent Bill Gates, lequel y a consacré, bien entendu pour le bien de l'humanité, plusieurs millions de dollars.

Parmi ces projets, il en est un qui s'est frayé un chemin discrètement pendant que nous sommes tous obnubilés par la peur d'un vilain virus. Il s'agit de SCOPEX (pour Stratospheric Controlled Perturbation Experiment), un projet qui est appelé à faire ses premiers pas en ce mois de juin 2021. Le projet consiste à pulvériser de la poussière de carbonate de calcium (Ca CO<sub>3</sub>) dans la haute atmosphère de manière à atténuer le réchauffement climatique. Le premier pas consiste à lancer un ballon transportant du matériel d'analyse scientifique à 20 km de haut. Le lancement doit avoir lieu près de la ville de Kiruna en Suède grâce à la collaboration de la Swedish Space Corporation. Le second pas prévoit de libérer de petites quantités de carbonate de calcium pour tester les réactions atmosphériques et ouvrir la voie à une expérience de grande ampleur d'ici la fin de l'année 2022.

Bien sûr, à ce stade, il ne s'agit encore que d'expérience à relativement petite échelle. Mais, il s'agit surtout d'obtenir la caution d'organisations scientifiques représentatives pour que les expériences de gestion du rayonnement solaire soient légitimées aux yeux des responsables politiques et de l'opinion publique. Il ne faut pas se voiler la face. L'accord de Paris en 2015 a créé l'illusion qu'une volonté politique commune était née pour lutter contre le dérèglement climatique.

Les faits sont là pour montrer que les pays industrialisés ont surtout obtenu grâce à cet accord un répit bien venu pour repor-

ter toute action concrète. Cinq ans plus tard, on ne peut pas constater un fléchissement dans les émissions globales de gaz à effet de serre. On en est toujours au stade des déclarations d'intention agrémentées d'engagements pour le long terme, tout en évitant d'amorcer la moindre remise en cause des choix du passé.

Tout se met en place pour faire admettre l'idée que la géo-ingénierie nous offrira une palette d'outils dont on ne pourra à terme se passer si on veut vraiment limiter les dégâts du dérèglement climatique. En effet, l'atout principal de la géo-ingénierie réside bien dans le fait qu'elle s'inscrit dans la dynamique actuelle. Grâce à l'innovation technologique, on va pouvoir atténuer les méfaits des technologies héritées du siècle dernier tout en les améliorant et surtout sans renoncer à la frénésie productiviste et consumériste qu'elles ont permise.

## LE RÔLE DOUTEUX DU GIEC

Dès 2011, le GIEC (Groupe intergouvernemental d'étude du climat), a fait preuve d'une grande ambition à propos de la géo-ingénierie. À cette époque, il confiait à un groupe d'experts, parmi lesquels nombre de scientifiques impliqués dans la recherche sur la géo-ingénierie le soin d'évaluer le potentiel des techniques de géo-ingénierie !

Dans son 5<sup>ème</sup> rapport d'évaluation, en 2014, le GIEC développait le concept d'émissions négatives de CO<sub>2</sub>, qui implique la mise en œuvre de technologies futures capables de retirer massivement du CO<sub>2</sub> de l'atmosphère. Ainsi, grâce aux travaux réalisés ou sponsorisés par les groupes pétroliers, les bioénergies avec captage et stockage du CO<sub>2</sub> (BECCS) sont-elles clairement prises en compte dans la plupart des scénarios du GIEC

qui permettent de limiter le réchauffement planétaire à 2°C, en retirant du CO<sub>2</sub> de l'atmosphère.

Le GIEC se dit fortement convaincu que le déploiement à vaste échelle de la BECCS sera un jour nécessaire, alors qu'il admet en même temps le caractère probablement non viable de cette technologie et les risques et incertitudes qu'elle comporte !

Son 6<sup>ème</sup> rapport d'évaluation est attendu au plus tard en 2022. Selon l'ONG nord-américaine ETC Group, qui a analysé la version préliminaire de ce rapport, la géo-ingénierie y apparaît de plus en plus clairement dans les moyens d'adaptation et d'atténuation possibles.

Le nouveau rapport du GIEC discutera en long et en large de la plupart des techniques de géo-ingénierie existantes. Il faut y voir l'influence exercée par l'industrie du pétrole et l'industrie militaire.

L'actuel président du GIEC lui-même, un économiste, ancien d'EXXON, considère que la géo-ingénierie doit être prise en compte. Il s'agira d'être vigilants lors de la publication officielle de ce 6<sup>ème</sup> rapport du GIEC et d'impulser au niveau international un vaste débat démocratique où devront être mises en avant les impacts inacceptables pour l'humanité de choix inspirés par des ingénieurs mégalomanes et soutenus par des milliardaires assoiffés de pouvoir.

**Paul Lannoye, Membre fondateur du Grappe, Docteur en sciences physiques**

<sup>1</sup> Ce texte qui suit est largement inspiré du rapport « La grande fraude climatique » publié par l'ETC Group, Biofuelwatch et la fondation Heinrich Böll. Je ne peux que conseiller vivement la lecture de ce rapport disponible sur le site [www.etcgroup.org](http://www.etcgroup.org)

# Comme vache qui pisse

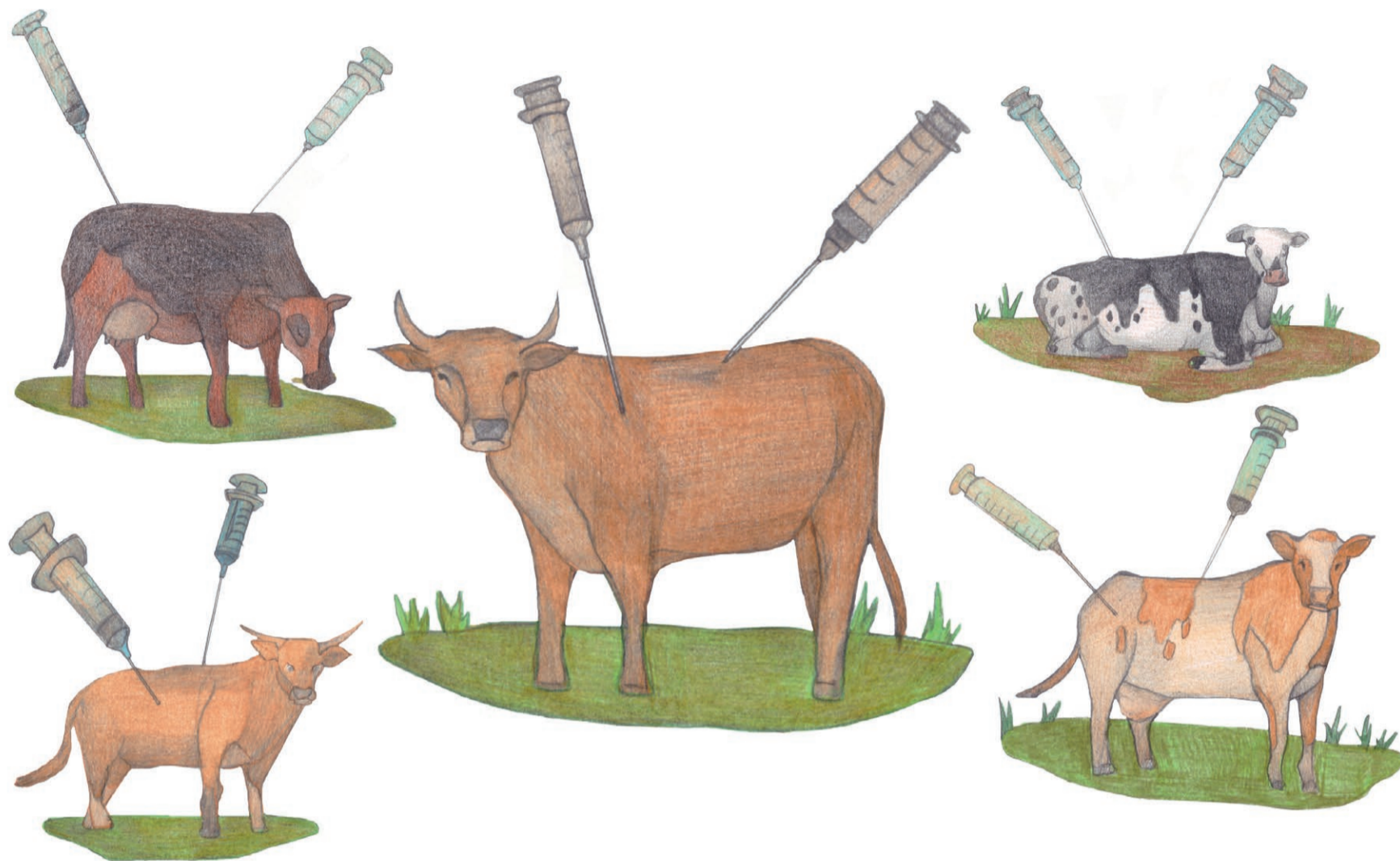


Illustration: Emilie Saitas

**J**e vais être bien clair à ce sujet : il n'y a pas une once de sérieux dans l'article que je me propose de vous livrer et de vous délivrer. Ni grande vérité, ni gros mensonge, juste une digression que vous jugerez peut-être bienvenue en ces temps aussi lourds que moroses, aussi exaspérants qu'emplis artificiellement d'espoir.

L'autre jour, au cours d'une formation au demeurant fort sympathique — imaginez deux secondes : être chez soi, à sa table, devant un ordinateur, durant 4 heures presque sans pause ! — une discussion, au demeurant fort opportune, mit sur le champ d'échange une question aussi inattendue qu'intéressante (à vous de juger) :

« Et vous, vous avez eu votre vaccin ? »

Oubliez les réfugiés, les guerres au Yémen, au Congo, les attentats terroristes au Pakistan et au Burkina Faso. Négligez la perte d'une série de libertés individuelles et l'oubli des gestes qui font le sel de la vie sociale, et vous obtiendrez cette question formidable qui fait passer ce mot pour le Graal du bonheur, le pinacle de la joie, le paroxysme de la félicité.

« Et vous, vous avez eu votre vaccin ? »

Un échange interminable s'ensuivit, au cours d'une après-midi où, par le plus grand des hasards en Belgique, il pleuvait, selon une expression qui est aussi concrète que peu raffinée, « comme vache qui pisse ». C'est alors que, dans un éclair de génie auquel votre journal préféré vous a habitués, je me mis à énumérer dans ma petite tête une série d'expressions ou d'images liées à cet animal aussi pesant que paisible. Il convient d'expliquer le rapport, car dans un premier temps, celui-ci n'est pas évident. Nous prendrait-on pour des animaux prêts à se faire piquer ? Nous considérerait-on comme parties intégrantes d'une basse-cour et d'une ferme urbaines ? Nous rangerait-on comme les animaux sus-nommés dans des grands enclos où on attend — plus ou moins sagement — notre tour ?

Que nenni. Très prosaïquement, le mot « vaccin » dérive de « uacca, uaccæ », en latin, qui veut donc dire « tout bovidé

payé à regarder les trains passer et les humains courir pour attraper les trains, les bus, les métros et même les vélos ». En résumé, on apprend, grâce à l'étymologie et à l'histoire de la langue française, que le terme a été utilisé d'abord spécifiquement pour la lutte contre la variole. En effet, le bon savant Jenner, inventeur du vaccin en question, aurait utilisé dans ses expériences du pus tiré de la main d'une malade, qui avait elle-même contracté la maladie au pis d'une vache infectée. Et cela a parfaitement fonctionné : on utilise le virus pour lutter contre le virus. Ensuite, dans une perspective louable, les vaccins se sont multipliés, bien qu'ayant de moins en moins de rapports avec le bovidé préféré de Fernandel dans le film bien connu. Voilà pour le lien (têtu, néanmoins).

Mais avant, qu'utilisait-on comme mot, me direz-vous, avec la même gourmandise que si vous me demandiez si je suis vacciné (et la réponse sera « je ne parlerai qu'en présence de mon avocat ») ? Le mot « sérum » (déjà bien attesté chez les Romains) qui signifie ... « petit-lait ». On en revient à la vache. Pour les moins optimistes, au choix, on pouvait privilégier « uenenum », mot ambivalent signifiant à la fois « le remède » et « le poison », et, pour les autres, une petite prière, une invocation aux dieux, et que vive une forme d'immunité collective en espérant que, d'une part, la maladie épidémique disparaisse (avec un coût certain, en termes de morts, quand même) et que, d'autre part, les dieux entendent les prières et voient les cadeaux offerts dans les temples. Cela n'a pas nécessairement changé.

Revenons-en à la vache et à tous les dérivés aussi florissants que les affaires de Messieurs Jeff Bezos ou Elon Musk — comme quoi, la crise... mais ce sera pour un prochain numéro. « Nous ne sommes pas des vaches à lait », « Ah, la vache ! », « Ne sois pas vache avec moi », « Il boit du petit-lait », « C'est vachement bien le vaccin », « C'est une période de vaches maigres », « Manger de la vache enragée », « Mort aux vaches ! », « C'est une peau de vache », « Il pleut des vaccins comme vache qui pisse », « Adieu veaux, vaches et cochons »... Les expressions en lien avec cet animal paisible quoiqu'un peu lourd et rapide (surtout si ledit animal, pris d'une frénésie soudaine, se met à vous courser alors que vous aviez eu la simple idée de venir dans un champ, SON champ) témoignent

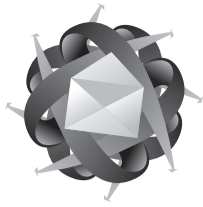
d'un rapport à la nature, à la simplicité, à la sobriété heureuse et pas si ennuyeuse, que nous avons malheureusement perdu, même si la ruralité nous imprègne encore beaucoup.

Ainsi, les vaccins, qui prennent en quelque sorte la succession de nos remèdes de grand-mère et autres panacées naturelles, ne sont plus faits que de produits chimiques et de combinaisons complexes qui sont jalousement conservés avec autant de précautions que le vaccin. Ah, sacré vaccin. Vache à lait des industries pharmaceutiques, produit star des Big Pharma, objet géopolitique à dimensions macro et micro cosmiques autant que scopiques. On se battraient entre voisins, on se bousculerait dans une famille, on jalouserait les autres, en oubliant de se protéger et de renforcer ses défenses immunitaires en attendant que le produit tant vanté nous parvienne. On se ronge dans le doute, on s'énerve de ne pas être un privilégié, on jalouse l'animateur de télévision ou le fonctionnaire communal qui en a bénéficié.

En définitive, on se fait plus de mal que de bien, et on en oublierait presque que, alors que nous pestons pour obtenir notre « pass vaccinal », notre « couverture vaccinale » obtenue grâce à un passage dans un « vaccinodrome », des milliers, voire des millions de personnes n'attendent plus rien, puisqu'elles sont déjà oubliées depuis longtemps par les pouvoirs et les nantis occidentaux (sauf quand il y a un attentat ou une épidémie à la fois bien localisé et surtout très circonscrit : un article dans *Le Monde*, un article dans *Le Soir*, des photos dans *Paris-Match* et une ligne dans *La Dernière Heure*) et qu'elles crèvent, lentement et silencieusement, au choix, de malaria, de diphtérie, de malnutrition, de sécheresse, des suites de la guerre, d'un lancer de projectiles ou de bombes, d'intempéries, de cancers mal soignés... En proportions infiniment plus redoutables que ce coronavirus qui aura simplement profité de toutes les maladies de la société moderne. Et contre celles-là, hélas, il n'y a pour l'instant ni vaccin, ni remède.

« Et vous, vous avez eu votre vaccin ? »

Jean-Guy Divers



**Chers « Kairos »,**

Encore merci pour votre indispensable et réconfortant travail... Votre existence redonne des lettres de noblesse au journalisme et sans doute l'envie à des jeunes de se consacrer à ce qui ne devrait pas être de la propagande et de la « com' », mais un beau et juste métier à la recherche de la vérité, même s'il n'est pas sans risque, songeons à Julian Assange... Courage et bravo pour le dernier numéro.

Une petite remarque toutefois, dans «vu, lu, entendu» du dernier numéro, la note très élogieuse de l'enquête de Michel Collon *Planète Malade* rédigée par Michèle Janss provoque chez moi un malaise. Avant toute chose et que cela soit bien clair, pour moi, Collon fait partie, comme vous, de ces trop rares vrais journalistes et son travail, notamment sur l'actualité grâce à son site « Investigaction », est fondamental et indispensable ! Et je suis d'accord avec Michèle, par ailleurs collaboratrice régulière de M. Collon, sur le sérieux, l'intérêt et la richesse des entretiens menés durant l'année 2020 dans *Planète Malade*. Les dérives du système, les mensonges, les malhonnêtetés, etc., tout s'y trouve. Mais paradoxalement ce qui ne s'y trouve pas, c'est ce qui devrait être la conclusion normale : une remise en question cohérente et radicale de la « pandémie » et de son instrumentalisation par les dirigeants tant économiques qu'institutionnels.... Deux chapitres particulièrement éclairants :

- Avons-nous été bien informés ? Bien sûr que non ! Sujet que M. Collon, familier de l'œuvre de Noam Chomsky et auteur de « Attention, médias ! » connaît particulièrement bien ;

- Le Big Pharma nous protège-t-il ? Ou plutôt nous rend-il malades, dépendants et soumis à ses gigantesques profits...

Pourquoi, après ces démonstrations exemplaires, cette frilosité à conclure ? Serait-ce pour éviter d'être à nouveau étiqueté « complotiste » ou plus grave, être atteint du virus « Covid 19(84) » ?

A.T.

**Disegnare, Di sognare**

Quel est le rôle de l'illustrateur ? Parfois encore de représenter les gens illustres qui pourtant prennent déjà trop de place. Mais si comme je le « rêve-éveillé », en tant que dessinateur je suis chercheur d'un dessein collectif, je veux être découvreur de pistes camouflées, enfouies ou inédites, et je me dois de ramener à la surface les lumières de mon enfance, cette compréhension unique de la générosité de la vie, quand toute injustice semblait impensable.

Si dessiner c'est signer, devais-je le faire sous un texte où je ne retrouve pas mes enfances ? Bien souvent, le dessin est imprimé sous le texte, comme support à



Illustration: Antoine Demant

celui-ci, pour en souligner le propos.

Pourtant, un dessin pourrait ouvrir un autre point de vue sur le texte, et même le contredire. Et si un dessin peut être changé pour rejoindre davantage un texte, l'inverse pourrait se produire, pourquoi pas ? Et de même, on pourrait commencer par un dessin en proposant d'écrire un texte à partir de celui-ci. Chiche.

L'image que j'ai réalisée, celle que j'ai imaginée être réelle, m'est apparue dans le besoin de souligner les responsabilités croisées, individuelles et groupales. N'aimant ni les violences policières, ni la violence envers la police, ayant eu l'impression que ce fut juste l'oppression qui changea de camp, j'ai mis en face des bavures policières le vol des chaussures commis par les casseurs, chaussures de ces grandes marques qu'il faudrait boycotter, encore et encore... Ensuite mon dessin fut considéré comme pas « assez clair » pour figurer, être la figure, sous le texte. Et, fait étonnant, généreux, *Kairos* m'invita à un droit de réponse sur son site. Je laisse le mot de la fin à ma nièce Loeiza, qui, sous l'éclat bleuté de ses 6 ans, m'a lâché : « Ce sont des cerveaux géants qui parlent au policier et au casseur ? ».

Antoine Demant

**Le piège du «Grand spectacle»**

Cela fait des années que nous sommes tombés dans le piège du «Grand spectacle». Ce n'est pas qu'il n'existait pas avant, mais « avant » nous n'y avions accès que par bribes, par distraction.

Le «Grand spectacle», c'est ce que nous donnera à voir les «Grands» de ce monde, ces grands guignols qui mènent doucement l'Humanité à sa perte. C'est ce qu'ils nous imposent au travers de tous les médias qui s'en sont fait doucement les chantres. Oh, il y a bien de temps en temps un spot à propos de « petites gens », mais c'est généralement pour montrer que « si on le veut, on peut y arriver »... à devenir un « grand ». Cela s'appelle « Le grand spectacle de la manipulation perverse des masses ». Depuis l'avènement de la télévision, nous sommes dans un état de sidération qui connaît son « apogée » dans cette crise covidienne. Et depuis tout ce temps, nous sommes invités à participer à ce spectacle des futilités, nous nous prêtons au jeu, fiers de nos petits rôles pour finalement tirer son épingle du jeu ou le bon numéro du loto de la « grande farce ». Il est temps d'arrêter de faire de la figuration dans ce cinéma de série Z et de prendre nos vies en main collectivement. Ce n'est pas une mince affaire. Tailler son chemin dans les lianes de la jungle, c'est autre chose que de suivre des rails ou le troupeau bêlant. C'est que, c'est certain, nous y perdrons beaucoup de notre confort. La fable *Le loup et le chien* ne dit pas autre chose. La liberté coûte en terme de confort, mais c'est tellement plus vivant, plus vivifiant, plus enthousiasmant. Là, dans ces instants imposés avec leur chape de peurs, pour la plupart nous vivons comme des zombies, des marionnettes agitées. L'heure des grands choix est là. Choisir, c'est mourir un peu ! Serons-nous assez nombreux pour choisir quand il apparaît que la peur de mourir mène tant de gens à obéir à l'absurde ?

PS: les livres *La déraison sanitaire* et *Pas de société sans autotranscendance* présentés dans le dernier numéro me paraissent bien aller dans le même sens.

Philippe Tyberghein

Alors que jusqu'il y a peu, mon intérêt pour *Kairos* était plutôt marginal, les suites de « l'événement covid » a complètement bouleversé ma situation en la matière, ou plus exactement la manière dont le magazine *Imagine* se positionne globalement par rapport à cette situation inédite. Car si je pouvais, jusqu'à cette année seulement, m'indigner pour un manque de positionnement critique face

aux ressorts de cette dite pandémie (dans un contexte où j'ai pu établir quasi scientifiquement une part de mystification dans « toute cette histoire »), j'ai été littéralement scandalisé par le type de scientisme manifesté là-dessus dans le numéro d'*Imagine* de mars, dans son dossier « La science à l'ère du soupçon ». Ce numéro récent de la revue m'a d'ailleurs aussi énervé à bien d'autres titres.

Après un contact encourageant avec Bernard, j'ai fini par acheter le dernier *Kairos* du moment en librairie, puis de fil en aiguille par m'abonner, heureux de retrouver une révolte et des analyses qui rejoignent souvent les miennes, et aussi heureux de constater une nette amélioration de la revue depuis le numéro précédent que j'avais eu en main, il y a plus de 2 ans.

Cela dit, me retrouvant aujourd'hui à avoir lu les 3 derniers numéros, je regrette cependant que son contenu soit essentiellement d'ordre philosophico-politique, dans la mesure où, tout en gardant cette dimension de fond, la réflexion menée aurait plus de poids, serait plus pertinente si 1) elle était accompagnée d'une approche scientifique, 2) renforcée, appuyée par des propositions d'une « autre société », et 3) la relation d'exemples de « nouvelle société » en chantier.

André Leclercq

Ce lundi 3 mai, nous célébrons la Journée mondiale de la liberté de la presse. En toute logique, nous nous sommes demandé dans quel état se trouvait la liberté de la presse en Belgique. Un bon baromètre pour le savoir, c'est le classement mondial établi chaque année par Reporters sans frontières (RSF). La Belgique se trouve à la 11e place. Mais quelle valeur doit-on accorder à ce classement ? Que doit faire la Belgique pour encore s'améliorer en la matière ? Sur son site internet, RSF décrit une situation belge inquiétante où la liberté de la presse reste menacée, notamment par le harcèlement de journalistes sur les réseaux sociaux et plus particulièrement de femmes journalistes. Autre point d'inquiétude, l'intimidation dont sont victimes des journalistes de la part de certains policiers. Des cas de figure fréquemment rapportés à l'Association des journalistes professionnels (AJP) et dont ont aussi été victimes des journalistes de la RTBF. Pour Gilles Milecam, juriste au sein de l'AJP, il ne faut pas que le « bon » classement de la Belgique en matière de liberté de la presse, fasse oublier les menaces qui pèsent sur celle-ci. D'ailleurs, si on analyse les résultats en 2020, on remarque qu'ils sont moins bons que l'année précédente. La Belgique régresse et pourtant notre pays a gagné une place dans ce classement en passant de la 12e à la 11e position. Une situation paradoxale qui s'explique par le fait que l'Allemagne fait bien pire que nous en la matière, de nombreux journalistes ayant été agressés dans plusieurs manifestations ces derniers mois.

Les 6 critères sont le pluralisme des médias ; l'indépendance des médias ; l'environnement de travail et l'autocensure ; le cadre légal ; la transparence journalistique ; les infrastructures pour la production d'information. Enfin, RSF souligne aussi les mesures bénéfiques prises par les autorités belges pour défendre la liberté de la presse. C'est le cas de cette résolution adoptée au Parlement régional wallon, appelant à condamner explicitement les interpellations et les incarcérations abusives de journalistes, ainsi que les atteintes à la liberté de la presse.

Domage qu'on n'y évoque pas l'honnêteté intellectuelle et la conscience professionnelle (mais là n'était pas la question...). Merci pour votre excellent travail. Continuez svp. Avec toute notre sympathie,

Michel & Martine



Ce livre est remarquable à plus d'un titre. Écrit par une biologiste étudiant et enseignant la médecine traditionnelle chinoise, il reconnaît la pertinence des approches médicales non conventionnelles et, plus particulièrement, les bienfaits de la méditation. Si l'apport de ces disciplines est indéniable, il faut toutefois reconnaître que leur occidentalisation et, surtout, leur asservissement par l'idéologie néolibérale, pose question, voire constitue un sérieux problème éthique et déontologique. Armé d'une connaissance de l'histoire du bouddhisme tibétain, il nous offre également un panorama de ses enjeux géopolitiques. Lorsqu'on contemple la nébuleuse bouddhiste du point de vue de son dogmatisme et de son prosélytisme, on obtient une vision très embarrassante de sa compromission politique et économique. Est-il bien raisonnable de frayer avec – et d'être stipendié par – des institutions telles que la CIA et le Forum économique mondial de Davos ? Très au fait de l'impact socio-politique du mouvement de la pleine conscience (« mindfulness »), l'ouvrage contraste du reste l'efficacité de la « pleine conscience » à l'aide de son pragmatisme minimaliste et de son cynisme néolibéral. En fin de compte, ce mouvement, qui se prétend laïque et (trans-)humaniste, ne fait que rendre localement et temporairement supportable les visées biocidaires du capitalisme mondialisé. Cette critique de toutes les facettes du « développement personnel » et de l'industrie du bonheur est doublement la bienvenue. D'une part, il est important de bien comprendre que la détresse humaine dont se nourrit le néolibéralisme est rendue acceptable par toute une série de pratiques *ad hoc* vendues à ceux qui peuvent se l'offrir. D'autre part, le cynisme et l'opportunisme institutionnels ne sont pas le seul fait des mono-

thésmes. Il est toutefois dommage que l'argument n'ait pas été plus homogène et moins répétitif. Surtout, il faudrait repenser le statut de la spiritualité dans un cadre qui se veut, ou se prétend, matérialiste.

Élisabeth Martens, *La Méditation de pleine conscience. L'envers du décor*, Investig'Action, 2020.

M. W.

MICHEL ONFRAY  
Théorie  
de la dictature



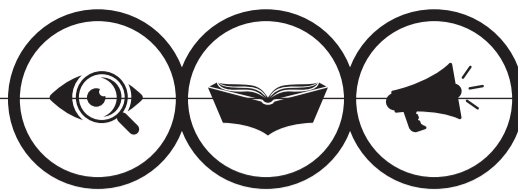
*Théorie de la dictature* de Michel Onfray, essai écrit en 2019, reparait ce printemps aux Éditions J'ai lu. Prenant à la fois appui sur *1984* et *La Ferme des animaux* de George Orwell – deux œuvres littéraires phares utiles pour penser les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle et comprendre les méfaits d'une organisation politique basée sur la concentration des pouvoirs –, le philosophe français fait la démonstration selon laquelle, à l'ère où nous vivons, se met en place une dictature d'un type nouveau. Et, partant, il sonne l'alerte en regard de ce qu'il considère comme de graves dérives. Car pour Onfray, quantité de discours et de processus de développement actuel, aujourd'hui présentés comme « progrès de société », ne sont en réalité que chemins vers le nihilisme, génuflexions forcées devant de nouvelles religions aboutissant inexorablement à la négation de l'être libre. Pour cerner au plus près cette avancée vers le néant, l'auteur dégage « sept thèses », toutes étayées d'exemples judicieux et concrets : attaque des libertés

fondamentales, liquéfaction de la langue (le lien se fait d'emblée avec la *novlangue* évoquée par Orwell dans *1984*), abolition de la vérité et apologie du mensonge, instrumentalisation de l'Histoire, mépris de la nature et de ses règles propres, encouragement et propagation de la haine et de l'injure, aspiration à l'Empire souverain. Et la conclusion arrive d'elle-même : une souscription à ce catéchisme « progressiste », une participation de l'individu postmoderne à ce formatage de sa propre personnalité (et devenu alors à la fois victime et bourreau de lui-même), tout cela conduira à la construction d'une civilisation politiquement tenue en laisse, sociologiquement schizophrène, idéologiquement contrefaite. Mais pourquoi parler au futur ? Onfray se demande si nous n'y sommes pas déjà...

Michel Onfray, *Théorie de la dictature*, J'ai lu, 2021, 224 pages.  
Vincent Dujardin



Les auteurs, excellents connaisseurs des différentes variantes des théories catastrophistes – et qui, par conséquent, ne mettent pas dans le même sac Jean-Pierre Dupuy d'un côté, Yves Cochet d'un autre, ou encore le trio Servigne, Stevens et Chapelle –, s'appuient sur une lecture politique très serrée des publications de ces diverses écoles. À partir de leur pratique à la fois de la philosophie environnementale, de l'agronomie et de la sociologie, Catherine et Raphaël



## VU, LU, ENTENDU

Larrère aborde la question de l'effondrement sous un angle large et cohérent. L'intérêt de leur ouvrage, pour des lecteurs déjà au courant des idées effondristes, est non seulement de synthétiser l'état actuel de l'écologie militante, mais également de mesurer des points cruciaux souvent occultés, tels la collapsologie en tant que vecteur de dépolitisation, ou comment la construction d'un récit de caractère millénariste ou apocalyptique nous plonge dans l'impuissance. Les auteurs axent leur réflexion de manière à nous « *redonner confiance dans notre capacité d'agir* », sans angélisme et sans jamais nier l'état alarmant de la biosphère. Leur travail a donc le mérite de faire un point très argumenté, à un moment où la politique prétendument anti-pandémique accentue encore l'idée de globalité de la catastrophe, et, donc, se réjouit de notre incapacité à dépasser la situation et à en sortir « par le haut ». L'ouvrage est clair, positif, et nous donne une belle palette d'arguments anti-désespérance.

**Catherine et Raphaël Larrère, *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Premier Parallèle, 2020, 195 pages.**  
**Philippe Godard**



L'auteur a offert à Kairos un exemplaire de son ouvrage accompagné d'une dédicace on ne peut plus claire : « *Merci de dénoncer cette dictature immonde !* ». Là est en effet tout son propos. Armé de sa seule sensibilité, l'artiste bruxellois Gilles Nuytens nous livre, ainsi qu'aux générations futures, un témoignage chaud bouillant des événements du printemps 2020. Une rage folle s'empare de lui dès l'imposition des premières mesures dites sanitaires. Rage, non seulement contre leur caractère injuste et grotesque, mais aussi contre la passivité de la majorité de gens qui, conditionnés par la peur, infantilisés et culpabilisés, semblent accepter sans broncher les « exploits » de la police du virus : tel promeneur solitaire sanctionné pour avoir osé respirer l'air marin, tel jeune couple interdit de s'embrasser le jour de son propre mariage, telles personnes endeuillées sanctionnées pour s'être rassemblées autour du cercueil d'un proche, etc. De page en page, la rage de Gilles Nuytens ne faiblit pas. Le fait d'être « *bâillonné avec une muselière pour bien montrer notre soumission* » le révolte tout particulièrement, car « *une civilisation qui préfère vivre à genoux et mourir en bonne santé ne mérite rien de mieux, finalement* » (p. 62). Suite à ce rappel d'exemples d'autant plus délirants qu'ils sont réels, l'auteur imagine ce qui pourrait s'ensuivre si, d'ici vingt ans, le nouveau régime sanitaire produit tous ses effets : en 2040, le modèle chinois se sera imposé. Servi par une technologie sécuritaire omniprésente -flottes de drones armés, digitalisation massive et puçage-, il aura systématisé le flitage de populations conditionnées par la peur, isolées, confinées, déconfinées puis reconfinées au moindre « danger » (canicules, pics de CO2 ou autre vague de grippe). Si le parallélisme que Gilles Nuytens établit avec une supposée « dictature climatique » est peu convaincant, saluons son exhortation aussi vigoureuse que salutaire : « *Bas les masques ! Ne laissons plus jamais notre conditionnement se mettre en travers de notre bon sens !* »

**Gilles Nuytens, *Le Meurtre du bon sens*, JDH Éditions, 2020, 139 pages.**  
**François Massoulié**



*Green New Deal*, croissance verte, transition écologique durable, bioéconomie, agrocarburants : autant de termes trompeurs destinés à nous faire prendre les vessies d'une vision « écologique » utilitariste et marchandisée pour les lanternes de (faux) progrès. Il n'est jusqu'à la finance qui ne se mette « au vert » et ne prétende, sinon sauver la planète, du moins favoriser une croissance « inclusive et durable ». C'est ce véritable *greenwashing* à l'échelle planétaire, où s'agitent les forces conjuguées de la technoscience la plus débridée et d'un marché financiarisé toujours plus décomplexé, que dénonce avec une verve pamphlétaire et une implacable lucidité l'ouvrage essentiel d'Hélène Tordjman. S'adossant à des interprètes souvent prophétiques de la modernité, tels que Karl Polanyi, Joseph Schumpeter ou Jacques Ellul, l'autrice tisse la toile d'une mécanique mortifère où chaque étape conditionne un pas de plus vers la catastrophe. Car ce qui est au fondement de cette bioéconomie soi-disant « verte », que certains veulent nous vendre comme le meilleur des mondes possibles, c'est bien une utopie scientifique à forte coloration transhumaniste, un projet apparu fin 2001 aux États-Unis sous le nom de « convergence NBIC » (pour nanotechnologies, biotechnologies, sciences de l'information et de la cognition). En gros, il s'agit, pour les modernes docteurs Frankenstein biberonnés au mythe prométhéen qui en sont les promoteurs d'« améliorer » la nature, jugée trop peu efficace et donc pas assez rentable. Comment ? Par exemple, pour doper une photosynthèse naturelle « mollassonne », on va créer des semences OGM « augmentées », censées renforcer les fonctions métaboliques des plantes. Loin de devenir le patrimoine commun de l'humanité, les résultats (d'ailleurs très incertains) de cette bio-ingénierie seront ensuite brevetés et monopolisés par les *Big Four* transnationales des semences et de l'agrochimie. « *Verra-t-on un jour Bayer-Monsanto propriétaire de la photosynthèse ?* » se demande Hélène Tordjman. Sous la saillie quelque peu provocatrice perce le véritable enjeu de cette « croissance verte » : la marchandisation galopante du vivant qui aliène et dépossède de plus en plus les agriculteurs locaux, notamment ceux des pays du Sud, en les privant de leur diversité semencière, de leurs terres et de leurs terroirs, autant de

notions rendues obsolètes par l'uniformisation d'une agriculture chimico-génétique-industrielle. Est-il encore possible d'arrêter cette lame de fond mortifère, que l'autrice compare avec raison à une « *enclosure des processus vitaux* », par référence au mouvement britannique des enclosures qui, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, a vu l'appropriation de terres autrefois communes par les seigneurs et les grands propriétaires terriens ? Face à cette impasse, H. Tordjman propose des pistes de solutions qu'il serait, au minimum, bon de méditer aux plus hauts niveaux : entre autres, repenser l'affectation des sols au profit des petites fermes familiales, relocaliser, favoriser les circuits-courts, consommer moins de viande, arrêter de développer des biocarburants et autres produits « biosourcés ». Pour mettre en œuvre ces chantiers avant qu'il ne soit trop tard, l'« optimisme de la volonté » qu'évoque l'autrice sera un bien commun plus que nécessaire...

**Hélène Tordjman, *La croissance verte contre la nature. Critique de l'écologie marchande*, La Découverte, 2021, 339 pages.**  
**Alain Gailliard**



L'éducation contemporaine est confrontée à un paradoxe : comment préparer les nouvelles générations à être, plutôt qu'à consommer et à accumuler, comment former leurs esprits à la solidarité et à la coopération plutôt qu'à la compétition féroce, sans risquer de les lancer, agneaux parmi les loups, dans une société qui ne leur fera pas de cadeaux ? Mais l'autre versant de l'alternative, à savoir former les jeunes à la dialectique compétition-dominance, selon une logique méritocratique et technologique, n'est-ce pas se condamner à reproduire le schéma dominant et à étouffer toute velléité de changement de paradigme ? Or, Philippe Godard, qui travaille au quotidien avec des publics de jeunes dits « difficiles » le constate sans ambages, c'est ce second modèle qui prédomine largement : « *Le spectacle du monde contemporain, fait d'exploits technologiques et de toute puissance des objets, des robots qui suppléent au manque de personnel soignant pour les vieillards japonais jusqu'à la fusée pour mars qu'on nous annonce pour bientôt, réclame des êtres qui croient en lui et non des critiques voulant rêver l'univers ou rendre la société plus douce et plus humaine !* » Parmi les éléments qui détricotent le lien social et tendent à atomiser le relationnel chez les jeunes, les écrans ont pris une importance nouvelle dans cette période « covidienne », notamment à travers l'enseignement à distance. L'auteur démontre que ce tout numérique « détemporalise » les séquences existentielles et conduit à une perte de repères. En outre, les écrans s'auto-concurrent : les messages reçus sur WhatsApp ou sur Instagram viennent en quelque sorte court-circuiter le message que le prof tente de faire passer sur l'écran du portable, d'autant que le temps de réponse socialement acceptable ne cesse de se raccourcir, lui aussi. Face à ces constats inquiétants, l'auteur ne propose aucune recette « miracle ». Simplement, se basant sur son expérience avec des jeunes difficiles ou délinquants, il met en lumière ce socle non négociable : « *Tant qu'il reste possible de penser le monde dans lequel nous vivons, alors la perspective de libération reste elle aussi possible.* »

**Philippe Godard, *Pédagogie pour des temps difficiles. Cultiver des liens qui nous libèrent, Écosociété, 2021, 215 pages.***  
**Alain Gailliard**



Hélas, on ne trouvera jamais autant d'ouvrages critiques du développement personnel (DP) que de bouquins répandant son idéologie vénéneuse. Puisqu'il prome(u)t plaisir, bien-être, bonheur et vertu, le DP résiste généralement bien à ses détracteurs. Raison de plus pour porter attention à ce court essai au ton parfois pamphlétaire. DP, néolibéralisme, marketing et management agissent de concert pour faire adhérer les individus à leur propre servitude, des individus qui recherchent frénétiquement leur « identité profonde », leurs « potentialités enfouies » qui redonneront un coup de fouet à leur pauvre vie en manque de « projets » ; à d'autres moments, c'est la fusion avec le « Grand Tout » qui est visée. Mais « *les illusions qu'il entretient quant à notre capacité à nous prendre nous-mêmes pour des objets simples et transparents, quant à l'existence d'un Moi pur et authentique, dégage de toutes conditions historiques et sociales, ou quant à la nécessité de considérer le bonheur (ou le bien-être) comme fin de notre existence ne mènent qu'à un repli égotiste et à une société de monades* ». Bien que se déclinant en de nombreuses écoles (PNL, méditation en pleine conscience, yoga, thérapies comportementales et cognitives, *emotional freedom techniques*, etc.), le DP représente tant un appauvrissement de la vie psychique qu'une technique de modelage de celle-ci par le schéma « problème-solution », en ignorant la dimension inconsciente de nos actes. Ascétique et cartésien, l'homme du DP s'auto-engendre en épousant de son plein gré le mouvement perpétuel de l'économie et de la science. Ses représentations mentales, qui confinent à la pensée magique, prennent le pas sur ses conditions de vie concrètes. S'ensuit naturellement un désintérêt pour la chose publique et le bien commun, sauf si celui-ci résulte de la somme des individualités « éveillées ». Pourtant, ce sont bien des individus obéissants et interchan-

geables qui sortent du moule du DP. Leur subjectivation se résume à « *la coïncidence (à soi), [à] l'illimité (du désir) et [à] l'immédiateté (de sa satisfaction)* ». Le psychopouvoir manipule les affects et fabrique les désirs idoines à sa reproduction. Le développement personnel est une de ses armes privilégiées.

**Thierry Jobard, *Contre le développement personnel. Authentique et toc, Rue de l'Échiquier, 2021, 92 pages.***  
**B. L.**



Pour comprendre la crise actuelle, écoutons aussi (sur-tout !) les philosophes et les psychiatres. Chez ceux-ci, Jean Furtos, également psychanalyste, remarque qu'« *un phénomène collectif comme une épidémie virale devient une épidémie psychique à processus schizo-phrénique* ». La pédagogie de la peur adoptée par les gouvernements est à la fois la cause et l'effet d'une peur « monoïdeiste » (on est obnubilé par une seule chose), d'une phobie sociale (on redoute la contamination par l'autre), d'une paranoïa sociale (on voit l'autre comme malveillant), d'une tendance à la schizophrénie et de l'inflation des troubles obsessionnels compulsifs. S'y ajoute une désinformation anxiogène distillée par les médias. L'idée majeure de cet essai intelligent est de distinguer utilement entre *bonne* et *mauvaise* précarité. La première fait partie de notre condition humaine, elle indique que nous avons absolument besoin des autres pour vivre dans la fragilité du processus vital, et qu'en misant sur le « *grand temps* » ou temps long, nous manifestons une attitude de confiance globale en la vie. Ainsi, on peut éventuellement être pauvre sans se sentir exclu. La seconde, typique des sociétés de consommation, relève de la peur monomaniaque de perdre les « *objets sociaux* » : son emploi, ses revenus, son confort, son logement, son statut social, sa famille, ses amis et *in fine* sa vie biologique ou vie « nue ». L'auteur avance que l'épidémie a aggravé la mauvaise précarité, qui avait déjà été favorisée depuis quelques décennies par la logique néolibérale qui « *isole les gens et, partant, diminue leur capacité de révolte, de refus, chacun se battant pour lui seul, comme un atome isolé dans la logique des flux* ». Les individus se replient sur leur vulnérabilité, au point d'en faire « *une nouvelle carte d'identité* ». Le biopouvoir ne considère que leur vie nue, à protéger « *quoi qu'il en coûte* », sacrifiant les autres aspects vitaux qui donnent du sens. Furtos rappelle que dans les camps de concentration nazis la vie était réduite à la survie... comme dans les Ehpad l'an dernier, où les gestionnaires ont refusé aux aînés « *la capacité de mourir en humains* ». L'auteur ajoute : « *Avoir l'obsession de ne pas mourir n'aide pas à vivre*... »

**Jean Furtos, *Pandémie et biopouvoir. La nouvelle précarité contemporaine*, Rue d'Ulm, 2021, 101 pages.**  
**B. L.**



Depuis le référendum de Maastricht en 1992, Philippe de Villiers s'est imposé comme l'un des héritiers de la droite française hostile à l'intégration européenne et à la mondialisation libérale. Il défend une nation dite souveraine, drapée dans son histoire et ses traditions. Cela l'a conduit à des prises de position étriquées et même islamophobes, lesquelles sont hélas présentes ici encore. Heureusement, tel n'est pas son propos principal, et c'est en dépit de celles-ci que nous attirons l'attention du lecteur sur ce livre : à partir de prémisses très différentes, Villiers rejoint très largement Kairos dans son analyse de la crise de 2020 et des perspectives que celle-ci ouvre pour le « jour d'après ». Après avoir rappelé l'arbitraire et l'injustice des mesures adoptées, puis dénoncé la dictature sanitaire ambiante, l'auteur décortique avec brio le livre que Klaus Schwab, le fondateur du Forum économique mondial de Davos, a publié dès juin 2020. Intitulé *Covid-19 : la Grande Réinitialisation*, celui-ci ne serait rien moins qu'un texte programmatique fondateur, tel que le *Manifeste du Parti communiste* le fut en son temps. Schwab y parle de la fenêtre d'opportunité ainsi ouverte pour accélérer le changement de système qu'il appelle de ses vœux. Dominé par les maîtres de l'intelligence artificielle et de l'Internet des objets, le nouveau système se propose de mettre en place une gestion rationnelle et totale des êtres humains et des choses : « *Les politiques de contrôle social à des fins sanitaires pour cause de Covid n'étaient qu'un banc d'essai. Sous la justification d'une guerre légitime contre un nouveau virus invisible, le CO2, les choses sérieuses vont commencer. Dans le cadre d'un semi-confinement permanent, avec des zones de déplacement limité, on nous annonce l'arrivée des Smart Cities* ». Selon de Villiers, le rêve de Schwab serait partagé par le président Macron et la plupart des dirigeants européens, dont certains Verts. Dans son chapitre « *L'ordre des Khmers verts* », il estime que, fondé sur le double pilier de la transition écologique et du tout-numérique, un tel « *Brave New World* » serait le fruit d'un compromis historique scellé entre « *mondialistes* » et « *écologistes* » lors du « *Green Horizon Summit* » de Davos en novembre 2020. À vérifier !

**Philippe de Villiers, *Le Jour d'après*, Albin Michel, 2021, 218 pages.**

# Un tournant

J'en reviendrai donc, une fois encore, au vieil Héraclite qui, vous le savez, indiquait une part du chemin philosophique en nous disant que rien dans l'univers n'était assuré de stabilité, que tout passait comme s'écoule l'eau de la rivière ; et pareillement, les hommes passent et leur destinée avec. Ainsi en est-il de nos travaux, de nos entreprises, des mots que nous disons ou écrivons ; ils passent leur chemin, vont d'une conscience à d'autres et puis se perdent dans le grand désordre des choses du monde. Bien sûr, celles et ceux qui interviennent dans le débat public, ici ou là, de telle ou telle façon, sont en droit de penser et de croire que ce qui est écrit ou dit peut-être de nature à alimenter telle discussion, à permettre que soit remise en cause d'anciennes conceptions, que la nouveauté des idées qui adviennent puissent prendre le dessus sur l'adversité des temps. Mais, sûrement, le chemin est long des idées à la matérialité de ce qu'elles devraient pouvoir faire naître, on doit bien en être conscient et admettre que la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre l'audace et la paresse est longue et semée d'embûches de toutes sortes. Pour commencer, il faudrait être aveugle pour ne pas voir que se profile et se propage un peu partout l'ombre sinistre d'un *fascisme soft* – sans tambours ni trompettes, ni marches aux flambeaux, ni orateur vociférant devant des foules hystériques – avorton de l'hyper-libéralisme débridé.<sup>1</sup> Face à quoi rien ni personne de ce qui reste de « la gauche » ne semble s'émouvoir outre mesure ; fatale et déplorable dérive d'un mouvement ouvrier dont ne restent que les souvenirs des anciens combats dont on n'a finalement fait que des reliques sans substances.

Maintenant, d'autres immenses questions restent posées à une humanité elle-même morcelée en populations vivant, d'un côté, sous la coupe des puissances industrielles et financières, soumises pour une bonne part aux caprices des élites politiques et, de l'autre, en Afrique et ailleurs dans le tiers-monde, des masses énormes de *crève-la-faim* qui en sont à subir des régimes corrompus et les agressions de groupes se revendiquant d'une multitude de variétés d'un islamisme féroce et meurtrier. Ces questions, qui se posent essentiellement aux sociétés industrielles et, par extension, au reste de la planète, ont trait à ce désormais indépassable réchauffement climatique et son corollaire, la sauvegarde de la biodiversité. Or, on voit bien que, à quelques rares exceptions près, peu de chefs d'États et de gouvernements ne semblent disposés à prendre ces problèmes à bras le corps ni à alerter l'ensemble des responsables et des décideurs en vue d'une action commune qui, seule, permettrait de faire face à une menace qui concerne tous les êtres vivants d'une planète en bout de course. Pareillement, il semble bien aussi que les spectres d'une possible extinction de toutes les espèces dans un cataclysme universel n'empêchent pas de dormir les *braves gens* d'ici et d'ailleurs ; au reste, on peut aussi comprendre que, pour beaucoup, de plus en plus nombreux, les questions de fin de mois soient leurs premières préoccupations.

Et, pour finir, les glorieux entrepreneurs et autres princes de la finance persévèrent dans leurs délires de puissance sans se soucier du monde qu'ils se sont approprié et de ce qu'il risque de devenir à plus ou moins brève échéance. Enfin, on le voit bien, le tableau est bien sombre et les alertes venant

de celles et ceux qui luttent pour y apporter un peu de lumière se perdent dans l'immense maelström spectaculaire<sup>2</sup> de l'information universelle.

Devant cela, le chroniqueur attiré de votre cher journal, tout à coup – à moins que ce ne soit plutôt à petit feu – en a *les bras qui tombent*, la cervelle et la conscience désemparées. Et il doute ; se demande si le jeu en vaut encore la chandelle. D'autant que, de-ci, de-là quelques amis lui ont, à l'occasion, fait entendre qu'il se répétait beaucoup, que les thèmes qu'il développait finissaient par être lassants et redondants. Est donc venu le moment où, l'âge venant (un peu plus de trois quarts de siècle, tout de même!) je me demande s'il ne serait pas sage de laisser la place à une autre plume, plus jeune et plus alerte et de m'adonner à l'une de mes occupations favorites : ne rien faire que regarder, au fond du jardin, les arbres majestueux de ce petit bois, au prise avec le vent, le ciel et les beaux nuages ; et rêvasser, languide et tranquille, absent des remous du monde, auxquels, finalement et tout bien considéré, je ne pouvais rien qu'aligner les mots et les vagues idées qu'ils m'inspiraient. J'ai fait du mieux que je pouvais, avec les maigres armes qui étaient les miennes ; je n'ai ni regrets, ni remords et je tourne la page, tout simplement.

Jean-Pierre L. Collignon

<sup>1</sup> cfr. Frédéric Lordon « Fury room » in Le « Monde diplomatique » 22 mai 2021.  
<sup>2</sup> Spectaculaire au sens situationniste du terme.

Illustration: Roland De Wind



\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,  
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairopresse.be/abonnement](http://www.kairopresse.be/abonnement)

(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros, 24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

